

JEAN LORRAIN

UN SECOND ORATOIRE CHRONIQUES RETROUVÉES

Recueillies et commentées

par

PIERRE LÉON GAUTHIER

Directeur de l'Ecole primaire supérieure de Nemours

THÈSE COMPLÉMENTAIRE

présentée à la

FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

pour l'obtention

DU DIPLOME DE DOCTEUR ÈS LETTRES

DIJON

IMPRIMERIE JOBARD

Editeur

9, place Darcy, 9

1935

JEAN LORRAIN

UN SECOND ORATOIRE
CHRONIQUES RETROUVÉES

Recueillies et commentées

par

PIERRE LÉON GAUTHIER

JEAN LORRAIN

UN SECOND ORATOIRE CHRONIQUES RETROUVÉES

Recueillies et commentées

par

PIERRE LEON GAUTHIER

Directeur de l'Ecole primaire supérieure de Nemours

THÈSE COMPLÉMENTAIRE

présentée à la

FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

pour l'obtention

DU DIPLOME DE DOCTEUR ÈS LETTRES

DIJON

IMPRIMERIE JOBARD

Editeur

9, place Darcy, 9

1935

JEAN LORRAIN

UN SECOND ORAISON

CHRONIQUE RETROUVEE

PAR JEAN LORRAIN

PAR

PIERRE LEON GASTON

PAR JEAN LORRAIN

THESE DE DOCTORAT

LEVEE DE LA THESE



DE DOCTORAT

*A ma femme
et dévouée collaboratrice.*



Digitized by the Internet Archive
in 2026

AVANT-PROPOS

I.

Ce n'est pas à ses poèmes, à ses romans, encore moins à son théâtre que Jean Lorrain doit la plus grosse part de sa notoriété : c'est à son œuvre de journaliste. Si on l'en croit (1), à ce métier, il aurait perdu ce qu'il pouvait espérer de gloire en l'avenir. Il y gagna du moins la brillante renommée qui le suivit jusqu'à la mort.

Quittant sa ville natale au décès de son père, armateur jécampoix (2), Jean Lorrain avait déjà publié plusieurs recueils de vers : Le Sang des dieux (3) ; La Forêt bleue (4) ; Les Modernités (5) ; plus un poème dramatique : Viviane, qui devait être joué plus tard sous le titre de Brocéliande (6). A ce bagage poétique, il faut ajouter un roman : Les Lepillier (7) et le manuscrit d'un roman de mœurs littéraires : Les Pelures, qui n'a pas encore vu le jour.

Ce bagage ne constituait point pour Jean Lorrain une fortune ; pas même un moyen assuré d'existence. Il ne touchait d'ailleurs de sa mère que 150 francs de pension mensuelle (8).

Une aussi petite somme ne pouvait suffire ni à ses habitudes ni à ses goûts, bien que la vie fût alors infiniment plus facile qu'aujourd'hui (9). Aussi bien dut-il songer à monnayer son talent.

Son talent poétique ? Il n'y fallait point songer. Pour éditer ses premiers recueils de vers, il avait dû payer son imprimeur et s'endetter (10).

(1) A Georges Casella, il écrivait le 5 avril 1904 : « ...Je sens et je déplore non moins amèrement ce que le journalisme m'a fait gâcher et dilapider de documents et sensations qui auraient pu être mieux employés. » (*Correspondance*, t. I^{er}, p. 205).

(2) Le 2 février 1886.

(3) 1882.

(4) 1883.

(5) 1885.

(6) 1885.

(7) 1885.

(8) Lettre à Magnier, 10 décembre 1889 (Chapoutot, p. 90).

(9) « ...Cinquante francs, c'est deux jours et demi de Paris ! » (Lettre de Lorrain à Magnier, sans date (mai 1888) : Chapoutot, p. 68).

(10) Cf. ci-après *Monsieur Alphonse Lemerre*, et Lettre à Buet : « Giraud m'a écrit et les *Modernités* sont placées. L'imprimeur demande encore cher. » T. II, p. 266.

Ses dons de romancier ? Les Lepillier, s'ils ne lui avaient rien coûté, ne l'avaient pas enrichi, et Très Russe (1) ne devait pas lui rapporter davantage.

Mais, dès Fécamp, Jean Lorrain avait fait son apprentissage de publiciste en de petites revues : *L'Art et la Mode* (2) ; *La Vie moderne* (3) ; *La Suisse romande* (4) ; *La Revue indépendante* (5) ; *Lutèce* (6).

Or, le journalisme, s'il payait mal son homme, était mieux rémunéré que le roman et surtout que la poésie. Pour assurer sa vie matérielle, Jean Lorrain se fit donc journaliste, et, à la fin de 1886, il entra au *Courrier français*.

Fondé par Roques (7), cet hebdomadaire ne devait être au début qu'une manière de prospectus à la gloire des pastilles Géraudel. Comme les écrivains en place dédaignaient, en ce temps, de collaborer aux publications commerciales, Roques eut l'esprit d'attirer à son périodique pharmaceutique tous les jeunes talents de Montmartre : Alphonse Allais, Caran d'Ache, Goudeau, Willette, Steinlen. La première salle de rédaction du journal de Roques fut d'ailleurs un cabaret. « C'est dans le cabaret du Rat Mort que je nous revois, composant le numéro de la semaine, discutant l'actualité et blâmant ou approuvant les dessins au milieu des bocks et des verres de chartreuse entre neuf heures et minuit » (8).

Malgré cela, il y avait loin de ce périodique à un grand journal quotidien comme *L'Événement*. Ce journal, dans sa première forme, avait été fondé à Paris en 1847, sous l'inspiration déjà républicaine de Victor Hugo. Naturellement suspendu, il ne put reparaitre qu'en 1872 sous la direction de Magnier, qui lui garda sa ligne républicaine et anticléricale.

Pourtant Lorrain passa, à moins d'un mois de distance, du *Courrier* à *L'Événement*. Il devait y rester jusqu'en juillet 1890. Cette période de sa carrière journalistique est particulièrement intéressante. De ses premiers essais, Jean Lorrain constitua *Dans l'Oratoire*, l'un de ses livres les plus importants. Il avait recueilli et préparé pour la publication un

(1) Paru en 1886.

(2) et (3) « J'ai beaucoup travaillé ces temps-ci, prose et vers : vers pour les *Hérodiennes*, vers pour *Théodora* ; prose pour *L'Art et la Mode* et pour *La Vie moderne* ! Lisez donc le dernier numéro de *L'Art et la Mode*, il y a allusion déguisée au dit Bourget Paul qui vous dilatera » (Lettre à Buet, t. II, p. 100).

(4) *Correspondance*, t. I^{er}, p. 86.

(5) et (6) « Ci-joint de la copie :

» I. — Trois sonnets des *Hérodiennes*, les *Idoles*, qu'il faut absolument me faire passer dans la *Revue indépendante*...

» II. — Cette *Kimdry* à faire passer n'importe où ; dans *Lutèce*, par exemple » (Lettre à Buet, t. II, p. 251).

(7) Au début de 1886.

(8) *Le Journal*, 22 février 1896.

certain nombre de chroniques qui suivirent (1). Mais les circonstances ne lui laissèrent pas le temps de les publier. C'est ce que nous voudrions faire aujourd'hui dans une manière de Second Oratoire, précédé d'une introduction étudiant, pour les mieux situer, l'ensemble des articles de Lorrain à L'Événement et, notamment, ceux de L'Oratoire.

II.

Mais avant d'en venir aux articles mêmes de Lorrain, il est nécessaire d'étudier les 68 lettres de Lorrain à Edmond Magnier, publiées par Henri Chapoutot, et qui nous éclairent sur les conditions de la collaboration du chroniqueur à L'Événement. Or, nous savons, par les indications données à la bibliographie (2), que le classement des lettres dans ce recueil est erroné d'un bout à l'autre. Il convient donc, avant toute chose, de rétablir l'ordre de cette correspondance.

Il est d'ailleurs assez facile d'y arriver, car, à part deux ou trois exceptions, on peut dater d'une façon très précise toutes les lettres de Lorrain à Magnier, en tenant compte des articles qu'elles annoncent ou auxquels elles font allusion, des événements littéraires et mondains dont elles parlent, des circonstances même de la vie de Lorrain auxquelles elles se rapportent. C'est ce que nous allons essayer de faire d'abord.

Pour procéder à ce classement, il faut commencer par la lettre II. Elle est précédée de cette note de l'éditeur : « Quatre pages carte-correspondance sans date, au crayon bleu de la main d'Edmond Magnier : 3 janvier 1887. » Il semble qu'il n'y ait point à hésiter. Avec un pareil point de départ, on peut aller de l'avant. Cette date, 3 janvier 1887, semble être un point fixe et assuré. Mais précisément, datant cette lettre, Magnier s'est trompé. Aux premiers jours de l'année nouvelle, par la force de l'habitude, il a écrit 3 janvier 1887 au lieu de 1888.

Car cette lettre II est de 1888, on ne saurait en douter. Le premier article de Lorrain à L'Événement est du 6 janvier 1887. Comment le chroniqueur aurait-il pu, le 3, réclamer dix louis à son directeur en ces termes pressants : « Vous êtes un homme terrible avec vos promesses ; je comptais sur dix louis samedi et la portion congrue de cinq louis à laquelle vous m'avez réduit m'a créé de sérieux ennuis » (3) ?

Toutes les autres lettres, datées par rapport à celle-là, seront évidemment mal classées.

La lettre I est aussi de 1888. Elle fait allusion à ces dix louis transformés en cinq : « Cher Monsieur, je vous prierai en grâce de vouloir bien donner des ordres à Colombier relativement aux dix louis que vous m'aviez dit de passer toucher jeudi à L'Événement (4). »

(1) Cf. Bibliographie, p. 146.

(2) *Ibid.*, p. 139.

(3) Chapoutot, p. 4.

(4) *Ibid.*, p. 3.

La lettre III, il est bien difficile de la classer, elle n'est datée que du 3 janvier et rien dans son texte ne permet de dire si elle est de 1887, 1888 ou 1889.

La lettre IV est certainement du début de janvier 1888 et pour ces deux raisons :

1^o Il y demande Pierre et Jean, de Maupassant : « Je vous serais reconnaissant de me faire adresser Pierre et Jean, de Maupassant, aussitôt paru... » Or Pierre et Jean parut le 12 janvier 1888.

2^o Il y fait allusion à un article Francine, paru le 15 février 1887, et à son pseudonyme Francine, imaginé le 29 décembre 1887 au bas de l'article Miroir de poche.

Pour la même raison, la lettre V, datée du 13 janvier, est de 1888. Jean Lorrain y parle de Francine. De plus, le post-scriptum de cette lettre manifeste un état de tension entre Lorrain et L'Événement, une manière de disgrâce : « Sans lettre de vous, je n'envoie désormais plus rien au journal » (1). Or, en janvier 1888, nous n'avons, de fait, que deux chroniques à L'Événement.

Quant à la lettre VI, simplement datée : « Ce vendredi matin », elle est de 1888, puisque Lorrain écrit : « Vous envoie un Bruscambille assez original avec tous les B. de la semaine... une symphonie en B assez drôlement venue et, pour commencer, une lamentation sur cet avril gelé blanc... » (2). Or, cette chronique a paru le 15 avril 1888 sous le titre : Symphonie en Blanc et en B. La lettre fut écrite probablement le vendredi précédant la chronique, soit le 13 avril 1888.

La lettre VII ne porte aucune indication de date, ni jour, ni mois, ni quantième. Mais certaines allusions permettent de la situer en août 1887 : Lorrain y annonce son Bruscambille sur les Cinq (3), pour le 22 avril 1887, et Logis de poète pour le 25 du même mois. Il s'y plaint, d'autre part, que L'Événement ait consacré un article élogieux à L'Adorée, de Maizeroy, article paru le 18 août 1887. Au plus tôt, Lorrain pouvait écrire cette lettre le 19 et, au plus tard, le 20, à cause de la chronique du 22. Elle est donc du 19 ou 20 août 1887.

La lettre VIII propose à Magnier un article sur Paul Bonnetain, Paul Adam et Paul Hervieu, « trois Paul et trois tendances différentes aux anecdotes à l'appui » (4). Cet article a paru le 4 juin 1888, sous le titre Steaples. La lettre, datée seulement 27 mai, est du 27 mai 1888.

La lettre IX, datée de Fécamp 28 mai, est de 1887. Elle fait allusion à une crise d'estomac dont Lorrain parle aussi dans la lettre X qui, elle-même, est de 1887. Nous y voyons, en effet, que Lorrain fait des projets pour son installation définitive à Paris, réalisée en 1888. Elle

(1) Chapoutot, p. 10.

(2) *Ibid.*, p. 11.

(3) Lettre à Edmond Magnier, p. 12.

(4) *Ibid.*, p. 15.

est du début de juin, puisque Lorrain y annonce son retour pour le lendemain du Grand Prix et que le premier article du chroniqueur, à la suite de cette crise, est du 10 juin. Antérieure au 10 juin et signée d'un lundi, elle est du 6 juin 1887.

La lettre XI est de 1887. Lorrain y fait allusion à sa chronique : *Le Mois des autographes*, parue le 2 août 1887. Elle est antérieure au 31 juillet et postérieure au 24, puisque Lorrain y parle du dimanche prochain 31 juillet. A l'intérieur de cette dernière semaine de juillet, il est impossible de la situer avec plus de précision.

La lettre XII, datée par Lorrain du 27 août, est de 1887, puisque Lorrain y parle de sa chronique *Logis de Poète*, parue le 25 août 1887.

La lettre XIII, datée de Fécamp 1^{er} septembre, est de 1887. Lorrain y réclame une réponse à sa demande de fin août 1887, touchant son roman *Les Pelures*.

La lettre XIV est simplement datée vendredi soir. Or elle débute par cette phrase : « Recevrez demain Bruscambille à sept heures du soir au journal. J'ai attaqué Zola et ses étonnantes pétarades des feuilletons de cette semaine, etc. » Or la *Crépitomanie*, ainsi annoncée, a paru le 8 août 1887. La lettre est du vendredi 5 août 1887.

La lettre XV est datée par Lorrain du 9 septembre 1887. La lettre XVI est datée par Lorrain de septembre 1887. Elle est postérieure au 5 septembre, puisque Lorrain y fait allusion à la chronique *De la Pudeur*, parue ce jour. Elle est antérieure au 14, puisque la lettre XVII, datée de ce jour, fait allusion aux demandes d'argent de la lettre XVI. D'autre part, écrivant : « Aucune réponse à mes lettres, aucune aux télégrammes... » Lorrain fait allusion à toute une correspondance se plaçant entre la lettre XVI et le 14 septembre. On peut conclure que cette lettre est des tout premiers jours de septembre.

Aucune indication ne permet de dater la lettre XVII. Chapoutot la place avant la lettre XVIII du 14 septembre. Elle nous paraît postérieure : Lorrain y réclame certains romans à paraître bientôt et dans la lettre XIX, il les réclame de nouveau : « Sans nouvelles de vous ni pour *La Terre*, etc. »

Cette lettre XIX étant datée par Lorrain du 26 septembre, la lettre XVII serait de la période 14-26 septembre 1887. Toutes les autres lettres que Chapoutot classe en 1887, sont datées, sauf la lettre XXI : la lettre X, du 18 octobre ; la lettre XXII, du 7 décembre ; la lettre XXIII, du 19 décembre, et la lettre XXIV, du 26 décembre. Cette lettre XXI est postérieure au 19 novembre, puisque Lorrain y déclare qu'il est libéré de la période de service militaire qu'il fit, du 7 au 19 novembre inclus, aux chasseurs à cheval de Rouen. Elle est antérieure au 28, puisqu'il y fait allusion à son article *A Saint-Lazare*, paru à cette date. D'autre part, elle porte : « Ce samedi ». Or, entre le 19 et le 28 novembre 1887, il n'y a qu'un samedi : le 25. La lettre est du 25 novembre 1887.

Quant aux lettres que Chapoutot classe en 1888, la lettre XXV est

évidemment de janvier. Lorrain s'y plaint de quelque disgrâce. En effet, en janvier 1888, deux chroniques de lui seulement parurent à L'Événement. Elle est postérieure au 6 janvier, puisque la dernière chronique de Lorrain portait cette date. Elle est antérieure au 16, puisque, à cette date, Lorrain écrit pour se plaindre de n'avoir pas eu de réponse. Or elle fut écrite un dimanche entre le 6 et le 16 janvier 1888. Il est facile de s'assurer que les deux dimanches, tombant entre ces deux dates, furent le 8 et le 15. Donc la lettre XXV est du 8 janvier 1888. La lettre XXVI est datée du 16 janvier 1888.

La lettre XXVII est de fin janvier. Jean Lorrain est encore en cette disgrâce qui semble finie avec l'article du 4 février. Elle est donc postérieure au 16 janvier et antérieure au 1^{er} février, puisque la lettre XXVIII adressée à M^{me} Magnier, « en l'absence du Seigneur », et demandant s'il peut envoyer un Bruscambille paru le 4 février et au plus tôt le 2 février. Or, comme elle fut écrite un samedi, elle date du 21 au 28 janvier. La date la plus probable est le 28. En effet, le lundi 16, Lorrain annonçait qu'il rentrerait à la fin de la semaine et cette lettre XXVII commence par ces mots : « Foudroyé mercredi soir, je commence à peine à renaître de mes cendres (1). » Le mercredi de l'orage, le premier après le retour de Lorrain, était le 25 janvier. Cette lettre est donc du 28 janvier.

La lettre XXIX, datée par Lorrain « lundi », ne saurait être située avec la même précision, mais elle annonce une chronique sur le japonisme au théâtre et la pièce de M^{me} Gautier (2). Cette chronique a paru le 30 mars. La lettre, signée du lundi, est vraisemblablement du 26 mars. De la même façon, peut-on dater la lettre XXX. Elle porte de la main de Magnier : « Avril 1888 ». Elle annonce la chronique Royales Idylles, qui a paru le 12. Comme elle porte de la main de Lorrain « mardi », il est probable qu'elle a paru le mardi 10 avril. La lettre XXXI porte de la main de Jean Lorrain « vendredi » et de celle de Magnier « 16 avril 1888 ». De là, à la dater du vendredi 16 avril 1888, il n'y a qu'un pas. Le malheur est qu'en 1888, le 16 avril est un lundi. Il n'est de vendredi que les 6, 13, 20 et 27 avril. Cette lettre fait allusion à un article paru le 9 : Mœurs foraines. Il est donc du 6 et Magnier, écrivant le 16, avait simplement commis une erreur de date que l'éditeur aurait dû rectifier.

La lettre XXXII, datée seulement « mercredi », révèle sa date complète en une seule phrase : « Ma chronique sur Madame Gautier et sa pièce ne vous est-elle pas parvenue que je ne l'ai pas vue aujourd'hui ? » Or, Lorrain annonçait l'envoi de cette chronique le 26 mars (lettre XXIX) et cette chronique a paru le 30 mars. Le seul mercredi entre ces deux dates est le 28 mars et telle est la vraie date de cette lettre. De mars aussi, la lettre XXXIII est du 31 mars, puisque Lorrain y écrit : « Pour la

(1) P. 43.

(2) P. 45.

chronique d'aujourd'hui, jamais je ne vous l'aurais proposée sans l'actualité du Samedi saint » (1). Cette chronique est celle que Lorrain annonçait dans la lettre XXXII du 26 mars sur les Pénitents mendiants.

La lettre XXXIV, datée par Jean Lorrain « mardi », est du 3 avril, puisqu'elle annonce une chronique pour le 7, sous le titre *Le Clou de la Semaine*, et que le seul mardi avant le 7 est le 3. Impossible d'ailleurs de la dater du 27, puisque Lorrain y fait allusion aux événements de la semaine de Pâques qui tombait le 1^{er} avril en 1888.

Un peu plus difficile à dater est la lettre XXXV. Elle porte la simple mention « dimanche ». Mais Lorrain est à Fécamp, il attend « le mot d'ordre lundi matin. Avec une idée de chronique quelconque, j'y attacherai, dit-il, n'importe quelle actualité pour le Bruscombille de vendredi ; la fête du Trône avec une satire des fêtes et de Boulanger... » (2). Cette chronique parut le jeudi 19 avril. A Fécamp, Lorrain, écrivant le dimanche 15 avril, n'aurait pu recevoir une réponse assez tôt pour écrire et envoyer sa chronique du 19. Il avait donc écrit cette lettre le dimanche 8 avril.

La lettre XXXVI est datée du 9 juin 1888, mais la lettre XXXVII ne porte aucune indication, pas même de jour. On peut la dater pourtant. La lettre du 9 juin annonçait le retour de Lorrain pour le 10 juin. La lettre XXXVII porte que ses affaires l'ont fait prolonger son séjour jusqu'à « hier mardi ». Il a donc écrit cette lettre un mercredi. Il ne saurait s'agir que du mercredi 11 juin, puisque la lettre XXXVIII, datée du mercredi 18 juin, indique que Lorrain est à Paris.

Rien de plus facile que de dater la lettre XL, puisqu'elle porte la mention « samedi soir » et qu'elle annonce la première de *Baisers* pour le lundi suivant. Ce lundi était le 14 mai, la lettre est du 12. La lettre XLI est datée par Magnier du 8 juillet 1888. La lettre XLII mérite une mention à part. Ses allusions à l'article *Public* de premières et *Les Respectacles* la classent entre le 7 et le 21 novembre, mais en 1889. Chapoutot la situe, on ne saurait deviner pourquoi, en juillet 1888. La lettre XLIII, datée d'un vendredi, entre le 11 : « Je vous envoie ci-joint le compte rendu détaillé du sinistre du 11 courant » et le 14 juillet : « En me commandant ma chronique sur Baudry, vous avez certainement oublié que mon Bruscombille tombait le samedi 14 juillet... » (3), est certainement du 13 juillet.

La lettre XLIV est datée par Lorrain 9 août 1888.

La lettre XLV, sans mention de jour ni de date, annonçant la chronique Baudry, classée en août par Chapoutot, doit être de fin juillet. Nous n'avons de ce fait aucune preuve précise. Mais une chronique, commandée

(1) P. 51.

(2) P. 55.

(3) P. 65.

en juillet (1), n'est pas livrée après le 9 août, date de la lettre XLIV.

La lettre XLIV (2) ne porte aucune indication de date. Mais Lorrain y annonce qu'il part en emportant *La Fin d'un Monde*, qui a paru le 10 octobre chez Savine. Or, le 15, il écrit de Fécamp. Cette lettre fut donc écrite entre le 10 et le 15 et très probablement le jeudi 12. La lettre LII (3), où Lorrain fait allusion à son prochain retour de Fécamp, est de fin octobre 1888.

¹ La lettre LIII est de septembre, mais de septembre 1889. En 1888, Lorrain n'avait pas lieu de se plaindre d'avoir perdu trois chroniques, puisqu'il en eut 7 publiées. Mais, en 1889, il n'en eut que 4. La lettre, datant du jeudi après le calme rétabli et les anciennes coutumes reprises, et, ses chroniques de septembre ayant repris le dimanche 17, la lettre est vraisemblablement du 21 septembre 1889.

La lettre LV (4) est d'un mercredi et annonce la chronique sur Drumont, parue le 4 novembre. Elle est donc du mercredi 1^{er} novembre 1888. La lettre LVII, datée par Magnier novembre 1888, le peut être de façon plus précise par l'allusion à la reprise de Caligula. Cette solennité théâtrale eut lieu le 8 novembre et Lorrain, dans cette lettre, fait allusion à une chronique du 18 novembre. La lettre se situe donc entre le 8 et le 18 novembre. D'autre part, Lorrain, avant de se mettre à cet article, réclame un télégramme « avant vendredi matin » (5). Ce vendredi ne saurait être le 17, veille de la chronique. C'est donc le 10 et l'on peut avancer que la lettre est du jeudi 9 novembre 1888 (6).

Pour 1889, le recueil Chapoutot ne comporte que huit lettres. Sept sont datées : cinq portant le cachet de la poste, deux ayant été datées par Lorrain lui-même. Une seule ne porte comme date que 1889, ce jeudi matin, et rien, ni dans son texte lui-même, ni dans les lettres suivantes, ne permet de préciser la date de façon plus exacte. Chapoutot l'a placée en tête des lettres de l'année 1889 et nous l'y laisserons.

Pour 1890, il n'y a que trois lettres. On connaît la date des deux premières grâce au cachet postal. La troisième porte de la main de Lorrain : « Ce mardi soir 16 juillet, rue de Courty » et Magnier a ajouté au crayon bleu « 90 ». Cette lettre de rupture, la dernière sans doute que Jean Lorrain ait écrite à Edmond Magnier.

Le tableau synoptique ci-joint propose pour les lettres de Lorrain à Magnier un ordre de classement rectifié, accompagné des dates exactes et des références au recueil Chapoutot.

(1) Lettre XLIII.

(2) Les lettres XLVI, XLVII, XLVIII sont datées par un cachet postal.

(3) Les lettres L et LI sont datées, l'une du 15, l'autre du 21 octobre.

(4) La lettre LIV est datée du 28 octobre 1888.

(5) P. 79.

(6) La lettre LVI est du 9 novembre 1888.

ORDRE de classement rectifié	DATES	ANCIEN CLASSEMENT	
		Numéro d'ordre	Page du recueil Chapoutot
1	28 mai 1887.....	9	16
2	6 juin 1887.....	10	17
3	Fin juillet 1887.....	11	19
4	5 août 1887.....	14	24
5	19 ou 20 août 1887.....	7	12
6	27 août.....	12	22
7	1 ^{er} septembre.....	13	23
8	Premiers jours de septembre....	16	26-27
9	9 septembre.....	15	25
10	14 septembre.....	18	29
11	Fin septembre.....	17	28
12	26 septembre.....	19	30
13	18 octobre.....	20	31
14	25 novembre.....	21	32
15	7 décembre.....	22	33
16	19 décembre.....	23	34
17	26 décembre.....	24	35-36
18	3 janvier 1888.....	2	4
19	1888.....	4	7-8
20	? janvier 1888.....	1	3
21	13 janvier 1888.....	5	9-10
22	15 janvier 1888.....	25	41
23	10 janvier 1888.....	20	42
24	28 janvier 1888.....	27	42
25	Début de février 1888.....	28	44
26	26 mars 1888.....	29	45-46
27	28 mars 1888.....	32	50
28	31 mars 1888.....	33	51-52
29	3 avril 1888.....	34	53
30	6 avril 1888.....	31	48-49
31	8 avril 1888.....	35	54-55
32	10 avril 1888.....	30	47
33	13 avril 1888.....	10	11
34	12 mai 1888.....	40	60-61
35	27 mai 1888.....	8	15
36	9 juin 1888.....	36	56
37	11 juin 1888.....	37	37-57
38	18 juin 1888.....	38	58
39	22 juin 1888.....	39	59
40	8 juillet 1888.....	41	62 63
41	13 juillet 1888.....	43	65
42	9 juillet 1888.....	45	67
43	9 août 1888.....	44	66
44	14 août 1888.....	46	68

ORDRE de classement rectifié	DATES	ANCIEN CLASSEMENT	
		Numéro d'ordre	Page du recueil Chapoutot
45	29 septembre 1888.....	47	69
46	10 octobre.....	48	70
47	12 octobre.....	49	71
48	15 octobre.....	50	72
49	21 octobre.....	51	73
50	Fin octobre 1888.....	52	74
51	28 octobre 1888.....	54	76
52	1 ^{er} novembre 1888.....	55	77
53	5 novembre 1888.....	56	78
54	9 novembre 1888.....	57	79
55	7 novembre 1889.....	58	83-84
56	15 juin 1889.....	59	85
57	21 septembre 1889.....	53	75
58	23 octobre 1889.....	60	86-87
59	25 octobre 1889.....	61	88
60	19 novembre.....	62	89
61	21 novembre 1889.....	42	64
62	10 décembre 1889.....	63	90
63	19 décembre 1889.....	64	91
64	22 décembre 1889.....	65	92
65	15 juin 1890.....	66	95
66	29 juin 1890.....	67	96-97
67	16 juillet 1890.....	68	98-99
68	Date indéterminable.....	3	6

III.

Les articles de Jean Lorrain que nous publions dans cette étude furent signés de divers pseudonymes. Avant de les aborder, il convient donc de voir de quelles signatures diverses usa le chroniqueur. Ce furent, à L'Événement, son pseudonyme officiel d'abord : Jean Lorrain, puis Bruscambille, Francine et Arlequine. Le Restif de la Bretonne, de L'Echo de Paris et du Journal, n'était pas encore né.

Du pseudonyme Jean Lorrain, nous n'avons rien à dire (1). Paul Duval ne portait déjà plus, à cette date, d'autre nom en littérature et même dans le monde, si bien que sa mère signait : Duval-Lorrain.

En Bruscambille, Lorrain choisit pour patron, dans le monde de la

(1) Dans notre thèse principale : *Jean Lorrain*, nous avons indiqué comment il fut choisi au hasard d'une épingle glissée par M^{me} Duval aux feuillets d'un dictionnaire, p. 22.

chronique, un personnage paradoxal, facétieux, frondeur et fantaisiste comme lui-même ; un homme enfin à l'esprit cousin-germain du sien, le sieur DES LAURIERS, comédien à l'Hôtel de Bourgogne, successeur de GAUTHIER-GARGUILLE, lui-même, chroniqueur avant qu'il existât des journaux pour recueillir ses articles. A une époque où il eût été peut-être dangereux de signer de son vrai nom satires et facéties, Des Lauriers avait abrité son incognito sous le couvert de Bruscambille, personnage de la Comédie italienne (1).

Comment Jean Lorrain fut-il amené à prendre pour son compte la signature de Des Lauriers ? Il ne le dit nulle part. C'est sans doute parce que l'esprit de Bruscambille lui plaisait plus particulièrement.

Il avait été convenu, en juillet 1887, entre Lorrain et Magnier que le chroniqueur donnerait à L'Événement un Lorrain tous les mercredis et deux Bruscambille par mois. Le pseudonyme de Bruscambille date donc des débuts de Jean Lorrain à L'Événement et nous l'y trouvons encore en 1889 (2). Seulement, la proportion prévue des Lorrain et des Bruscambille ne fut jamais observée. Nous savons que les articles, qu'ils fussent des Lorrain ou des Bruscambille, passaient très irrégulièrement.

Bien que le chroniqueur ne l'ait jamais nettement spécifié, les Lorrain étaient surtout des chroniques littéraires et les Bruscambille des chroniques parisiennes. Le 13 juillet 1888, Lorrain écrivait à Magnier : « En me commandant une chronique sur Baudry, vous avez certainement oublié que mon Bruscambille tombait le samedi 14 juillet et que l'actualité me forçait, chroniqueur Bruscambillant, de parler de cette fête... » L'actualité serait donc réservée à Bruscambille et de préférence l'actualité parisienne, car, dans la même lettre, Lorrain écrit encore : « Voilà pourquoi j'ai pris sur moi de vous envoyer Mademoiselle Quinquet (3), très frétilante et bruscambillante étude de la jeune fille en l'an 1888. » Les mondanités paraissent être aussi du domaine de Bruscambille : « Quel joli Bruscambille il y aurait à faire avec le duc de la Rochefoucauld

(1) Les ouvrages conservés de Deslauriers sont les suivants :

Les Bigarrures sentencieuses de M. Bruscambille sur les affaires de ce temps (1622).

Le Discours de Bruscambille avec la description de Conchino-Conchini (1617).

Facétieux paradoxes de Bruscambille et autres discours comiques, le tout nouvellement tiré de l'escarcelle de son imagination (1615).

Les fantaisies de Bruscambille (1612).

Lettres d'un gentilhomme frondeur à un sien ami sur le cardinal Mazarin (8 janvier 1652).

Paradoxe facétieux pour montrer que la pauvreté est très noble et préférable à l'excès de richesse.

(2) Le 19 novembre 1889, une lettre de Lorrain à Magnier commence par ces mots : « Je crois tenir un bon Bruscambille. »

(3) N'a jamais paru.

et l'Albert de Mun du même livre (1) et les côtés mondains, car ce diable de Drumont n'est pas plus tendre pour les conservateurs que pour les républicains (2). »

D'ailleurs, la plupart des articles signés Bruscambille répondent à peu près à cette définition : Le Pays des Gondoles (3), Courrier de Paris (4), Les vieilles Falaises (5), Trop de Corsets noirs (6), Bords plats et dessous noirs (7), Divorces (8), Chronique de Paris (9).

Le pseudonyme Francine apparaît pour la première fois à L'Événement le 29 décembre 1887, au bas d'une chronique intitulée Miroir de poche. Lorrain emprunte ce nom à Alexandre Dumas fils. On sait que Francillon, la dernière pièce du maître, avait été donnée à la Comédie française le 17 janvier 1887. Le succès en avait été immense. Tout Paris parla de la pièce et de Francine de Riverolles, sa principale héroïne. Aussi bien Lorrain, onze mois après la première, pouvait-il écrire : « C'est au plus moderne, au plus vivant de nos auteurs que j'ai demandé mon acte de naissance et, paradoxale comme toutes les femmes, j'ai pris pour nom le paradoxe même (10) et, n'en déplaise à M. Dumas fils, je m'appelle Francine Francillon (11). » Francine se proposait de défendre les femmes contre les injustices des hommes : « Les femmes trouvent donc en moi un avocat... Ah ! quels avocats vous faites, messieurs, et comme il est juste qu'une diablesse du monde devienne avocate à son tour (12). »

Arlequine est d'un an plus jeune que Francine. Elle naquit le 6 décembre 1888. Tous les journaux, en ce temps, s'adjoignaient des collaborateurs venus tout droit de la Comédie italienne. Il en fallait un aussi à L'Événement et ce fut Lorrain-Arlequine.

« Deux Colombines (13), un Arlequin (14), Polichinelle au Figaro,

(1) *La France juive*.

(2) Lettre du 21 octobre 1888 (Chapoutot, p. 73).

(3) 31 mai 1887.

(4) 27 juin 1887.

(5) 3 février 1888.

(6) 23 février 1888.

(7) 25 mars 1888.

(8) 1^{er} juillet 1888.

(9) 19 juillet 1889.

(10) M^{me} de Riverolles qui, amoureuse de son mari, pour se venger d'une infidélité, va, dans l'espoir de le tromper, dans un cabinet particulier, avec un inconnu, paraît assez paradoxale en effet.

(11) *L'Événement*, 29 décembre 1887.

(12) *L'Événement*, 29 décembre 1887. Un certain M. Francillon, ayant protesté contre l'usage de son nom au cours des répétitions de la pièce de Dumas, celle-ci avait été baptisée un moment *Francine*. L'intéressé ayant retiré sa demande, elle reprit, avant la première, le titre définitif de Francillon.

(13) L'une à *L'Echo de Paris* (pseudonyme d'Henri Fouquier), l'autre au *Gil Blas* (pseudonyme collectif).

(14) Au *Gil Blas*.

ce matin chez Magnard (1), c'est une avalanche, un envahissement, et cela va de plus en plus fort, non plus comme chez Nicollel, mais comme chez Guignolet, et c'est en effet Guignolet qu'il faut dire. Tous les fantoches sont sur le boulevard ; après la comédie belge, la comédie italienne (2). René d'Hubert en a deux (3), Valentin Simon n'en a qu'une, la seule, la vraie Colombine, l'authentique et la bonne, il le prétend du moins. Colombine ! Nestorine (4) lui siérait plutôt, il me semble ; mais peu nous en chaut, puisqu'en suprême argument sans réplique, René d'Hubert lui baille, en naïf qui veut être malin, la collaboration de mon frère de lait Arlequin (5).

Un bruit de claque et de sequin
Rythmé d'un triple coup de batte
Et jaune, bleu, noir, écarlate
Miroïte et surgit Arlequin (6).

» Ah ! tous les batteurs d'estrade sont à la parade et je resterais dans la coulisse. Non point. L'Événement m'entrebâille sa porte, clic, clac, me voici, moi-même Arlequine en personne. Colombine a ses dimanches, Arlequin a ses mardis, un peu d'espace, mes beaux amis, de grâce pressez-vous, et place aux mercredis d'Arlequine. »

IV.

Les sujets des chroniques qui composent L'Oratoire, comme celles que nous avons choisies pour les publier en ce volume, sont consacrées plus particulièrement à l'étude des milieux littéraires. Mais on se méprendrait sur la collaboration de Jean Lorrain à L'Événement, si l'on négligeait de signaler les articles qu'il consacra à la société mondaine ou demi-mondaine de son temps.

On ne saurait signaler tous les articles de cette espèce.

Jean Lorrain, qui fréquente régulièrement les solennités mondaines,

(1) Francis Magnard, rédacteur en chef du *Figaro*. Il s'agirait du numéro du 5 mars 1888. Mais nous n'avons trouvé aucun Polichinelle ni dans *L'Annuaire de la presse* 1888, ni même dans *Le Figaro*.

(2) En effet, Colombine, Arlequin, Polichinelle sont des personnages de la Comédie italienne.

(3) René d'Hubert était rédacteur en chef au *Gil Blas*, où il y avait, en effet, une Colombine et un Arlequin.

(4) Valentin Simon, rédacteur en chef de *L'Echo de Paris*. Sa Colombine était Henri Fouquier, alors célèbre, et qui usait aussi du pseudonyme de Nestor ; d'où l'allusion de Lorrain : Colombine, Nestorine.

(5) Le 28 novembre, en effet, commença au *Gil Blas* une série d'Arlequin.

(6) Le poème *Masques*, dont est tiré cette strophe, a paru dans *L'Événement* du 15 février 1888.

suit le monde en ses déplacements. Il en résulte des séries de chroniques comme *La Semaine des prix* (1), *La Semaine du Grand Prix* (2), *Les Régates* (3), *Paris à la Côte* (4), *tableau satirique des Parisiens sur les plages normandes* ; *La Cour à Fontainebleau* (5), lorsque le séjour du Président Carnot vient à exciter la verve railleuse du chroniqueur.

Les plus menus incidents, s'ils soulèvent un moment l'attention des milieux mondains, suffisent pour provoquer une chronique. Le prince Zamoirska (sic) épouse M^{lle} Pélissier. On conte, à Paris, que le mariage ne fut jamais consommé et c'est *Mariage forcé* (6). De la même veine sont *Bords plats et Dessous noirs* (7), où Lorrain traite à la fois de la mode des dessous noirs et des bandits mondains ; *Rastaquouères* (8), *Le Chantage* (9) et *Public de premières* (10).

Cette chronique est le type des articles à la fois artistiques et mondains, car Lorrain ne sépare guère la vie artistique de la vie mondaine, soit qu'il raille à son accoutumée les gens du monde se piquant d'art ou de littérature, soit qu'il réunisse en la même chronique mondains et artistes. C'est ainsi que dans *Madame Parleydhondemoi* (11), il fait la satire des mondains à prétentions littéraires. De même dans *Trop de Corsets noirs* (12), il s'élève contre l'influence des femmes dans les élections académiques. Notamment à propos de l'élection où Nadaud et Théodore de Banville s'affrontent, il reproche à Banville d'être le candidat de M^{me} Aubernon. Le titre de cet article est une allusion au corset noir dont Paul Bourget avait habillé une héroïne de *Mensonges* et qui suscita toute une polémique dans la presse littéraire et mondaine du temps.

En ces collectivités voisinent l'art et la mondanité. Il arrive qu'elles se trouvent réunies dans la même personne. Jean Lorrain ne ménage pas davantage cette union qu'il trouve mal assortie. Dans *L'Elément étranger* (13), il raille la comtesse qui, publiant un livre de vers chez Lemerre, y proclame coram populo son amour conjugal. Une autre comtesse plus connue est aussi sa victime dans *Une Petite-Fille de*

(1) 17 juin 1889.

(2) 15 juin 1890.

(3) 30 avril 1888.

(4) 16 août 1888.

(5) 21 août 1888.

(6) 5 mai 1888.

(7) 25 mai 1888.

(8) 2 août 1888.

(9) 26 avril 1889.

(10) 7 novembre 1889.

(11) 16 février 1887.

(12) 23 février 1888.

(13) 13 juillet 1887 ; cf. ci-après : *Monsieur Alphonse Lemerre*, p. 92.

Mirabeau (1), lorsque Gyp demande d'ajouter le nom de Mirabeau, son aïeul, à son nom patronymique.

D'autres chroniques de Jean Lorrain touchent à la fois au monde et à l'art par ce qu'elles rapprochent en un simple rapport de coïncidence, mondains et artistes. L'article le plus caractéristique en ce genre est cette *Symphonie en Blanc* et en B (2), où l'auteur traite à la fois de la neige en province et de plusieurs personnages d'actualité dont le nom commence par B. Bourget doit à son initiale d'y figurer à côté de Bismarck et de Boulanger. La *Semaine magique* (3) nous présente Péladan dans les milieux mondains de la côte normande. Parmi les Extravagants (4), nous retrouvons des artistes avec des hommes du monde et dans *La Larme à l'œil* (5), où Lorrain raille la vague d'attendrissement qui déferle dans le monde à l'occasion de la vente Secrétan, Hugues le Roux et Séverine versent des larmes en sympathie avec mondains et mondaines.

Des ennemis ont reproché à Lorrain d'être l'historiographe des putains (6) et des amis lui ont fait un mérite d'avoir été le romancier du peuple. Il y a du vrai dans l'une et dans l'autre constatation. Mais quand il écrivait à *L'Événement*, Jean Lorrain n'était encore ni l'auteur de la série *Une Femme par jour*, ni l'écrivain de *Propos d'Ames simples*, ni l'historiographe de *La Maison Philibert*.

Nous ne trouvons à *L'Événement* que de rares chroniques sur le demi-monde.

Francine (7) est le premier de tous. Publié sous le titre plus général de *Les Gueuses*, il semblait devoir être le premier d'une série. Mais, pour retrouver de semblables articles, il faut attendre la série *Une Femme par jour* de *L'Echo de Paris*. *Francine*, c'est la « fille de l'égout et de l'égout parisien comme Nana, le prototype de la prostitution moderne » (8), dont la maison avait été baptisée *Le Borda* et qu'on appelait elle-même *Frégate-Ecole*, parce qu'elle s'adonnait avec succès à l'éducation de la jeunesse.

Après avoir portraicturé la plus voyante de ces dames, Lorrain s'attaque à l'une de ses pareilles, dans un article nécrologique (9), consacré à une célébrité de la voirie parisienne : Angèle Badin, baronne d'Ange. La plus grande partie en est consacrée, ainsi que l'explique le titre, au baron « presque aussi grand en paria d'infamie dans son ignominie et son isolement de lépreux moderne que le Rastignac du

(1) 23 mai 1888.

(2) 15 avril 1888.

(3) 9 septembre 1888.

(4) 26 avril 1888.

(5) 18 juillet 1889.

(6) Hector Fleischmann, *Le Massacre d'une amazone* (passim).

(7) 15 juin 1887.

(8) Cet article a été publié dans *l'Oratoire*, p. 114 à 125.

(9) *Le Baron* (4 février 188).

Père Goriot ». La baronne, spécialiste de l'avortement, avait mérité le sobriquet de Cimetière des Innocents. Elle est flétrie dans un sonnet des Modernités (1).

De Paris à Péra (2) met en scène deux demi-mondaines, Juliette Kesler et Anna Dilhy, qui se battirent en duel le 10 octobre 1888, au bois de Meudon, pour les beaux yeux du fils d'un banquier du boulevard Hausmann.

Très au-dessus des mœurs de ce demi-monde et même du monde, Jean Lorrain place les mœurs du peuple, auxquelles il consacra, ailleurs, de nombreux articles. Mais les chroniques sur ce sujet qu'il devait mettre à la mode, sont encore rares à L'Événement. Soir d'été (3), c'est la description d'une soirée populaire aux Buttes-Chaumont. Dans Mœurs foraines (4), l'écrivain nous présente la femme d'un lutteur, torturée par l'admiration et l'appétit que manifestent pour son homme mondaines et demi-mondaines. La saltimbanque jalouse finit par égorger l'une d'elles, l'innocente naturellement. Cette chronique est la première ébauche de la nouvelle La Femme à Wilhem (5).

Ainsi les chroniques de Jean Lorrain à L'Événement touchent à tous les mondes, à tous les milieux, à toutes les manifestations artistiques de son temps. Il en sera de même à L'Écho de Paris et au Journal. Mais à L'Événement, l'écrivain est encore plus artiste que journaliste ; ses articles littéraires y sont les plus nombreux. Ce sont les meilleurs d'entre eux que Jean Lorrain a choisis pour composer L'Oratoire.

V.

Ces chroniques sont les plus certaines de survivre. L'Oratoire est le plus magnifique témoignage de la collaboration de Jean Lorrain à L'Événement et constitue le plus précieux document sur la vie littéraire et mondaine à cette époque. C'est pourquoi il convient de l'étudier ici dans la forme et dans le fond, de voir comment Lorrain l'avait conçu, comment il l'a réalisé et surtout d'en expliquer les obscurités pour les lecteurs actuels.

Il faut chercher le premier germe de Dans l'Oratoire en un recueil chronologique de ses articles parus à L'Événement en 1887, que, dès le début de 1888, Jean Lorrain avait préparé pour l'édition (6). Une table soigneusement dressée, la division du recueil en six parties portant chacune un sous-titre, la disposition des feuillets écrits seulement au

(1) *A la Fange*, p. 6.

(2) 14 octobre 1888.

(3) 7 juillet 1887.

(4) 9 avril 1889.

(5) *Le Crime des riches*, p. 192 à 201.

(6) Cf. Bibliographie, p. 00.

recto, le soin avec lequel sont complétés à la main les articles tronqués par le collage, montrent bien qu'il s'agit là d'un travail préparé pour l'impression et non pas d'un simple choix d'articles à conserver.

Dans ce cahier, Jean Lorrain présente les articles dans l'ordre même de leur publication, suivant le plan qui avait guidé la suite de ses chroniques. Ainsi les vingt-quatre numéros composant ce recueil sont classés sous six titres :

I. — *Portraits littéraires et mondains.*

La Comtesse d'Escarbagnas.....	(6 janvier 1887).
Le Docteur Miracle.....	(14 janvier 1887).
La Petite Bachellery.....	(20 février 1887).
Francine	(15 février 1887).

II. — *Les Confesseurs de ces Dames.*

Mademoiselle Baudelaire.....	(5 mars 1887).
L'Aumônier du Château.....	(24 mars 1887).
L'Abbé de Joie.....	(2 avril 1887).
Les Frères saphistes.....	(14 avril 1887).

III. — *Paris d'aujourd'hui.*

Retour de Bal.....	(28 avril 1887).
Le premier Vendredi au Salon.....	(7 mai 1887).
L'Amour littéraire.....	(12 mai 1887).
Joris-Karl Huysmans	(19 mai 1887).
Autour d'un Livre.....	(30 juin 1887).
Madame Parleydhondemoi.....	(16 juin 1887).
Fleurs de Pommiers.....	(20 juin 1887).
Soirs d'été.....	(7 juillet 1887).
Eros Basileus.....	(16 juillet 1887).
Monsieur Alphonse Lemerre.....	(21 juillet 1887).

IV. — *Paris aux champs.*

L'Arrivée au château.....	(27 juillet 1887).
Le Bain	(s. d.).
Femmes de Plage.....	(11 août 1887).
Coeruleum Mare	(19 août 1887).
Logis de Poète.....	(25 août 1887).
Par les Falaises.....	(1 ^{er} septembre 1887).

V. — *Chroniques.*

Une visite chez Sarah.....	(3 novembre 1887).
Maison Shakespeare et C ^{ie}	(11 décembre 1887).

Mesdames Clemenceau.....	(22 décembre 1887).
L'Amant des poitrinaires.....	(25 décembre 1887).
Jouet d'Hiver.....	(1 ^{er} janvier 1888).

Ce projet n'était pas encore au point. Groupant ainsi ses articles, Lorrain n'avait pas conçu l'idée directrice de *Dans l'Oratoire*, qui donne à ce livre son caractère mystico-littéraire. Pourtant, c'est des quatre nouvelles groupées sous la rubrique : Les Confesseurs de ces dames que devaient sortir l'esprit, le titre et la première partie de *Dans l'Oratoire*.

L'esprit, parce que le titre de ce groupement devait, sous la forme de *Leurs Confesseurs*, rester le sous-titre de *Dans l'Oratoire* (1). Cette idée de considérer les littérateurs adonnés à la psychologie féminine comme des confesseurs et leurs modèles et lectrices comme des pénitentes, s'élargissant en l'esprit de Lorrain, devient la vision d'une manière de religion, d'église, dont les littérateurs seraient les prêtres et les femmes éprises de littérature, les dévotes.

Le titre, parce que, quelques souvenirs historiques aidant, la conception d'une religion où s'unissent, en un étrange ragoût, la sensualité, la mystique et la littérature, devait se réaliser plus tard dans l'image de *L'Oratoire*, « lieu de mystère et de clair-obscur, retraits moelleux, soyeux, tout imprégné d'odeurs de sacristie et de nuques de femmes (2) ».

La matière, parce que le titre II du recueil de chroniques passa tout entier dans la première de *Dans l'Oratoire*. Déterminant ainsi le caractère mystico-littéraire du volume, elle entraîna avec elle tout ce qui s'y rattachait, en quelque manière, notamment les quatre articles du titre I^{er} : La Comtesse d'Escarbagnas, le Docteur Miracle, La Petite Dachellery, Francine, que nous retrouvons dispersés dans *L'Oratoire* (3). De la troisième et de la quatrième du recueil, furent incorporés à *L'Oratoire* pour les mêmes raisons : *Eros Basileus*, sous son propre titre ; *L'Amour littéraire*, sous le titre *Du Respect aux morts* ; *Madame Parleydhondemoi*, sous le titre de *De Vanitate* (4). Une tenue mystique, au moins dans le titre, se révélait ainsi obligatoire pour entrer dans *L'Oratoire*. Aussi toutes les chroniques du recueil, décidément réfractaires à cette influence, furent écartées du livre. Du titre III, trois seulement furent admises et pas une seule des quatrième et cinquième parties.

Pour compléter le recueil ainsi écourté, Jean Lorrain reprit sous le titre *Sic transit gloria...* la chronique Neuilly, passée à *L'Événement* le 23 février 1887, et quatre articles inspirés du même esprit que *Les*

(1) *Dans l'Oratoire*, p. 9.

(2) Ce titre : *Dans l'Oratoire*, ne fut trouvé qu'en 1888. En effet, l'article, intitulé *L'Oratoire* et qui servit de préface au livre, parut le 23 juin 1888.

(3) Le premier, p. 153 ; le deuxième, p. 93 ; le troisième, p. 192 ; le quatrième, p. 114.

(4) *Eros Basileus*, p. 105 ; *Du Respect aux morts*, p. 71 ; *De Vanitate*, p. 128.

Confesseurs de ces dames, précédemment publiés dans *Le Courrier Français*, savoir : *La Salamandre* (1), *Le Fils du Rajah* (2), *La dernière Gondole* (3), *Frère Hépicius* (4).

Les chroniques et portraits dont se compose Dans l'Oratoire sortaient donc encore frais du journal quotidien. Ils n'avaient rien perdu de leur actualité et le lecteur contemporain les comprenait sans peine. Pour le lecteur d'aujourd'hui, s'il n'est bien renseigné, ce sont de véritables énigmes. C'est pourquoi il nous paraît utile de chercher ici les originaux des portraits littéraires figurant Dans l'Oratoire et d'éclairer de quelques commentaires les chroniques présentant un intérêt littéraire.

A. — Portraits.

Mademoiselle Baudelaire (5), c'est *Paul Bourget*. Nous le reconnaissons à son éducation anglaise : il « ne sort plus de Saint-Sulpice, mais des Universités de Cambridge ou d'Oxford... il s'habille à Londres, lit la Bible dans *Herbert Spencer*, L'Imitation dans *Stendhal*, chante au lutrin dans *Shelley* et communie dans une théière » (6) ; à son portrait physique : « ...jeune, blond, joli garçon » (7) ; à ses héroïnes : la Comtesse Heurtal, Taraval, M^{me} de Sauves, Hubert Liauran ; à ses protectrices des salons juifs : M^{me} Cahen, par exemple, qui partageait ses soins entre Loti et lui-même le faisant ainsi traiter de Sous-Caro du ghetto (8) ; au titre de ses œuvres, *Hamlet Cœurdelys* (9).

L'Aumônier du château (10), c'est *Octave Feuillet*. Comment l'ignorer si on le désigne, au cours de la chronique, sous le nom de l'abbé Octave (11), si l'on y parle du Roman d'un jeune Homme pauvre, de Sybille (12) et de l'influence écossaise de *Walter Scott* (13).

L'Abbé de Joie, c'est *Renan*, ainsi nommé à cause de l'Abbesse de Jouarre. Il suffisait d'ailleurs, pour le reconnaître, de son portrait moral : « L'Abbé de Joie est un doux, un conciliant, un suave, un voluptueux épris de son indifférence et de son repos. Il nie pour s'éviter

(1) 12 décembre 1886 : *Oratoire*, p. 204.

(2) 13 février 1887 : *Oratoire*, p. 186.

(3) 20 février 1887 : *Oratoire*, p. 161.

(4) 17 juillet 1887 : *Oratoire*, p. 56.

(5) Que Lorrain écrit *Beaudelaire*. Cette graphie est si fréquente qu'elle ne saurait passer pour une faute d'impression. Elle surprend chez un écrivain qui paraît savoir Baudelaire par cœur.

(6) *Dans l'Oratoire*, p. 12.

(7) *Ibid.*

(8) *Ibid.*, p. 20-21.

(9) *Ibid.*, p. 21.

(10) *Ibid.*, p. 22.

(11) *Ibid.*, p. 25.

(12) *Ibid.*, p. 24.

(13) *Ibid.*, p. 26.

la peine d'affirmer et détruit pour le plaisir d'effeuiller, car c'est un bien gros mot que détruire (1). »

Monseigneur Psycho, c'est Caro, dont Lorrain avait promis à l'une de ses plus jolies pénitentes de ne point parler. Mais, grâce à une citation bien choisie, le chroniqueur normand sait en parler, tout en n'en parlant point et peut terminer sa chronique infidèle par cette pirouette : « Madame, avouez-le, fidèle à la devise *Verbum Caro factum est*, les ai-je eues assez toutes les indulgences de la Chair pour le Verbe ou du Verbe pour la Chair, ou ai-je été assez bon pour lui ! (2). »

Les Pères saphistes sont moins clairement indiqués. A la sonorité du nom, on reconnaît, dans le père Tibulle, Catulle Mendès. On le devine aussi, au titre des ouvrages, que Lorrain cite page 58 : Tous les Baisers (3), Pour lire au Bain (4), Contes pour les belles Personnes (5), Pour lire au Couvent (6), Le Fin du Fin (7).

Le Père Réneus, ainsi que son nom l'indique aussi, est René Maizeroy. Lorrain parle de ses petits traités de morale (8). Il fait allusion à ces brochures spéciales que Maizeroy publiait, en effet, sous une forme didactique : Les Jeux de l'Amour, La Joie d'aimer, Le Mal d'aimer, Le Doute, parus avant L'Oratoire, Le Désir, La Jalousie, La Possession, La Rupture, parus après L'Oratoire.

Le Frère Hépicius (9), c'est le Père Monsabré. L'article est du 14 juillet 1887. Lorrain déclare avoir entendu le prédicateur « ce dernier printemps à Notre-Dame ». Or, c'est le Père Monsabré qui prêcha le Carême de 1887 à Notre-Dame.

Le Docteur Miracle (10) est Alexandre Dumas fils. A la page 94, Jean Lorrain fait allusion à Francillon, à propos de certaine marquise qui, un an auparavant, avait défrayé la chronique scandaleuse de Paris « pour avoir appliqué un an trop tôt la fameuse loi... du talion, la dernière... pièce, non, le système nouveau du Docteur Miracle (11) ». A la fin de la chronique, Lorrain conte d'ailleurs l'anecdote connue touchant l'élection de Leconte de Lisle à l'Académie française. Ayant à se plaindre de Dumas, ce poète aurait négligé de lui faire la visite de rigueur. Comme le secrétaire l'en avertissait :

(1) Dans *l'Oratoire*, p. 34.

(2) *Ibid.*, p. 46.

(3) Paru en 1884-1885.

(4) Paris, Dentu, 1886.

(5) Le titre exact est : « Pour les belles dames amies » (Paris, Ollendorf, 1886).

(6) Paris, Flammarion, 1887.

(7) Le titre complet est : « Le fin du fin pour un jeune homme qui se destine à l'amour », Paris, 1885.

(8) Dans *l'Oratoire*, p. 54.

(9) *Id.*, p. 56.

(10) *Id.*, p. 94. — Cf. p. 18, note 10.

(11) *Ibid.*

— Mon cher Maître, vous avez oublié le Docteur.

— Quel Docteur ?

— Mais le Docteur Miracle, le seul, le grand Docteur !

— Miracle, je le croyais mort ! aurait répondu le poète, feignant de n'avoir jamais entendu parler que d'Alexandre Dumas le père (1).

Eros Basileus, cette chronique sur Péladan, sur les femmes de son temps, est, malgré son titre, sans mystère ; c'est une chronique littéraire, bien plus qu'un portrait.

Francine (2). Cette dame si célèbre alors dans le monde de la galanterie « qu'il fallait être bien peu Parisien pour ne pas la connaître » (3), n'a laissé d'elle aucune trace, pas même dans l'histoire anecdotique de la fin du siècle dernier. Il serait bien difficile de l'identifier, si, dans une lettre à Magnier (4), Jean Lorrain ne faisait allusion à Francine et à cette chronique : « La Francine qui vibre si bien dans les colonnes de L'Événement, ne serait-elle pas une vieille garde bien connue de la plaine Monceau, Francine de S...vy, si cruellement exécutée il y a plus d'un an dans le même journal (5) ! »

La Comtesse d'Escarbagnas est M^{me} Aubernon. On la reconnaît à son portrait physique et moral : « Bien portante, exubérante comme la santé, gesticulante, empanachée... comme une gaieté d'opérette émane de toute sa réjouissante personne... » (6) ; à sa table sans éclat : « ...Bref, serait une maîtresse de maison accomplie, si ses menus, trop chargés d'épinards, connaissaient quelquefois l'artichaut et l'asperge et si ses vins avaient l'âge de ses prétentions (7) » ; à certains détails de sa vie littéraire : « ...C'est elle qui découvre Henry Becque (8)... et minaude aux premières de Pailleron dont elle reconnaît avoir inspiré la pièce » (9) ; à sa sonnette en porcelaine qui réglait chez elle le ton des conversations : « ...une tonitruante sonnette, brandie à tour de bras par la maîtresse de céans, y imposait silence aux plus autorisés » (10).

Dans Le Fils du Rajah, avant même que Lorrain ait nommé le personnage que voile à peine ce pseudonyme lancé par Manoël Granfort dans une chronique du Gil Blas (11), le lecteur a reconnu Louise Abbéma à

(1) Dans l'Oratoire, p. 100 et 101.

(2) Id., p. 114.

(3) Id., p. 116.

(4) 4 janvier 1888. C'est Lorrain lui-même qui, sous le pseudonyme de Francine, vibrait alors dans les colonnes de L'Événement.

(5) Chapoutot, p. 8.

(6) Dans l'Oratoire, p. 158.

(7) Id., p. 159.

(8) La Parisienne de Becque fut, en effet, jouée sur le théâtre de M^{me} Aubernon ; de même, c'est elle qui lança La Maison de poupée, d'Ibsen.

(9) Le Monde où l'on s'ennuie est, en effet, une caricature du salon de M^{me} Aubernon.

(10) Dans l'Oratoire, p. 154.

(11) Id., p. 184.

sa profession de foi : « C'est mon goût à moi : j'aime l'artificiel, le compliqué, le miroitant, le joli, le délicat, le rare ; les femmes maquillées, les cheveux teints, les lèvres peintes... les étoffes Louis XV ; les tons fanés, la corruption du rose et du vert... J'ai le culte des femmes minces et l'horreur des femmes grasses... Leconte de Lisle est mon poète et Baudelaire est mon ami » (1). Son portrait, à lui seul, nous la révélerait d'ailleurs suffisamment : « Et, charmante, sanglée dans une veste d'homme en drap gris, le pâle profil d'oiseau de proie posé sur le carcan en hauteur du faux-col, le plastron blanc épinglé d'un fer à cheval à clous de saphirs... (2). »

La Petite Dachellery (3), c'est Blanche Cerny, l'actrice à qui avait été confié le rôle de la Petite Bachellery dans Numa Roumestan, joué le 15 février 1887 à l'Odéon. Les premiers mots de la chronique : « Le petit hôtel, laisse donc, je le vois venir », sont les premiers mots que prononce dans la pièce la petite Bachellery (4). Dès la première ligne de ce portrait, se trouve donc identifié l'original, et, jusqu'à la dernière, Lorrain nous présente en raccourci, mais exactement, un résumé de sa carrière. Elle est la meilleure élève de Guillemot au Conservatoire. En trois ans, elle décroche : « haut la main le premier accessit, le second et puis enfin le premier prix de comédie, aux applaudissements du tout-puissant M. Sarcey lui-même (5) ! » Puis c'est l'entrée dans le monde par les salons littéraires, chez M^{me} Aubernon, rue de Messine, et chez Abbéma, rue Laffitte (6). Un peu plus tard, les débuts à l'Odéon « à côté de Léonide Leblanc, dans la reprise de La Vie de bohème. Léonide Leblanc et la petite Dachellery, le crépuscule et l'aurore » (7). Arrive enfin le grand succès avec Le Songe d'une nuit d'été, de Paul Meurice, où elle joue le rôle de Puck. Elle renouvelle le rôle en le jouant en clown : « Au lieu d'être ailée, vaporeuse, aérienne, elle s'était montrée très carrément acrobate, pirouettante, tintamarresque... avait été le clou de la soirée, avait sauvé la pièce et les auteurs (8) ». Cerny-Bachellery avait fait coup double : elle avait conquis Le Rappel avec Paul Meurice et Goncourt en jouant Puck à la Zemgano. Elle pouvait entrer au Français ou au Vaudeville ; mais sa fortune ne fut pas ce qu'on avait prévu à ses débuts : Lorrain termine sa chronique sur cette note désanchantée : Lugete, veneres, cupidinesque (9).

(1) Dans l'Oratoire, p. 181-182.

(2) Id., p. 183.

(3) Id., p. 193.

(4) Pas tout à fait exactement : « Avec l'hôtel au bout... oh ! je l'aurai... je le sens venir. » (Acte I^{er}, scène 11, Théâtre complet, t. II, p. 271).

(5) Oratoire, p. 198.

(6) Ibid.

(7) Id., p. 199.

(8) Id., p. 199-200.

(9) Id., p. 203.

Le dernier des portraits littéraires de L'Oratoire : Mademoiselle Salamandre, qui fut en réalité écrit le premier de tous, ne vise pas le moins du monde à intriguer la curiosité des lecteurs, car, dès les premières phrases du dialogue liminaire, nous trouvons :

— ...Et elle s'appelle Rachilde ?

— Nom de guerre, son véritable nom est Marguerite Aimery.

Suit une étude plus psychologique que littéraire sur l'écrivain qui devait, comme Cerny, décevoir le chroniqueur : « Puisque la Salamandre s'est quelque peu, je ne dirai pas brûlée, mais empêtrée dans le bourbier du ridicule (1). »

B. — Chroniques.

Si nous trouvons dans L'Oratoire onze portraits d'un véritable intérêt littéraire, nous n'y trouvons que deux chroniques d'égale portée : Du Respect des morts (2) et Eros Basileus (3). Trois autres, d'une vive actualité en leur temps, sont infiniment moins intéressantes pour le lecteur actuel. Ce sont De Castitate (4), De Vanitate (5), Sic transit gloria... (6).

De Castitate, c'est un dialogue mondain commandé par cette première question : « Doria, dois-je prendre un amant ? » et tendant, en quatre pages, à résoudre cette grave question. De tous les articles constituant Dans l'Oratoire, c'est à coup sûr le moins intéressant.

De Vanitate parut à L'Événement le 30 juin 1887, sous le titre de Madame Parleydhondemoi. Lorrain, sous ce titre suggestif, y dénonce « cette vanité hystérique, ce démoniaque enragement de publicité et de réclame dont semble être possédée, depuis quelque temps, une partie de la bourgeoisie parisienne, toute une société remuante, envahissante, enfiévrée, et troublante et troublée, plus avide d'insertions et de citations que n'importe quelle petite actresse de province, que n'importe quel chanteur mondain de chansonnettes ou quel comédien de salon affolé (7) ».

Dans Sic transit gloria mundi, paru à L'Événement du 23 février 1887, sous le titre de Neuilly, le chroniqueur se lamente sur la décadence de la foire de Neuilly et notamment sur la désaffection du public pour ces baraques de lutteurs, d'où lui-même tira deux nouvelles, La femme à Wilhem (8) et Les Forains (9)

(1) *Dans l'Oratoire*, p. 215.

(2) *Id.*, p. 71.

(3) *Id.*, p. 105.

(4) *Id.*, p. 84.

(5) *Id.*, p. 128.

(6) *Id.*, p. 139.

(7) *Id.*, p. 134.

(8) *La Femme à Wilhem* figure au *Crime des riches*, p. 192.

(9) *Crime des riches*, p. 184.

dont il fit plus tard deux pièces, *Técla* (1) et *Les Goules* (2).

Du *Respect des morts* (3) avait paru dans *L'Événement* du 12 mai 1887, à l'occasion de la publication du premier volume de la *Correspondance* de Flaubert (4). Jean Lorrain s'y indigne de cette indiscretion et reprend contre Louise Collet les invectives de Barbey d'Aurévilly dans *Les Bas-Bleus*. Il lui reproche d'avoir fait « une terrible consommation de jeunes et vieilles gloires littéraires, à commencer par M. Villemain, cette colonne vertébrale infortunée, d'Aurévilly dixit (5), pour finir par le marquis de Mirabeau, le Mirabeau de la Révolution qu'elle compromit au delà de la tombe par une admiration passionnée de femme à tempérament attirée vers un autre tempérament... (6) ». Dans le même livre, Barbey d'Aurévilly, parlant de la poétesse de Marseille, avait écrit : « Cette Phocéenne, plus de Marseille que de Phocée (7). » Faisant allusion à la violence de son tempérament et à ses prétentions littéraires, il l'avait baptisée : *Théroigne-de-Méricourt-Philaminte* (8). Lorrain reprend, en la synthétisant, la double comparaison et écrit : « ...La virago, la Marseillaise, le bas-bleu rouge, mi-Théroigne et mi-Philaminte, qu'était alors M^{me} Louise Collet (9) ».

On le voit, empruntant aux plus riches, le chroniqueur de *L'Événement* savait encore faire fructifier ses emprunts dont il ne dissimulait nullement l'origine : « M^{me} Louise Collet, traitée d'enfant et de pauvre ange : cette plébéienne du port de Marseille que d'Aurévilly nous a présentée dans un portrait immortel, les poings aux hanches, l'œil allumé, la bouche ouverte à l'invective, dans une attitude d'écaillère de l'Académie, putipharéenne aux Joseph récalcitrants (10) ! »

Tel est le recueil fameux où Jean Lorrain rassembla ses chroniques de début. Malheureusement, tous les articles du chroniqueur débutant par tant de coups de maître ne sont point là. D'autres parurent après Dans l'Oratoire, dignes aussi d'être conservés. Lorrain comptait

(1) Fut jouée sur la scène d'un théâtre forain à Neuilly. (Cf. P.-L. Gauthier, *Jean Lorrain*, p. 245.)

(2) Cf. P.-L. Gauthier, *Jean Lorrain*, p. 237.

(3) Dans l'Oratoire, p. 71.

(4) Charpentier, 1887.

(5) *Les Bas-Bleus*, p. 239.

(6) Louise Collet avait débuté dans les lettres par une *Étude de la jeunesse de Mirabeau*. Barbey d'Aurévilly écrit à ce sujet : « Le tempérament de Mirabeau devait faire rêver cet autre tempérament » (*Bas-Bleus*, p. 238).

(7) *Bas-Bleus*, p. 240.

(8) *Id.*, p. 238.

(9) Dans l'Oratoire, p. 80.

(10) Barbey d'Aurévilly avait écrit : « Pour tout le monde, elle resta toujours une plébéienne de son port, une espèce de poissonnière ou d'écaillère superbe qu'on se représente les poings aux hanches, l'œil allumé, la bouche ouverte à l'invective. » P. 241. Il avait déjà écrit : « M^{me} Louise Collet, ce bas-bleu putipharéen aux Joseph récalcitrants » (p. 240).

d'ailleurs composer de nouveaux recueils. Même il avait choisi et préparé quelques chroniques pour un Second Oratoire, les découpant et les collant sur de grands registres de comptabilité de format et de modèle courant. Dans la seconde partie de ce travail, nous allons donner avec tous commentaires utiles celles que leur auteur destinait plus précisément à la publication, ainsi qu'il résulte de cette lettre de Georges Normandy :

« ...Il est bien exact que Jean Lorrain avait rassemblé, en vue d'une publication future, ses articles de L'Événement, dans les grands registres dont je vous ai donné communication (1). Il comptait en faire une suite à Dans l'Oratoire que vous connaissez bien. D'après ses propres déclarations, il destinait au recueil projeté, plus particulièrement :

» 1^o Les articles sur la Renaissance shakespearienne qui eut lieu à la fin du siècle dernier.

» 2^o Les articles concernant la succession d'Emile Augier à l'Académie française.

» 3^o Les articles ayant trait aux Goncourt. Inutile de vous rappeler qu'il eut pour Edmond de Goncourt et pour l'œuvre des deux frères une affection profonde. Je publierai un de ces jours en librairie l'importante correspondance qu'il entretenait avec l'auteur d'Hokousaï.

» 4^o Quelques articles isolés auxquels il attachait une importance particulière et que je compte parmi les plus significatifs de tous ceux qu'il signa, savoir : Monsieur Alphonse Lemerre, Les Calomniés, Vieilles Comédiennes et divers autres que vous pourriez trouver en cherchant dans les registres noirs les articles annotés par lui-même.

» La publication de ces articles serait une contribution intéressante et pour une connaissance plus approfondie de Jean Lorrain et pour l'histoire de la littérature française à la fin du siècle dernier... »

(1) 15 décembre 1934. Pour les registres, voir Bibliographie, p. 146.

CHRONIQUES RETROUVÉES

La Comédie à l'Académie.

Il s'agit ici du compte rendu de la réception de Jules Claretie à l'Académie française, par Ernest Renan. Les deux écrivains s'étaient rencontrés pour la première fois chez Michelet et, dans leurs premiers entretiens, ils n'avaient pas toujours dit du bien de l'Académie. Jules Claretie, en même temps que directeur de la Comédie française, était aussi journaliste. D'où ce portrait du parfait journaliste dont parle Lorrain et que nous citons ci-dessous en entier, parce qu'il inspira la chronique Les Calomniés :

« Je ne sais rien de plus beau, en effet, que ce métier de journaliste, quand il est pratiqué honnêtement. Dans cette grande bataille de la vie quotidienne, où se heurtent les peuples entre eux et les peuples chez eux, si le poète est le clairon de l'armée, si le savant en est le guide, le journaliste en est le soldat. Il est le porte-voix de l'opinion. Il résume parfois en quelques lignes improvisées et rapides, l'arrêt de la conscience publique... Quelle puissance ont les journalistes dans un temps où tous les pouvoirs sont contestés, excepté le pouvoir d'un feuillet de papier ; et, avant toute autre puissance, n'ont-ils pas celle de faire un peu de bien ? Je ne parle pas de ceux qui font œuvre de haine ou de calomnie. Ceux-là, d'ailleurs, sont les dupes de leur métier. La haine n'a jamais rien prouvé, l'injure n'a jamais rien prouvé et la calomnie n'a jamais rien détruit. Et pour se convaincre de ce qu'il y a de passager et de caduc dans la calomnie et dans l'insulte qu'on nous présente comme si redoutables, il suffit de regarder autour de soi. »

« Les équipages se succédaient devant l'église, les longues lévites brunes, bleues de la valetaille, couraient, s'envolaient, se courbaient, balayaient le parvis au fracas luxueux des portières et des marche-pieds ; les groupes de journalistes s'écartaient respectueusement devant la duchesse Padovani, à la haute et fière démarche ; M^{me} Ancelin, fleurie dans ses crêpes de deuil ; M^{me} Eviza, dont les yeux longs flambaient sous le voile à faire retourner un agent des mœurs, toute la congrégation des dames de l'Académie, ses ferventes, ses dévotes venues là, moins pour honorer la mémoire de feu Loisillon que pour contempler leurs idoles, ces Immortels fabriqués, pétris de leurs petites mains adroites, vrais ouvrages de femmes où elles avaient mis leurs forces inemployées d'orgueil, d'ambition, de ruse, de volonté. Des actrices s'y joignaient sous prétexte de je ne sais quel orphelinat dramatique présidé par le défunt, témoignant en réalité ce prodigieux besoin d'en être qui les hante (1) toutes. »

(Tiré de *L'Immortel*, d'Alphonse Daudet) (2).

Et elles en étaient effectivement avant-hier de l'Académie française, les fringantes et jolies pensionnaires de feu M. Perrin (3), et la svelte Bartet (4) et la mûre Pierson (5) ; la toujours jeune Reichenberg (6) et la belle Brandès (7) et la blonde

(1) Le texte porte : « qui les brûle toutes ».

(2) *L'Enterrement de Loisillon*, p. 88.

(3) Perrin était mort le 5 octobre 1885.

(4) Julia Bartet, née le 28 octobre 1854, avait conquis la notoriété en 1876 avec *Fromont Jeune et Risler Aîné*, au Vaudeville. A la Comédie française, en 1880, elle s'était fait remarquer dans *Le Gendre de Monsieur Poirier*. Lorrain l'aimait, précisément pour sa grâce que l'âge épargna, puisque, le 9 février 1895, Lorrain parle encore de « l'exquise et fine Bartet » (*Poussières de Paris*, t. II, p. 125).

(5) Née à l'Île Bourbon, en 1842, M^{me} Pierson avait quarante ans. Elle était entrée à la Comédie dans le rôle de *l'Etrangère* le 17 mai 1864.

(6) Reichenberg, baronne de Bourgoing (1853-1924), jouait les ingénues. Lorrain raille souvent Reichenberg sur son éternelle jeunesse. Dans *Madame Baringhel* (p. 37), il écrit à son sujet ce triolet :

*Quand sa mère l'allaitait,
Elle faisait ses dents de lait.
Quand au Conservatoire elle entra,
Continuait ses dents de lait,
Puis débutait dans le Musset
En cultivant ses dents de lait.*

(7) Née le 31 janvier 1862, elle n'était que depuis deux ans à la Comédie

Baretta (1) ; ils en étaient aussi, MM. les sociétaires, à commencer par le farouche de Saint-Mégrin-Mounet-Sully, assis parmi les immortels à côté du poète Sully Prudhomme, jusqu'au fluet et si distingué Le Bargy et jusqu'à l'imposant M. Febvre (2), condamné pour ses péchés à entendre, bon gré mal gré, l'éloge du journalisme par un frac vert, journaliste endurci ; tous y étaient et toutes aussi, émigrés là de la rue Richelieu, moins peut-être pour s'offrir la tête de leur cher directeur en mal de première que pour applaudir la délicieuse comédie qu'a bien voulu jouer en leur honneur le spirituel auteur de la *Vie de Jésus*.

C'est, en effet, bien plus une scène qu'un discours que nous a mimé et détaillé là, avec une exquise fausse bonhomie, l'éminent titulaire de la chaire d'hébreu.

Parole d'honneur, M. Renan s'était piqué au jeu et, mis en belle humeur par un public de comédiennes, il a voulu s'en tirer de manière à faire rêver et le directeur et les coulisses et jusqu'à leurs portants !

Voyons, Monsieur Claretie, à quand l'engagement de votre illustre collègue dans la troupe ? Quelle onction, que de grâce et de séduction, quelle gaieté bon enfant et dans le conjectural et le dubitatif ; que de nuances et des plus délicates dans l'art de ne nier rien et de n'affirmer rien non plus ! Et puis, quel physique ! Une fortune !

L'assistance était sous le charme : cela tenait à la fois et du jeu de Barré (3), de la Comédie française, et de celui du regretté Geoffroy, du théâtre du Palais Royal (4) ; aussi êtes-vous arrivé mauvais premier, cher et sympathique Monsieur Claretie, et lui, excellent

française et n'y resta que jusqu'en 1890. Entrée au *Vaudeville* en 1884, elle y revint à cette date pour rentrer à la Comédie française en 1895. Elle y resta cette fois dix ans et entra à la *Renaissance*, en 1903. *Brandès* était un pseudonyme : elle s'appelait officiellement Marthe-Joséphine *Brunschwig*.

(1) M^{lle} Baretta jouait les Agnès, concurremment avec Reichenberg et Legault. Était entrée au Conservatoire encore enfant. Epousa son maître Worms et, depuis lors, joua sous le nom de Baretta-Worms ; née le 22 avril 1865, elle vit toujours.

(2) 1855-1916. Sociétaire de la Comédie française. Auteur du *Journal d'un Comédien*.

(3) 1819-1899. Entré à la Comédie française en 1868, était sociétaire depuis 1876.

(4) 1813-1883. Entra en 1863 au Palais Royal et ne le quitta pas.

dernier ; mais franchement on n'a pas plus d'aimable indifférence ni d'impertinence plus ecclésiastiquement agréable !

« Vous l'avouerez-vous ? était-il dit au récipiendaire, dès le début de ce paternel et dangereux discours, je crois bien qu'en nos premiers entretiens (1), nous dûmes quelque mal de l'Académie, monsieur (et M. Renan caresse et repasse l'une sur l'autre ses petites mains grasses et replètes). Oh ! l'Académie, monsieur, a des indulgences infinies pour le mal que l'on dit d'elle. Les grosses injures ne l'atteignent pas ; les doux reproches des hommes de talent, elle les prend pour des marques d'amour et elle en tient bonne note pour ses faveurs futures. »

Et tous les yeux dans l'assistance de chercher des yeux le ménage Daudet — absent (2) ; — je crois même que les lourdes paupières de M. Renan cillent involontairement vers la place ordinairement réservée à M^{me} Robert de Bonnières (3) : c'est M^{me} Aubernon qui l'occupe. M. Renan continue :

« Certes il est un point sur lequel nous avons parfaitement raison, c'est quand nous regrettons que la Compagnie ne comptât pas dans son sein le maître exquis, l'historien charmant qui nous consolait dans nos tristesses d'alors (4). Mais que voulez-vous ? (Ici un geste à la Barré).

» Une compagnie littéraire infaillible. Nous en aurions presque peur. Les académies n'ont pas la prétention de posséder la règle d'une justice absolue. » (Ici un silence pour donner à penser aux lettrés de la séance). « *Nous laissons cette justice à l'Académie de M. de Goncourt* » ; puis il reprend :

« Il suffit qu'elles aient raison quelquefois. Il faut laisser à ces académies une place aux rapprochements imprévus, aux spirituels

(1) Cf. plus haut, p. 34.

(2) A cause de *L'Immortel*, évidemment, que Daudet avait publié en 1888, le faisant précéder de cet avant-propos : « Les insinuations de quelques journaux, voulant faire de *L'Immortel* l'expression d'une vulgaire rancune de candidat évincé, m'obligent de mettre en tête de cette nouvelle édition la lettre que j'écrivais au *Figaro*, il y a cinq ans : « Je ne me présente pas, je ne me suis » jamais présenté, je ne me présenterai jamais à l'Académie ! »

(3) M. Robert de Bonnières, auteur des *Mémoires d'aujourd'hui* et de *Les Monach*, roman parisien, avait publié, en les faisant précéder d'une étude, une comédie de Saint-Evremond : *Les Académiciens*.

(4) Michelet.

jeux du hasard (et M. Renan baisse en souriant ses longues paupières hypocrites), aux aimables rencontres enfin, comme celle qui vous amène aujourd'hui en cette enceinte, vous (1), etc. (traduisez : *qui le méritez si peu*), et moi, disciple, égaré, mais obstiné de saint Tudual (2) » (traduisez : *qui le mérite encore moins*).

Si tout cela n'est point de la plus fine ironie et de la plus délicate insolence, et pour l'Académie, et pour le récipiendaire, et pour l'assistance qu'on raille et qui bat des mains, j'avoue alors ne pas discerner un drame d'une comédie, et d'une comédie de mœurs marquée au meilleur coin.

Oui, il y avait bel et bien séance de comédie hier au Palais Mazarin et comédie de mœurs, je le maintiens ; il y a eu même des scènes de compère dans la salle... de compère, non, de commère pour rester dans la vérité des mots et des faits.

Une des dames de la congrégation (3) a bien voulu donner la réplique ou plutôt préparer le succès de M. E. Renan ; et, cette comparse, vous l'avez déjà tous nommée, c'est M^{me} Ancelin, l'inévitable M^{me} Ancelin.

Cette grosse enjouée et non moins engouée ne pouvait faire moins pour son cher Renan et pour la compagnie ; on n'a pas impunément le physique de M^{me} Mathilde (4) du Palais-Royal, sa physionomie épouffée, ses petits gestes courts, tout le grotesque épanoui dans sa personne, l'indiquaient pour un rôle épisodique dans la petite comédie du Palais Mazarin (5).

(1) Le texte dit ici : « Vous ; engagé volontaire des corps francs de la littérature d'il y a trente ans ».

(2) Le texte porte : « Ou de saint Corentin, pour vous y souhaiter la bienvenue et vous serrer la main au nom d'une vieille amitié. »

(3) On retrouve souvent dans Jean Lorrain cette tendance à considérer les femmes beaux-esprits comme les membres d'une congrégation et leurs salons comme des oratoires.

(4) 1836-1907. Actrice du Palais-Royal, tenant les rôles de femme vulgaire. Elle a joué M^{me} Dupotard dans les *Petites Voisines*, de H. Raymond et de J. de Gastyne ; M^{me} Eugène, dans *Ma Camarade*, de Henri Meilhac et Philippe Gille, où elle joue avec une exactitude merveilleuse le rôle de tireuse de cartes ; M^{me} Pinchard, portière, qui parle un français désopilant dans *Trains de plaisir*, d'Alfred Hennequin, Arnold Nortier et Albert de Saint-Albin.

(5) Nous trouvons dans *L'Immortel* ce portrait de M^{me} Ancelin : « Avec M^{me} Ancelin, un nom que citent souvent les feuilles mondaines, rien de pareil à craindre. Cette bonne grosse dame toute ronde, la figure rouge et poupine, qui flûte ses mots ou plutôt ceux qu'elle recueille et colporte, est bien la plus

Premier acte.

Tout le monde déjà casé, les tribunes du nord et de l'est bondées, et les places du centre archi-pleines; ç'a été d'abord l'entrée à sensation de la dame, son apparition de phénomène de grosseur, paré et chamarré comme une châsse, caparaçonné de velours violet et flanqué de panaches comme un cheval de corbillard.

La grosse silhouette se dresse dans la travée gauche des places du centre; des chaises tombent avec fracas, des rires d'abord contenus gagnent du haut en bas la sévère coupole, pouffent dans tous les coins, font fusée et éclatent; c'est un succès d'hilarité; maintenant on rit à gorge déployée, on ne se gêne point.

La grosse dame, épanouie et terrible sous une voilette de point d'Angleterre, s'engage péniblement dans l'étroitesse des bancs de l'amphithéâtre; sa volumineuse personne y demeure en panne et n'y avance point; M. Pingard, le plus aimable des secrétaires, accourt à son aide, il la prend par la main et la tire par devant; M. Beulé la suit et la pousse par derrière; c'est un sauvetage des plus émouvants, opéré sous les yeux de Tout-Paris, ravi, secoué de fou-rire, aux anges!

Arrivée à l'extrémité de l'amphithéâtre, autre péril. Le banc s'arrête brusquement dans le vide et la grosse dame demeure en suspens: le courageux M. Pingard se dévoue, assisté de quelques jeunes gens; la dame, tournée préalablement de dos, est saisie sous les bras, soulevée et déposée à terre par trois paires de bras vigilants.

Enfin sauvée, la dame sourit, toute heureuse, épanouie, contente: culbute encore quelques chaises, dérange bon nombre de personnes, oh! cela très imperturbablement, et va s'asseoir, face au public, le dos à l'Académie, au beau milieu de la Coupole, sur l'estrade même réservée au bureau, les épaules accotées à la chaire de MM. Doucet, E. Renan et Mazade, dans la prolongation même de M. Renan.

Par un singulier hasard, M^{lle} Reichenberg se trouve être à ses pieds, tout comme dans *le Monde où l'on s'ennuie* (1), M^{lles} Brandès

aimable personne... Picheral disait que M^{me} Ancelin, affolée de théâtre, recevait plus volontiers les cabotins. » (*L'Immortel*, p. 32). L'original est sans doute M^{me} Aubernon dont le salon avait servi de modèle à Pailleron (cf. note 2, p. 27).

(1) *Le Monde où l'on s'ennuie* était une caricature du salon de M^{me} Aubernon: Bellac y représentait Caro. Cette comédie avait été donnée à la Comédie française le 24 avril 1881.

et Baretta, placées à deux pas de moi, pouffent sous leurs éventails et lui font force signes ; M^{lle} Reichenberg se mord les lèvres et n'ose lever les yeux ; M^{me} Ancelin, elle, s'évente et sourit, toute heureuse ; plus on éclate autour d'elle, plus elle est enchantée des autres et d'elle-même ; on s'occupe d'elle, elle n'en veut pas davantage et voilà.

M^{me} Beulé, elle, s'est prudemment éclipsée. Silence, silence ! C'est la Compagnie qui fait son entrée et s'installe un peu au hasard, dans un vague et confus brouhaha ; voici MM. de Lesseps, Pasteur avec son grand cordon de la Légion en sautoir, de Broglie, Ludovic Halévy, Victor Duruy, Taine, John Lemoine, de Vogüé, Pailleron, Léon Say, François Coppée, Gréard, Gaston Boissier, Victor Cherbuliez, d'Audiffret-Pasquier, Leconte de Lisle.

Peu ou pas de fracs verts : le bureau seul est en tenue ; des deux parrains du récipiendaire, M. Alexandre Dumas, seul, a revêtu l'habit brodé de palmes ; MM. de Lesseps et Pasteur ont, eux aussi, arboré le frac palmé.

« La politique est la passion de la jeunesse dans le temps où la politique est le fruit défendu. Elle est la déception et le dégoût des générations nouvelles dans les temps où elle ressemble à un fruit gâté. »

On applaudit, serait-ce le doux M. Claretie qui parle ? Oui, c'est encore lui, qui traçant le portrait du parfait journaliste (1), nous lance cette péroration : « Que de calomniés parmi ceux qu'on honore sur nos places publiques. Car tout ne finit pas nécessairement par des chansons, quoi qu'en dise Figaro... la plupart du temps, tout commence par des chansons et tout finit par des statues. »

Déliçates allusions, applaudissements, sourires et petits cris de pintade qui pond. On s'effare, quelqu'un se trouverait-il mal ! Non, c'est M^{me} Ancelin qui se pâme, humide d'admiration, moite d'attendrissement.

Voyez, sire, elle pâme et d'un... discours parfait
Dans cette pâmoison, Sire, admirez l'effet.

Mais la palme demeure à l'aimable M. Renan dont le discours prend décidément la Révolution et le siècle à partie, innocente malice de vieux professeur que lui pardonnent d'avance nos gouvernants !

(1) Cf. *suprà*, p. 33.

« Les centenaires, nous dit-il, ne sont la faute de personne ; on ne peut empêcher les siècles d'avoir cent ans. C'est bien fâcheux cependant. Rien de plus malsain que de rythmer la vie du présent sur le passé, quand le passé est exceptionnel. Les centenaires appellent les apothéoses : c'est trop. Une absoute solennelle avec panégyrique, rien de mieux ; un embaumement où le mort est enveloppé de bandelettes, pour qu'il ne ressuscite plus, nous plaisent aussi infiniment. »

Mais cet embaumement-là, n'est-ce pas l'essence même du discours académique, n'est-ce pas l'éloge que M. Claretie vient de nous faire de son illustre prédécesseur, M. Cuvillier-Fleury ?

Quand je vous disais que la comédie était jeudi à l'Académie, je ne me trompais donc pas de beaucoup : toute l'œuvre de M. Renan est d'ailleurs à l'avenant ; sa parole, son style, tout en lui séduit, caresse, ensorcelle, égaie, chatouille et vous remue les moelles ; cela en devient presque une sensation physique, une volupté et si prenante qu'elle en paraît coupable, en un mot, c'est du Renanisme sans allusion biblique aux plaisirs d'Onan.

24 février 1889.

Fleurs de cimetière.

Lorrain a écrit plusieurs chroniques sur la succession d'Emile Augier à l'Académie française. Ici, il présente les candidats sous la figure de hiboux, ce qui ne manque point d'étonner quelque peu, vu le titre : *Fleurs de cimetière*. Les sept aspirants qu'il dépeint en cette manière : Zola, Paul Bourget, Francisque Sarcey, Emile Bergerat, Anatole France, André Theuriet, Henry Becque, ne furent point les seuls. Dans un article suivant, il y ajoute Thureau-Dangin. D'ailleurs, on parlait de Pierre Loti et d'Eugène Manuel et Henri Fouquier écrivait au Figaro, sous le titre « *Esprit académique* » : « On a vu M. Henry Houssaye, élégant et mince, et M. de Bornier qui, si le Grand Turc n'empêche pas de jouer son Mahomet, tâchera d'entrer à l'Institut par l'Académie française (le chemin est ouvert), et M. Theuriet, qui a fui, mais qui se laisse voir comme la Galathée et M. Fabre, simple, plein de talent, et M. Lavis, connu de l'Université... L'Académie les regarde, les pèse, mécontente de ne rien trouver à la taille d'Augier. Imaginez un recruteur qui, la toise à la main, ne trouve que des hommes trop petits et ne sait que faire ni qui choisir » (1). En définitive, aucun de ces candidats ne fut élu et c'est un outsider, M. de Freycinet, qui l'emporta après deux élections blanches au début de 1890.

Les morts, les pauvres morts ont de grandes douleurs.
Et quand octobre souffle, émondeur des vieux arbres,
Son vent mélancolique à l'entour de leurs marbres,
Certes, ils doivent trouver les vivants bien ingrats (2) !

Emile Augier (3), Ricord (4), Olivier Métra (5), le comte

(1) 4 décembre 1889.

(2) *Les fleurs du mal* : La servante au grand cœur...

(3) Le célèbre auteur dramatique du milieu du siècle était né en 1820. Il était de l'Académie française depuis trente et un ans lorsqu'il mourut en 1889.

(4) 1800-1889. Grand médecin siphiligraph, fut toujours un peu bohème. Avait d'abord commencé les études de droit. Puis, il se mit à la médecine avec Dupuytren, se fit chasser du cours, devint médecin de campagne. En 1828, réussit au concours des hôpitaux de Paris. Très lié avec Augier dont il était le médecin.

(5) Auteur de la *Valse des Roses*.

Lepic (1) hier : les morts vont vite en ce mois d'octobre du centenaire de 89 et, du Père-Lachaise où la Faculté accompagnait cette semaine son doyen d'âge et de science Ricord, au petit cimetière de Bois-le-Roi, où sur la terre encore fraîche remuée la bise automnale joue maintenant la Valse des feuilles mortes à l'auteur de la *Valse des Roses*, ils se succèdent et sans interruption, à la file, et les corbillards avec ou sans panaches et les discours attendris des amis du défunt, fleurs sur fleurs, et les cortèges indifférents des beaux messieurs corrects, en habit queue de pie, une couronne d'immortelles passée sur le plastron empesé en sautoir, tous attirés là surtout par le désir d'en être ; en effet, leurs noms figureront dans les journaux du soir.

Car le cimetière a ses premières, tout comme le Gymnase et le théâtre de M. Claretie ; il a même ses intrigues et ses ambitions, le cimetière. S'il est une lutte pour la vie, il est aussi une lutte pour la mort ; et, depuis la disparition de M. Emile Augier, cet oncle de M. Déroulède dont tout homme de lettres se croit aujourd'hui plus ou moins le neveu (2),

L'Académie où des colombes
Volaient autrefois dans l'azur,
Est un jardin rempli de tombes
Avec des hiboux sur son mur !

Tous aspirent à se percher sur l'urne funéraire de feu l'auteur de *La Ciguë* (3), mais, devant le cadavre encore tiède, chacun, s'observant d'un œil rond et méfiant, clôt son bec d'oiseau de proie et médite.

Premier hibou : M. Emile Zola (4). Le hibou naturaliste, tour à

(1) Le *Charivari* du 1^{er} novembre 1889 annonce sa mort en ces termes : « On vient d'enterrer aussi le comte Lepic, qui faisait de l'art en amateur et non sans succès. C'était un Parisien parisiennant. Quelques-uns de ses tableaux ont fait parler d'eux. »

(2) Déroulède était, en effet, le neveu d'Emile Augier. Parlant du poète des soldats, Léon Daudet déclare : « C'était un héros de Corneille égaré dans une pièce de son oncle Emile Augier ». (L. Daudet, *Souvenir des milieux politiques, littéraires, artistiques et médicaux*, t. II, p. 103).

(3) Première pièce d'Augier, refusée à l'unanimité par le Théâtre français et recueillie par l'Odéon, le 13 mai 1844.

(4) Cette candidature de Zola fit beaucoup de bruit dans le monde, tant à cause des raisons qu'en donnait le candidat que de l'évolution qu'elle marquait chez lui.

A un journaliste l'interviewant à ce sujet, Zola répondit : « Pourquoi, me

tour de banlieue et de pleine campagne, eut des fréquentations déplorables avec les cuisinières et les souteneurs, affectionnait pour se nicher les *private closet* et les chambres de bonnes, a, depuis, abjuré ses erreurs d'oiseau noctambule et jouisseur et s'est, en dernier lieu, fait hibou de cathédrale. Retiré dans le portail gothique de Notre-Dame de Paris, il a fait ce rêve d'entrer à l'Académie, ce paradis des hiboux, sous l'aile un peu rognée du hibou Halévy (1).

demanderez-vous, étant à peu près certain d'échouer, en ce moment, posé-je ma candidature ? Je vais vous le dire. Il y a en moi comme un démon intérieur auquel j'obéis toujours quand il me dit de marcher ; je ne saurais résister à sa voix. Ne riez pas, c'est lui qui m'a inspiré certaines de mes audaces littéraires. J'ai fait un tournant le jour où j'ai reçu la croix et où j'ai résolu de poser ma candidature à l'Académie. Cette détermination prise, j'irai jusqu'au bout. Ce que j'appelle *mon démon intérieur* me le commande. » (*Annales politiques et littéraires*, 19 janvier 1890).

Dans son article du 29 juillet 1888, *Les Etapes d'une conversion*, Jean Lorrain avait signalé ce tournant : « M. Zola, il y a trois mois, accordait bien la vie et la main de la petite Maheu aux protestations découragées des spectateurs de *Germinal*... Première étape... Il y a quinze jours, M. Zola subissait sans rougir la suprême épreuve de la décoration, l'épreuve rouge... Deuxième étape... » Et la troisième, c'était, dans l'esprit de Lorrain, la candidature académique.

(1) Halévy et François Coppée patronnaient la candidature Zola. Cette candidature avait plus de chances de finir par des chansons que par un succès.

J'ai rêvé (l'âme veille en la tente endormie)
Que, dans son noble sein, la docte Académie
Avait, tout récemment, reçu Monsieur Zola.
Il avait revêtu l'habit à palmes vertes
Et l'on voyait par les fenêtres entr'ouvertes
Tous les Rougon-Macquart qui poussaient des : Oh ! là !

Renée, à son auteur, lançait plus d'une œillade,
Saccard gesticulait et Bibi-la-grillade,
Par ses cris imagés, faisait miauler les chats.
Coupeau se régalaît. Gervaise, toujours saouïe,
Hurlait avec fureur pour amener la foule ;
Mes-Bottes, plus décent, battait des entrechats.

Pourtant, sous la coupole, on était en séance ;
Le temple du bon ton et de la bienséance
Semblait fier d'encadrer l'auteur de *L'Assommoir*.
Le bon Monsieur Darcet, doux comme à l'ordinaire,
Dit au nouvel élu : « Dans le dictionnaire
Voulez-vous, comme nous, faire votre devoir ? »

Deuxième hibou : M. Paul Bourget. Hibou dandy ; *english night's bird*, élevé à l'Université d'Oxford sur les genoux du philosophe Herbert Spencer et de toute la philosophie écossaise (1), il fut offert, tout jeune encore, par Brummel, retour de Londres, à une authentique douairière de la rue de Varenne, qui, au moment du krach (2), le céda à une des mille et trois baronnes Moïse, Samuel et C^{ie} de la plaine de Monceau (3).

Il devint le perroquet favori de la France juive et chanteur attitré de la *Nouvelle Revue* (4) :

« Allons, bel oiseau bleu, chantez la romance à madame ! »

Aspire, pour l'heure présente, à devenir hibou de coulisses, sous l'aile un peu rognée du même hibou Ludovic Halévy.

Troisième hibou : M. Francisque Sarcey (5).

Hibou de collège. Espèce des normaliens dévorateurs : déchiquette tous les matins dans son feuilleton du *Siècle* la moralité d'un clérical, d'un auteur décadent ou d'une débutante ; a dépecé tour à tour M^{lle} Cerny (6), le poète Verlaine et l'abbé Roussel (7) ; oiseau des plus nocturnes et d'autant plus odieux aux doux et aux tristes que critique adoré des abonnés du *Temps* :

« Certes, et le grand cœur », dit le naturaliste.
Alors un immortel, un ancien de la liste,
Un patriarche aussi vieux que Mathusalem
Se leva poliment et demanda : « Cher Maître,
Faites-nous la faveur de choisir une lettre. »
Et Zola répondit : « Je choisis la lettre M ».

Les Annales politiques et littéraires, 19 janvier 1890).

(1) Cf. *Dans L'Oratoire*, p. 12 et *suprà*, p. 25.

(2) Il s'agit ici du fameux krach de l'*Union générale* où furent engloutis, à cette époque, les capitaux des vieilles familles de catholiques et conservateurs.

(3) Les salons littéraires et artistiques juifs étaient alors nombreux. Il s'agit, dans ce cas particulier, du salon de M^{me} Cahen d'Anvers.

(4) Fondée en 1879 par M^{me} Adam, née Juliette Lamber. Paul Bourget y a publié en effet : *L'Irréparable*, 1^{er}, 15 août 1883 ; *Deuxième amour*, 15 décembre, 8 et 31 janvier 1884 ; *Cruelle Enigme*, 1^{er}, 15 octobre, 1^{er} novembre 1884 ; *Crime d'amour*, 15 décembre 1885, 1^{er}, 15 janvier, 1^{er} février 1886 ; *Mensonges*, 15 août, 1^{er} et 15 septembre, 1^{er} et 15 octobre, 1^{er} novembre 1887 ; *Le Disciple*, 1^{er}, 15 février, 1^{er} mars, 1^{er}, 15 avril, 1^{er} mai 1889. Cf. *infra*, p. 54.

(5) Sarcey retira sa candidature en terminant son article des *Annales* du 10 novembre par ces mots : « Je n'ai qu'une ambition, c'est que, sur ma tombe, on mette cette légende qui résumera ma vie : « *Sarcey, professeur et journaliste*. »

(6) Il s'agit de M^{lle} Cerny de Choudens (Cf. p. 28 et 63, note 5).

(7) Fondateur de l'œuvre des *Orphelins d'Auteuil*.

*Il a, pour complaire à la Brute,
Digne vassale des démons,
Insulté ce que nous aimons
Et flatté ce qui nous rebute,*

*Contristé, servile bourreau,
Le faible qu'à tort on méprise,
Salué l'énorme Bêtise,
La Bêtise au front de taureau (1).*

Très redouté dans les coulisses, est appelé par quelques-uns *Hibou de la conquête*, parce qu'il a su prendre Nancy (Martel, entendons-nous) (2).

Quatrième hibou : M. Emile Bergerat... un confrère (3).

Hibou de la forêt des Ardennes (4) ; genre Gautier et élève Shakespeare (5), voltige de chronique en chronique, où son coup d'aile est brillant et léger, et des Français à l'Odéon, où son envolée est plus lourde (6) : nocturne effroi de la caissière et des ouvreuses, il a tour à tour ébréché le derme de Porel et la peau de M. Claretie ; de l'espèce des hiboux rancuniers, il perche ordinairement dans un four et se complaît dans la société des ours, dont il a fait son livre de compagnie (7).

Cinquième hibou : M. Anatole France.

Hibou de bibliothèque.

(1) Baudelaire : *Examen de minuit*. Le premier vers, remanié par souci du raccord, dit exactement : « Nous avons pour plaire à la brute. »

(2) Actrice, née à La Réunion en 1866. Avait débuté à l'Odéon en 1883. Entrée à la Comédie française en 1888, où elle jouait les grandes coquettes, notamment Célimène.

(3) Collaborateur au *Figaro*.

(4) Pourquoi de la forêt des Ardennes ? Cette qualification ne proviendrait-elle pas d'un lapsus de Lorrain, qui aurait placé *Caliban* (pseudonyme de Bergerat) dans la pièce *As you like it*, qui, en effet, se passe dans la forêt des Ardennes, alors que *Caliban* est un personnage de *La Tempête* ?

(5) Cf. *infra*, p. 58. Mais Lorrain ne nomme point Bergerat l'élève Shakespeare pour les mêmes raisons que Dorchain, Haraucourt et les autres. C'est parce qu'il signe ses articles *Caliban*.

(6) En effet, Bergerat connut de nombreux échecs au théâtre. Le 3 février 1883, donne sans succès à l'Odéon *Le Nom*, refusé d'abord au Théâtre français. Le 13 juin 1890, il réussissait à faire jouer chez Antoine, *Myriam*, successivement refusé au Gymnase, à l'Odéon et à Sarah Bernhardt.

(7) Avait publié, en 1886, ses critiques dramatiques généralement acerbes, sous le titre : *Ours et jours*.

D'une érudition de bénédictin et d'une ecclésiastique perfidie, il a longtemps perché au fin fond des archives avant de se poser dans les colonnes du *Temps* : signe terrible, ami redoutable et redouté de M. Robert de Bonnière (1) et Charles Leconte de Lisle, il préface avec succès tantôt chez M. Alphonse Lemerre, tantôt chez M^{me} Aubernon (2) : plus envenimé que puissant et d'une physiologie douceuse et sacristine qui fait contraste avec ses propos corrosifs et mordants ; par malheur, il manque toujours d'esprit, même quand il a du talent. Oracle des derniers salons littéraires de ce temps, de bibliothèque il devient de volière (*sic*), et c'est dommage assurément.

Sixième hibou : M. André Theuriet.

Hibou de maison forestière.

Se nourrit exclusivement d'araignées de jardin, de bêtes à bon Dieu et de baies de genièvre ; il boit la rosée dans le calice des liserons des haies et le miel des abeilles dans les corolles du chèvrefeuille, c'est un hibou champêtre, gîte dans une vieille guitare enguirlandée de lierre et arrivera sûrement à la classique Académie par le Chemin des Pois (*sic*).

Les coccinelles sont couchées.

Enterre pieusement tous les académiciens qui meurent et marie richement les fils aînés de tous ses éditeurs.

Candidat de la Maison Lemerre, hibou très sérieux (3).

Septième hibou : M. Henry Becque, bec et ongles, espèce grand-duc, candidature fertile en surprises et en déceptions, beaucoup de chances pour échouer et tout autant pour réussir.

Incisif et griffant comme son nom, Henry Becque, un oseur

(1) Robert de Bonnière, journaliste qui signait au *Figaro*: *James* et au *Gaulois*: *Robert Estienne*. A publié : *Mémoires d'aujourd'hui* sur la période 1883-1888.

(2) Pour M^{me} Aubernon, cf. p. 27. C'est en effet le salon de M^{me} Aubernon qu'avait fréquenté A. France avant d'adopter celui de M^{me} Arman de Cail-lavet. C'est même la préférence qu'il marqua pour ce dernier salon qui brouilla les deux amies.

(3) Pour l'opinion de Lorrain sur la maison Lemerre, cf. *infra*, chronique : *Monsieur Alphonse Lemerre*. Lorrain avait d'abord aimé A. Theuriet, à qui il dédia son sonnet *Primavera* de *La Forêt bleue*. Mais il se fatigua vite de cet auteur bucolique. Dans une série d'articles satiriques, consacrés à *La Revue des Deux-Mondes*, sous le titre *Pension Peldeloup et C^{ie}*, il le tourne en ridicule sous le nom de *Monsieur Chèvrefeuille*. Cf. Pierre-Léon Gauthier, *Jean Lorrain*, p. 199).

et un amer, violent avec cela, brutal et batailleur, et pour ce, détesté par tous les moindres oisons de proie, ses confrères ; a fouillé jusqu'au sang du tranchant de son bec les hommes de loi, ces corbeaux, et cette pie-grièche, la parisienne.

Un sincère et un indigné, autant dire un naïf ! N'est arrivé que très tard, forcément, car ce hibou frise la cinquantaine (1).

Chat-huant sceptique, il est encore emplumé d'illusions ; il croit aux rancunes de M. Claretie et se figure être dans le monde quand il dîne chez Cathos, Bélise ou Madelon, et nul cependant n'a, mieux que lui, fouillé et travaillé Molière, monsieur l'auteur des honnêtes femmes, n'en déplaît à ce fils aîné du *Misanthrope*, à Constant Coquelin.

Donc sept hiboux en tout, à prétentions avouables et avouées : Zola, Bourget, Sarcey, Bergerat, M. Anatole France, André Theuriet, Becque, autour du cercueil de l'Immortel défunt.

Sept candidats, comme les sept plaies d'Égypte ou les sept péchés capitaux de la Bible. Quelques femmes académiques, de celles dont l'éventail emplumagé fait, si on les croyait, les réceptions de pièces chez Claretie et les émeutes de bureaux de rédaction, quelques Philamintes mûries, auraient bien chuchoté le nom d'Albert Delpit (2), hibou de la *Revue* et jusqu'à l'anagramme de maître Jules Lemaître, hibou de Démolitions, mais ce sont là rumeurs de volière en émeute et de perruches en délire, et j'en tiens, moi, pour mes sept premiers noms.

D'Altorf les chemins sont ouverts (3), les paris également. Quel sera l'outsider de ce vol de hiboux, de ce tir de pigeons ? Mystère !

(1) Lors de son premier succès : *Les Corbeaux*, Becque frisait la quarantaine. Au Gymnase, *La Navette* (en 1878) et *les Honnêtes Femmes* (1880) avaient échoué.

(2) C'était le secrétaire d'Alexandre Dumas. Il est mort en 1893. Romancier fécond, collaborait à *La Revue des Deux-Mondes*. Son œuvre principale : *Le Fils de Coralie* (1879) et la pièce tirée de ce roman sont, malgré leur grand succès, complètement oubliées aujourd'hui.

(3) Altorf est une petite ville suisse du canton d'Uri. Une partie de la légende de Guillaume Tell y est située. Dans l'opéra de Rossini, au début de l'acte IV, Arnold chante un grand air : *D'Altorf, les chemins sont ouverts*. Du temps de Lorrain, ce refrain devait être à la mode, car le chroniqueur y fait souvent allusion.

Peut-être que les chrysanthèmes de cimetière, ces marguerites de cimetière, interrogés, nous répondront, écoutons-les :

L'or affaibli des chrysanthèmes
S'allume, jaune et sulfureux,
Sous un ciel aux nuages blêmes
Qu'écarte un souffle douloureux.

Pareils à des fleurs effeuillées,
Mortes sous un soleil éteint,
J'adore leurs pourpres rouillées
Et leur pâleur de vieil étain.

Car, par la campagne sans borne,
Leur tristesse et leurs vieux ors
Font plus triste et plus morne encor
Leur tristesse du jour des Morts.

Dimanche 3 novembre 1889.

Brelan de candidats.

C'est ici le second article de Lorrain sur la succession d'Augier. On y voit son choix se préciser et ses vœux se porter sur Henry Houssaye. Il fait ressortir, en passant, le rôle des grandes dames du temps sur les élections académiques, notamment celui de M^{me} de Loynes, qui aurait reconcilié Brunetière et Lemaître, grâce à l'attachement qui faisait du critique des Débats le serviteur dévoué de ses manœuvres académiques. Cette affection était célèbre, si bien que Henri Becque, plaisantant, disait de M^{me} de Loynes : « Que voulez-vous, pour Lemaître, elle a toujours soixante ans » (1).

On ne connaît guère ses origines. Elle aurait été découverte par Alexandre Dumas au bal Mabilles ; elle fut lancée par Sainte-Beuve et Emile de Girardin. Sous l'Empire, son salon réunissait les littérateurs et politiciens démocrates. Après 1871, les grands hommes en furent Léon Gambetta et Jules Ferry. Vers la fin du dix-neuvième siècle, il fut le berceau de la Patrie Française, au 52 de l'avenue des Champs-Élysées, où fréquentaient avec Lemaître, Léon Daudet, Syveton, Guyot de Villeneuve, Arthur Meyer, Ernest Judet (2).

Il y annonce une candidature nouvelle, celle de M. Thureau-Dangin. Malgré l'importance de ses austères travaux, l'historien était encore peu connu. Aussi bien un journaliste rimeur plaisanta-t-il le candidat en ces vers :

Thureau de qui ? Thureau de quoi ? Mystère.
Thureau de rien ! On voudrait bien se taire
Sur ce rien. Mais ceux qu'on nomme Immortels,
Sous le harnais vieillis, épuisés, tels
Qu'on les conçoit dans une nécropole,
Ont jeté l'œil sur lui pour orner leur coupole.

(Robert Yvenne, *Charivari*, 21 novembre 1889).

(1) *Vingt-cinq ans de littérature*, t. II, p. 172.

(2) *Ibid.* et Léon Daudet, *Souvenirs des milieux littéraires, politiques, artistiques et médicaux*, p. 102, 104, 128, 136, 141, 146 et *passim*.

Les académiques : M. Ferdinand Brunetière, M. Thureau-Dangin, M. Henry Houssaye.

« M. Ferdinand Brunetière, qui aime peu, n'est point aimé passionnément. Les jeunes, ceux de la nouvelle école, le méprisent, le conspuent, l'égorgeraient volontiers. Les professeurs de l'Université le disent pédant afin de paraître légers. Il a contre lui les faux érudits et les érudits trop entêtés d'érudition. Il n'a pour lui ni les frivoles, ni les sensibles ou les nerveux. Les femmes le lisent peu. Les sympathies qu'il inspire sont rares et austères. Avec cela, il est quelqu'un, son avis compte, on sent qu'il n'est jamais négligeable. En un mot, il a l'autorité.

» L'autorité, pourrait-on dire en empruntant une tournure à La Bruyère, n'est pas incompatible avec le mérite et elle ne le suppose pas non plus. »

(Tiré des *Contemporains*, de Jules Lemaître) (1).

Il y a loin de cette étude douce-amère de l'un des candidats de demain, parue à son heure dans *La Revue Bleue*, aux amabilités, invites et autres ronrons de chatte apprivoisée, dont vos billets du matin, cher maître Jules Lemaître, emplissent maintenant l'austère *Journal des Débats* (2).

C'est qu'une main de femme experte dans l'art de nouer et dénouer les intrigues du siècle, travaille déjà depuis deux ans à un rapprochement utile entre le perpétuel aspirant à la chaire de littérature du Collège de France et le critique morose de la maison Buloz, depuis hier, officiel candidat.

Aussi, à la veille de cet *Embrassons-nous*, *Folleville*, de Vadius et de Trissotin, nous a-t-il paru piquant de rappeler à M. Ferdinand Brunetière l'ancienne opinion de M. Jules Lemaître, maintenant assagi sous l'habile influence d'une très haute dame ? Ceci dit,

(1) Première série, p. 70.

(2) Sous le titre *La Semaine dramatique*, Jules Lemaître écrivait dans le *Journal des Débats* du 2 décembre 1889 : « Jeudi a été pour moi un grand jour, M. Ferdinand Brunetière s'est converti à ma critique qui est, comme vous savez, la critique impressionniste et, naturellement, il m'y a dépassé du premier coup... Vous ne sauriez croire jusqu'à quel excès M. Brunetière a poussé son récent scepticisme. J'en étais presque scandalisé. Vraiment on n'a pas idée d'un critique aussi ondoyant et fuyant, aussi ennemi des affirmations. Sarcey me disait en sortant : « Ce Brunetière est un grand virtuose ».

passons. Fort savant, doué d'un esprit naturellement philosophique, très intelligent dans toute la force du mot, d'opinion très libre en dehors du cas où ses doctrines essentielles sont directement intéressées, et surtout éminemment grincheux, M. Ferdinand Brunetière s'applique, avec succès d'ailleurs, à jouer les Alcestes de la critique. Il n'est pas fâché d'être désagréable et je suis sûr qu'il ne lui déplait pas de se l'entendre dire.

Ennuyeux par vocation, il a, comme certains politiques, le goût de l'impopularité et c'est, ne vous y trompez pas, la plus grande chance qu'il ait de plaire à la Compagnie : l'Académie a toujours aimé à contrecarrer l'opinion publique, celle de la presse surtout, et la grande défaveur dont M. Brunetière jouit auprès du journalisme, est sans contredit le plus grand de ses mérites aux yeux prévenus de trente-neuf immortels.

Les œuvres de M. Brunetière... En cherchant bien : *Etudes sur l'Histoire de la littérature française* (1), *Nouvelles Etudes* (2), *Histoire et Littérature* (3), *Le Roman naturaliste* (4).

Le Roman naturaliste ! Ce jour-là, sans le vouloir, M. Ferdinand Brunetière a chatouillé et jusqu'au spasme les quarante académiciens à l'endroit sensible. En maltraitant M. Zola beaucoup plus que ne l'exigeaient et le bon goût et la justice (5), en ne négligeant aucune occasion de porter même gratuitement des coups détournés aux Goncourt, il a pris, en merveilleux courtisan, l'auguste assemblée au charme de la plus agréable flatterie qui soit ici-bas, la flatterie de la médisance. La dame saura-t-elle se rappeler à temps que tout flatteur vit aux dépens de celui qui l'écoute en ne l'accueillant pas ?

(1) 1880.

(2) 2 volumes Hachette, 1882.

(3) 3 volumes, 1884.

(4) 2 volumes Calmann-Lévy, 1882. Jean Lorrain oublie *La Langue et la Littérature française au moyen âge*. Il est vrai que cette brochure, extraite de la *Revue des Langues romanes*, avait paru en 1880 à Montpellier.

(5) *Le Roman naturaliste* se termine sur cette appréciation : « Je souhaiterais à M. Zola d'acquérir ce rien qui lui manque. Mais je doute fort qu'il s'en soucie et je doute bien plus encore que s'en souciât-il, il réussit jamais à l'acquérir. En attendant, c'est bien à ce manque de sens moral que tiennent ce manque de psychologie comme ce manque de goût et d'esprit, comme ce manque d'indulgence, comme ce manque de finesse qui le caractérisent ». P. 370.

M. Ferdinand Brunetière a encore un autre titre à sa bienveillance. Son style est contemporain de l'Académie, il date même de sa fondation ; ses *si, que, qui, d'autant que, aussi bien que, tout de même que*, devenus légendaires, sont plus grand siècle que Louis XIV lui-même ; ses périodes aménagées comme des labyrinthes et ses phrases en boulingrins, ont fait de ses feuilletons des petits parcs de Versailles. On s'y promène avec ennui, on s'y perd même quelquefois, mais on y songe insensiblement aux Jansénistes et au grand Roi ; on ne fait pas avec plus de majesté la pige à Bossuet et autres fournisseurs d'oraisons funèbres ; l'effet obtenu est également funèbre, mais il n'en est que plus *Revue des Deux-Mondes* (1).

(1) Brunetière devait être battu. Son échec suscita une complainte dont voici les derniers couplets :

V.

*Après le vote, on proclame
Les résultats du scrutin.
Il reste encore incertain.
Avec la douleur dans l'âme.
Il entend : Brunetière sept voix
Faut revoter une autre fois,*

VI.

*On procède. Oh, mon Dieu ! quelle
Angoisse il doit endurer.
Son cœur bat à déchirer
Jusqu'à son gilet de flanelle.
On entend : Brunetière quat'voix
Faut revoter une autre fois.*

VII.

*On reproçède : il est pâle.
Dans sa poitrine, des coups sourds.
Philis, on espère toujours...
Quel silence dans la salle !
On entend : Brunetière trois voix
Et c'est fini cette fois !*

VIII.

*Encore une nouvelle épreuve
Il n'figurait plus du tout.
Normale a pleuré du coup.
La R'vue est trist'comme un'veuve.
Espérons que la prochaine fois,
Il ne briguera plus les voix !*

(Cascadio, *Charivari*, 14 décembre 1890).

Au cours d'une récente interview, M. Emile Zola l'a d'ailleurs défini dans une phrase savoureuse, ce talent Louis XIV de M. Brunetière :

« M. Brunetière, c'est un chienlit de la langue, un déguisé, et les symbolistes qui sont en avant ne sont pas plus grotesques que lui qui rétrograde. »

C'est un chienlit. Dans la bouche de M. Zola parlant d'un adversaire, c'est peut-être un peu vif, et cette introduction des mœurs électorales dans les mœurs académiques, fera certainement bondir M. Rousset, Doucet et autres Camille (1); mais, comme esprit essentiellement grincheux, M. Brunetière (Ferdinand) n'en demeure pas moins le plus académique des talents académisables que le hasard amène en présence aujourd'hui.

M. Thureau-Dangin.

Un inconnu (une force énorme), s'est présenté déjà une fois (un précédent).

Il ne faut pas badiner avec l'inconnu (2).

M. Thureau-Dangin est le candidat des ducs (3). Chef du cabinet Broglie au 16 mai, il personnifie à l'Institut le parti réactionnaire dont il chanta les gloires dans une *Histoire de la Monarchie de Juillet*, œuvre évidemment pénible, puisque, sur dix volumes dont doit se composer cette histoire, l'auteur n'en a commis encore que cinq, mais cinq qui peuvent compter pour vingt, si l'ennui qu'ils dégagent avait un poids ailleurs qu'à l'Académie.

Quel besoin cet homme correct, grand, assez bien fait de sa personne, l'œil dur et le profil aigu, a-t-il eu de refaire moins bien *L'Histoire de Dix ans*, de Louis Blanc ?

Mais il fallait bien réfuter Blanc.

Clérical enragé et quelque peu sectaire, notre candidat devait ce livre au parti qui lui paye ses lignes en le poussant à l'Académie aujourd'hui.

Attaché au *Correspondant* et rédacteur en chef du journal *Le Français*, mort sous lui, de ce cadavre M. Thureau-Dangin a su

(1) MM. Rousset et Doucet s'appelaient l'un et l'autre *Camille*.

(2) M. Thureau-Dangin s'était présenté en 1888 contre Meilhac.

(3) Les chefs du *Parti des Ducs* étaient alors : le duc d'Haussonville, le duc d'Audiffred-Pasquier, M^{sr} Perraud, évêque d'Autun.

tirer mouture : *Royalistes et républicains* (1), ses anciens articles du *Français*, réunis en volume.

Ardent légitimiste et catholique flamboyant comme une rosace de vitrail, M. Thureau-Dangin écrit gris, gris comme l'ennui solennel et voulu, de ce faubourg Saint-Germain, dont il était l'enfant favori.

C'est l'Eliacin, le candidat élu du salon d'Haussonville et des derniers oratoires (2), le Benjamin des ducs d'Audiffred et de Broglie et de l'évêque d'Autun ; M. Camille Rousset lui a promis sa voix ; quand il s'est présenté contre Meilhac, il en avait déjà obtenu dix : une par volume de la fameuse Histoire, il en obtiendra bien quinze cette fois.

C'est le candidat réactionnaire, et ne serait-ce que pour faire enrager le gouvernement et ces affreux républicains, ils sont bien capables de le nommer ce froid Thureau-Dangin... Thureau-Dangin alors ! Innocentes malices dont l'Académie est coutumière, mais dont pâtit la vraie littérature. Faire la nique à ce pion, qui est le Gouvernement... amusettes d'écoliers vieillis demeurés sous le frac, potaches, collégiens !

La politique à l'Académie, quelle misère ! Il est vrai que M^{me} Adam, cette muse se mêle bien de cimenter l'alliance franco-russe, il est non moins vrai que vous me répondrez qu'en dehors de son salon, M^{me} Adam est si peu littéraire (3) !...

Historien gris, inconnu, clérical et réactionnaire, M. Thureau-Dangin n'en demeure pas moins concurrent redoutable, bien plus académique dans le vrai sens du mot qu'un Henry Becque et qu'un Emile Zola.

M. Henry Houssaye.

« Tandis que le czar ou, à vrai dire, Talleyrand réglait avec quelques traits de plume le destin de la France, les troupes alliées prenaient leur bivouac dans Paris : la cavalerie aux Champs-Élysées,

(1) Recueil d'articles parus en 1874.

(2) Par le terme *Oratoire*, Lorrain désigne les salons littéraires. Cf. *suprà*, p. 24.

(3) Il s'agit de Juliette Lamber née en 1836 et connue sous le nom de M^{me} Adam. Elle a écrit des romans, elle a laissé des mémoires. Mais surtout, elle a fondé, en 1879, *La Nouvelle Revue*. Elle s'y occupait beaucoup de politique extérieure et notamment elle a contribué à l'alliance franco-russe.

l'infanterie le long des quais, et les officiers accouraient sur les boulevards, aux Tuileries, au Palais-Royal. Pour terminer dignement ce jour de fête, le vicomte Sosthène de la Rochefoucauld, le marquis de Maubreuil et quelques gentilshommes pensèrent à jeter bas aux pieds de l'ennemi vainqueur la statue du grand soldat d'Austerlitz. Les verres de vin et les pièces de cent sous suffirent à recruter des travailleurs de bonne volonté, qui forcèrent la porte du piédestal malgré l'opposition de quelques individus. Au faite du monument, on frappait à coups de masse les tenons de la statue ; sur place on tirait les cordes passées autour du cou et du torse. La figure pencha légèrement en avant ; la statuette de la victoire tomba de sa main. Nouvelles rasades, nouveaux efforts. Napoléon resta debout. Alors un misérable se hissa sur les épaules de la statue et souffleta deux fois la face de bronze.

» Il fallut que les Russes vinssent rappeler Paris à la pudeur. Un bataillon du régiment Semenow, envoyé par le czar, fit évacuer la place Vendôme et s'y établit. Le surlendemain, d'après des ordres du gouvernement provisoire, la statue fut voilée avec des toiles d'emballage. Le 8 avril, des ouvriers enlevèrent la figure de son haut piédestal. On parlait de la remplacer par une statue de la Paix sous les traits de l'empereur Alexandre !

» Dans cette soirée du 31 mars, Paris resta morne. C'est un témoignage que les saturnales des royalistes au défilé de l'armée alliée furent passagères et toutes locales. On était encore inquiet, défiant et peu d'humeur à sortir de chez soi une fois le jour tombé. Les théâtres et les boutiques restèrent fermés. Les officiers étrangers à qui l'on avait représenté le Palais-Royal comme un enfer de plaisir sans pareil au monde, se croyaient mystifiés dans ces galeries où manquaient les lumières et l'éclat des étalages, les bruits des maisons de jeu et des cafés à orchestre, le va-et-vient des filles cheveux au vent et gorge nue. Le 31 mars, ce furent les prostituées qui donnèrent aux femmes de la noblesse l'exemple de la décence publique. Seuls les restaurants et les cafés étaient ouverts, à l'exception du fameux café Lemblin, le café des officiers de la Garde.»

Si je cite tout au long ces pages de M. Henry Houssaye, c'est qu'avec une bonne foi touchante, un rédacteur du *Voltaire* demandait cette semaine quels pouvaient bien être les titres de M. Henry Houssaye à l'Académie ;

L'Histoire d'Alcibiade.

Thiers.

L'Histoire d'Appelles.

Le premier Siège de Paris par Jules César.

Athènes, Rome et Paris.

Les Hommes et les Idées (1).

Et j'en oublie bien quelques-uns dans cette nomenclature, un bagage de huit ou dix volumes de critique et d'histoire, couronné par ce beau livre de 1814, dont je citais ici même un des passages les plus intéressants.

1814 ou l'Invasion, où je lisais encore ce matin le beau récit de la journée de *La Fère-Champenoise*. Si M. Henry Houssaye est ignare des reporters, il a heureusement cet avantage sur eux d'être connu des lettrés et des érudits.

Son *Histoire d'Alcibiade*, publiée en 1886, fit pourtant quelque bruit dans le monde : pour un début, ce fut un début dont on parla dans les journaux et les coulisses, et le directeur de la Comédie Française (2), passé père du débutant, M. Arsène Houssaye fut le premier à recueillir les lauriers piqués de cigales d'or du plus blond de nos jeunes hommes de lettres.

Car M. Henry Houssaye était blond alors, blond comme son héros Alcibiade et possédait dans toute sa pureté ce profil de médaille grecque, qui justifiait si bien le mot écrit vers cette époque à

(1) Lorrain cite ici de mémoire et il oublie de nombreuses œuvres d'Henry Houssaye. Les voici dans leur ordre chronologique :

Histoire d'Appelles (1867).

Histoire d'Alcibiade et la République athénienne depuis la mort de Périclès jusqu'à l'avènement des trente tyrans.

Le premier Siège de Paris au 52 avant l'ère chrétienne (1876).

Athènes, Rome, Paris (1878).

L'Art français depuis dix ans (1882).

La Loi agraire à Sparte (1882).

L'Homme et les Idées (1886).

1814, *Histoire de la Campagne de France et de la chute de l'Empire* (1888).

Depuis lors, Henry Houssaye a publié :

Aspasie, Cléopâtre, Théodora (1890).

1815 (1893-1905).

Napoléon le Grand, par Victor Hugo (1902).

Napoléon, homme de guerre (1904).

(2) Arsène Houssaye avait été nommé en 1849, à trente-quatre ans, administrateur de la Comédie française. Il y demeura jusqu'à 1856.

M^{me} Judith Gauthier, mot de l'auteur d'*Alcibiade* à l'auteur du *Livre de Jade* : « A vous le Japon, à moi la Grèce. »

Cet Athénien de Paris, très littéraire et très académique aussi, et par sa situation et le joli hôtel de l'avenue Friedland, où il peut recevoir les lettres, n'a peut-être qu'un tort aux yeux de l'Académie : il est fils de son père, fils de grand seigneur et de prince littéraire, donc un peu dauphin, mais dauphin d'un roi qui, dans ses écrits, a quelque peu malmené l'Académie, l'Académie du quarante et unième fauteuil (1).

M. Arsène Houssaye a eu trop d'esprit, il a trop bien reçu les grandes dames avenue Friedland et tout Paris dans son château de Parisis (2).

En nommant M. Henry Houssaye, les immortels auront les uns l'air de faire réparation, les autres de payer une dette.

Or, dans un temps où personne ne paie les siennes, ce serait très grand et très institution Richelieu, de tenir pour une fois parole à ses créanciers.

Dimanche 8 décembre 1889.

(1) Arsène Houssaye avait publié, en 1855, une *Histoire du quarante et unième fauteuil de l'Académie française*, où il faisait asseoir tous les grands écrivains qu'elle avait repoussés ! Henry Houssaye n'entra à l'Académie qu'en 1894. Tant par sa richesse que par l'élégance de sa vie mondaine, son père faisait, en effet, figure de prince des lettres. Il déclarait un jour : « J'ai des chevaux, des hôtels et des ennemis ; mes chevaux mangent mes hôtels, mes ennemis font vendre mes livres ; voilà ma fortune avec l'*Histoire du quarante et unième fauteuil*, qui m'a fermé les portes de l'Académie. Je suis d'ailleurs en très bonne amitié avec Messieurs des Quarante, moins quelques-uns que je ne connais pas. On m'a dit souvent : « Pourquoi n'êtes-vous pas de l'Académie ? » J'aime mieux cette question que celle-ci : « Pourquoi êtes-vous de l'Académie ? » (Cité par E. Lemaître : *Arsène Houssaye, notes et souvenirs*, p. 17).

(2) « Ma plus célèbre demeure fut l'hôtel double de l'avenue de Friedland, hôtel renaissance et hôtel vénitien, où j'ai donné des fêtes légendaires » (*ibid.*, p. 115).

Maison Shakespeare et C^{ie}.

De 1880 à 1890, se manifesta sur nos scènes françaises une véritable renaissance shakespearienne. Elle avait commencé en mai 1884 avec le Macbeth de Jean Richepin. Mais cette adaptation, donnée le 17 mai et le 22 septembre, n'eut jamais de succès. Elle ne tint l'affiche que quinze jours. Sarah, furieuse, en tomba malade. En 1885, la Comédie française reprit le vieil Hamlet, oublié depuis 1847, d'A. Dumas et Paul Meurice. En 1886, la Porte Saint-Martin donnait un nouvel Hamlet, de Samson et Cressonnois. Mais le véritable prêtre du culte shakespearien ce fut Porel de l'Odéon. Déjà, en 1884, alors qu'il était intérimaire de fait de La Rounat, il montait un vieux Macbeth de Jules Lacroix, datant de 1863. Le 22 décembre 1885, il donna Le Conte d'Avril, inspiré à Dorchain par La douzième Nuit. En 1886, il remit en scène Le Songe d'une nuit d'été, de Paul Meurice, et au moment où Lorrain écrivait cette chronique, il préparait Beaucoup de bruit pour rien. Nous verrons d'ailleurs plus loin comment il devait commander un Shylock à M. Edmond Haraucourt. Cette attitude valut beaucoup d'attaques à Porel de la part des auteurs négligés. Celles de Lorrain d'abord, puis de bien d'autres, ainsi qu'il semble ressortir de cette note de Louis Besson :

« M. Porel adore Shakespeare. Il a passé son temps à vouloir remonter et a remonté, en effet, des pièces du grand Will. Cela lui a toujours coûté beaucoup d'argent. Il insiste. Il a des raisons, n'en doutons mie, car enfin, s'il s'agit seulement de faire de la mise en scène, sont là tout prêts avec leur répertoire depuis Molière avec sa Princesse d'Elide, jusqu'à Belloy avec son Siège de Calais. Et s'il s'agissait uniquement de perdre de l'argent, Chateaubriand suffirait avec son Moïse, qui n'a jamais été joué, je crois. Ce serait de l'art aussi, de l'art français et du très grand art (1). »

(1) *Événement*, 10 décembre 1887.

En dépit de M. Victorien Sardou qui déclare *Hamlet* idiot (1), tout est à Shakespeare, Shakespeare tient la corde; le dernier cri est *Shakespeare for ever*, et quitte à rééditer les pantalonnades du *Club des Pannés* (2) sur le syndicat (3), le grand Will (que M. William Busnach (4) se rassure, j'ai écrit grand et non pas gros, ce n'est donc pas de lui qu'il s'agit), le grand Will est l'heureux auteur que s'arrachent depuis deux ans MM. Porel, Duquesne et Claretie (5), trinité sainte du grand art, toute dévouée aux intérêts de la succession Hugo, Paul Meurice et Vaquerie (6).

(1) Quelques jours après la publication de cet article, Sardou écrivait à Jean Lorrain une lettre que donna *L'Événement* dans son numéro du 14 décembre 1877 : « Et vous aussi, Monsieur, vous croyez tout de bon que j'ai appliqué à Shakespeare l'épithète d'idiot. Je ne suis pas, il est vrai, des fanatiques qui le divinisent sans l'avoir lu. Et, si j'ai la plus vive admiration pour *Macbeth* que les anoblis de ce temps traiteraient volontiers de mélodrame, je suis moins sensible, je l'avoue, aux beautés d'*Hamlet*, autre mélodrame. Mais de là à l'irrévérence dont on m'accuse, il y a loin. Rétablissons les faits. Ce n'est pas Shakespeare, c'est le fantôme d'*Hamlet* que je me suis permis de trouver déraisonnable et quelque peu ridicule. Il n'y a pas là de quoi mener si grand bruit et, s'il y a sacrilège de ma part, d'avoir critiqué le « Dieu », considérez, je vous prie, que ce sacrilège ne vise encore qu'un fantôme, puisqu'il vient d'être démontré que ce Dieu-là n'a jamais existé. » *L'Événement* publia cette réponse sans commentaire et même sans souligner l'extrême faiblesse de la dernière phrase et de l'argument final.

(2) Ce qu'était le Club des Pannés, Aurélien Scholl nous l'indique dans un article du *Figaro* du 28 juin 1887 : « A l'entrée du bois de Boulogne, côté des piétons, se trouve un carré long planté d'arbres touffus ; c'est comme une oasis placée en avant du steppe qui va de la place de l'Etoile à l'allée du grand Lac. Trois cents chaises et fauteuils de fer couleur de jonc y guettent les promeneurs, offrant aux amateurs de parisianisme un poste d'observation facile. C'est ce coin ombragé qui sert de campement à ceux qu'effare la cohue de l'allée des Acacias et qu'on appelle le club des pannés... » Sous ce titre, une revue fut jouée le 24 octobre 1887 au Palais-Royal : auteurs, Albert Wolf, Ernest Blum et Toché. L'idée directrice en était l'enlèvement de M^{lle} Martinez de Campos par Mielvaque (*Charivari*, 30 juillet 1887).

(3) Il s'agit de l'union existant alors entre l'Odéon, la Porte Saint-Martin et la Comédie française.

(4) Busnach était un célèbre adaptateur du roman à la scène. Il y a notamment porté ceux de Zola : *L'Assommoir*, *Pot-Bouille*, *Le Ventre de Paris*.

(5) Porel, directeur de l'Odéon, Duquesnel de la Porte Saint-Martin, Claretie, de la Comédie française. En 1885, la Comédie française avait donné *Hamlet*, traduction Dumas et Paul Meurice.

(6) On voit ci-dessus la place que Paul Meurice tient avec *Hamlet* à la Comédie française. En 1885, ce même théâtre avait repris *Jean Beaudin*, de Vaquerie, et ce fut le premier acte de la direction Claretie. La même année, elle avait repris *Hernani* et *Ruy-Blas*, tandis que la Porte Saint-Martin reprenait *Marion Delorme*.

A tout seigneur, tout honneur ; c'est à M^{me} Sarah Bernhardt, la merveilleuse mime et tragédienne du troisième acte de *La Tosca*, que nous devons, en plein Paris, cette ère toute shakespearienne : personne n'a oublié la terrifiante lady Macbeth de Richepin (1).

Sarah, alors directrice de théâtre et directrice amoureuse, rêvait l'immortalité et les lauriers de Shakespeare pour son poète. Sarah est la femme de ses rôles, des rôles que lui fabrique et lui taille aujourd'hui sur mesure dans la peau souple comme une peau de gant de pièces étourdissantes de métier, l'académicien shakespearophobe, Sardou, fournisseur ordinaire de Sa Majesté ; une fois prise, M^{me} Sarah Bernhardt eut, cette fois-là, la passion désordonnée, dévouée jusqu'à la ruine, irréfléchie, aveugle. Le rôle et l'auteur à la fois l'attiraient : de cette attirance naquit le *Macbeth* de M. Jean Richepin, la plus belle traduction, à mon avis, que nous ayons du maître-drame de l'Eschyle anglais, et, selon le texte des écritures, *Fiat lux*, l'étonnante évocation, le mélancolique et terrifiant cauchemar des trois sorcières de la bruyère, du spectre de Banquo, des vieux rois égorgés et de la forêt qui marche, en un mot *Macbeth-Roi* fut sur la scène de la Porte Saint-Martin (*sic*).

Dans le courant de la même année, MM. Porel et La Rounat (2)... ou plutôt MM. La Rounat et Porel (3), induits en tentation et peut-être heureux de jouer un tour à la Comédie française, alors en mal de *Députés de Bombignac* (4) ou autres élucubrations (5), et en train, cette bonne maison de Molière, de faire l'école bissonnière avec M. Constant Coquelin (6), MM. La Pourat et Porel montaient

(1) En effet Sarah Bernhardt avait joué, le 22 mai, un *Macbeth* en prose par Jean Richepin (cf. ci-dessus, p. 58).

(2) Charles La Rounat avait succédé à Duquesnel comme directeur de l'Odéon, le 31 mai 1880.

(3) La correction s'explique par le fait que Porel n'est pas encore, en 1884, directeur de l'Odéon. Il y comptait depuis 1870 comme acteur, puis directeur de la scène. En 1884, il était associé de La Rounat et ne devait en devenir directeur qu'en 1885.

(4) *Le député de Bombignac*, d'Alexandre Bisson, avait été joué à la Comédie française le 28 mai 1884.

(5) Les autres élucubrations avaient été, en 1883, *Maucroix*, d'Albert Delpit ; *Bertrand et Raton*, de Scribe ; en 1884, *Similis*, de Jean Aicard ; *La Duchesse Martin*, de Meilhac.

(6) Calambour par allusion à Bisson, l'auteur du *Député de Bombignac* où jouaient les deux Coquelin.

avec Tessandier le même *Macbeth* du regretté Paul Lacroix (1) et en vers... ce *Macbeth*, n'en déplaise à M. Jean Richepin (2) qui est un fier poète... en prose, lisez plutôt *La Glu* et *Miarka*.

Cette petite manœuvre était d'autant plus perfidement adroite que M. Paul Meurice avait remis, depuis deux ans déjà, à feu M. Perrin (3) un *Hamlet* de M. Dumas père, un *Hamlet* en vers contemporains de Régnier, Dorval, Rachel, Samson et... Dalila (4), un *Hamlet* qui, depuis deux ans, révolutionnait les nuits de M. Mounet-Sully, jaloux d'emplir enfin le maillot de soie noire idéalisé par Faure à l'Opéra (5), lequel *Hamlet* le toujours feu M. Perrin le conservait depuis deux ans dans la poussière auguste de son secrétaire, embaumé dans le plus religieux des oublis (*sic*).

Aussi, la même année, dans le courant de septembre, éclosion au même Odéon, surnommé par Auguste Vitu (6) la maison de Shakespeare, éclosion du *Conte d'Avril* (7) de M. Dorchain, non moins Auguste, M. Dorchain, le poète à la fois coppéen et suave. *Le Conte d'Avril* aux vers souples et retombant en rejets comme lianes, aux rimes argentines comme sonneries d'angélus (*sic*). *Le Conte d'Avril*, la paraphrase du *Jour des Rois* (8) du Grand Will, et dont les élégants travestis (Violetta-Baretti) (9) devraient tenter les performances... absentes de la plus esthétique des comtesses du faubourg.

Elle a, depuis, joué le rôle de la mère dans *L'Arlésienne*, avec la musique de Colonne et les chœurs, la même comtesse de C... qui possède dans le vestibule de son hôtel de la rue Monsieur, les statues

(1) Ce *Macbeth* de Jules (et non Paul) Lacroix avait été créé en 1863, à l'Odéon. Il fut repris le 31 octobre 1884 avec M^{lle} Tessandier. Cette actrice, remarquée par Dumas fils dans un casino de province, avait été amenée par lui à Paris. Elle avait débuté le 1^{er} octobre 1878 avec Lucien Guitry dans *La Dame aux Camélias*. En 1884, elle joua avec Paul Mounet dans *Antony*. Elle devait jouer, en 1885, dans *L'Arlésienne* ; en 1886, dans *Patrie*, de Sardou.

(2) Le *Macbeth* de Richepin était en effet en prose.

(3) Perrin était mort le 5 octobre 1885.

(4) Cet *Hamlet* fut donné par Claretie au début de 1887.

(5) Faure avait créé à l'Opéra l'*Hamlet* d'Ambroise Thomas.

(6) Critique dramatique du *Figaro*.

(7) Joué le 22 septembre 1885.

(8) Il s'agit ici du *Soir des Rois* : *The twelfth night*.

(9) Ne pas confondre avec Baretti, l'ingénue de ce temps, qui devait épouser M. Worms. Il s'agit ici de Baretti, qui devait faire sa carrière au théâtre Michel.

grandeur naturelle des trois vertus théologiques, la Foi, l'Espérance et la Charité (1).

Donc *Le Conte d'Avril* s'épanouissait rive gauche, sous l'esthétique influence de M. Porel ; la maison de Shakespeare était proclamée et chantée encore une fois de plus mécénienne, artiste, harpiste et mélodiste (2) ; feu M. Perrin faisait ce qu'on appelle un nez, et le jeune Dorchain n'y comprit jamais rien.

Ici un entr'acte : la mort de Victor Hugo, le catafalque de l'Arc de Triomphe, les couronnes de tout un peuple encombrant les degrés du Panthéon, dans le stupéfiant et fabuleux décor d'un deuil national devenu une gloire d'apothéose, la succession du géant encore tiède échue aux deux amis de son choix (3), sa succession, c'est-à-dire son œuvre, son autorité, son influence.

Plus moyen d'ajourner *Hamlet*, monsieur Perrin, il fallait vous exécuter. La toute-puissance du *Rappel* (4) venait de faire donner à M. Porel, un shakespeareien, lui, un dévoué, la succession de M. La Rounat (5) et le nouveau directeur reconnaissant songeait déjà à monter pour l'hiver *Le Songe d'une Nuit d'été* du même William Shakespeare et de M. Paul Meurice. M. Porel était rentré d'un voyage en Allemagne, énivré, séduit, ravi d'une représentation du *Songe* entrevue à Nuremberg ou Munich, avec la musique et les chœurs de Mendelssohn, *Le Songe* était annoncé pour la mi-janvier (6), la Comédie française n'avait plus de temps à perdre.

C'était alors le plein triomphe de *Théodora* chez Duquesnel où l'Augusta, acclamée chaque soir, répétait toute la journée la *Marion Delorme* d'Hugo (7), Sarah à la fois très artiste et quelque

(1) Il s'agit de la comtesse de Chambrun qui possédait en effet dans son vestibule ces trois statues, tenait un salon littéraire et joua aussi dans *L'Arlésienne* (Cf. *L'Angoissée* : *Echo de Paris*, 9 juillet 1890).

(2) L'Odéon avait repris en 1885, après la chute de la pièce de Daudet au Vaudeville, *L'Arlésienne*, avec musique de Bizet, et les concerts Colonne avaient prêté leur concours à cette représentation.

(3) Victor Hugo, mort en mai 1885, laissait comme exécuteurs testamentaires Auguste Vacquerie et Paul Meurice.

(4) Journal républicain fondé en 1869 avec Hugo, Vacquerie, Meurice, Rochefort.

(5) Cf. *suprà*, p. 60, note 3.

(6) De fait *Le Songe* fut donné le 16 avril 1886 avec Paul Mounet et Cerny. Succès médiocre.

(7) Dans *Théodora* de Sardou, Sarah jouait le rôle d'Augusta. La pièce fut

peu rancunière, elle n'a jamais digéré son aventure de *L'Aventurière* (1), Perrin s'est tout juste conduit en galant homme envers elle, lors de sa première fugue au delà des mers (2) et tout Paris a présente encore à la mémoire certaine lettre, écrite par le directeur à sa pensionnaire fugitive (*sic*) : or, parmi les jeunes auteurs tourbillonnant toujours en satellites autour d'une étoile de cette grandeur, gravitaient alors deux jeunes acteurs poètes (3), possesseurs d'un manuscrit de *Hamlet* en vers... et contre... les Français ; la Porte Saint-Martin, elle, n'était pas subventionnée comme le second théâtre français, et Sarah avait justement toujours rêvé d'effeuiller sous le saule la guirlande de fleurs de la pâle Ophélie (4).

Fin janvier, *Le Songe d'une Nuit d'été* révélait à l'Odéon la délicate anatomie et les qualités de clownesse exquise de M^{lle} Cerny de Choudens (5), sertie comme un lutin dans le maillot bleu ciel du lutin d'Obéron, le mois d'après, l'*Hamlet* de MM. Paul Cressonnois et Samson montraient chez Duquesnel, à côté d'un étonnant prince de Danemark composé par Garnier d'après les traditions d'Irving, la plus touchante et la plus esthétique Ophélia morte qu'aient jamais admirée les sculpteurs et les peintres (6).

jouée pour la première fois le 26 décembre 1885 et tint la scène presque toute l'année 1886.

(1) En 1880, la Comédie française avait repris *L'Aventurière*, d'Emile Augier, pièce datant de 1860. La pièce devait passer le 7 avril ; Sarah prétendait n'être pas prête et ne voulait pas jouer ; Perrin l'y obligea. Le résultat fut déplorable, si l'on en croit Sarah elle-même : « Je ne m'en tirai pas du tout ou plutôt je m'en tirai fort mal. Mon costume était manqué, il m'allait mal. Moi dont on citait sans cesse la maigreur, j'avais l'air d'une théière anglaise, j'avais la voix légèrement enrouée, ce qui me désarmait un peu... La presse ne fut pas bonne et la presse avait raison, j'avais été inférieure, laide et en méchante humeur. » (Sarah Bernhardt, *Ma double Vie*, p. 158-159).

(2) Sarah avait profité de l'affaire de *L'Aventurière* pour quitter la Comédie française et partir en tournée. Perrin lui intenta un procès, elle fut condamnée à 100.000 francs de dommages-intérêts et à la perte de ses droits sociaux, soit 40.000 francs environ.

(3) Samson et Cressonnois.

(4) Sarah y joua, en effet, Ophélie qui apparaît (acte IV, sc. V) couverte de guirlandes de fleurs, qu'elle effeuille en disant les couplets d'une vieille chanson. Sarah avait d'ailleurs exigé que fussent édulcorés ces couplets trop vifs à son gré.

(5) Fille adoptive de Choudens, l'éditeur de musique, M^{lle} Cerny joua la petite Bachellery dans *Numa Roumestan*. Elle n'avait à ce moment que dix-neuf ans.

(6) Philippe Garnier joua Hamlet plus rêveur que névrosé. C'est Sarah qui jouait Ophélie.

Le Songe (1) à l'Odéon, *Hamlet* Porte Saint-Martin, coup double, et en effet ce n'est que six mois, presque une demi-année écoulée, que M. Claretie, trop heureux, lui aussi, de concilier à ses débuts toutes les sympathies, offrait aux Parisiens la première d'*Hamlet* (2) de MM. Dumas père et Meurice, cinq actes honorables où toute la troupe de la Comédie se montrait déplorable à souhait, anti-légendaire et cruellement moderne (3), le fossoyeur Coquelin Cadet excepté, à côté de la plus tragique et peut-être la plus émouvante création de M. Mounet-Sully, désormais consacré Hamlet, prince de Danemark, comme il était, trois ans auparavant, consacré Œdipe-roi, dans la belle tragédie de Lacroix, Œdipe-roi, *Hamlet*, les deux plus beaux rôles assurément de sa vie d'artiste si noblement et si consciemment remplie.

Vous aussi vous avez eu de ces rôles-là, madame. C'est à la Tosca que je parle, oui, vous avez eu de ces rôles inoubliables et dans lesquels tous ceux qui vous aiment vous revoient douloureuse et vibrante aussitôt qu'on prononce votre nom et la Reine de *Ruy-Blas*, la Dona Maria de Neubourg, ennuyée et malade de l'acte de l'Oratoire, et la terrifiante aveugle de *Rome vaincue*, et l'Augusta de la Loge impériale, et la Fœdora d'hier et la Tosca du troisième et du quatrième acte que nous acclamons chaque soir (4).

Mais revenons à Shakespeare : pressé de réparer les torts de son prédécesseur, M. Claretie, non seulement montait immédiatement l'*Hamlet* de Paul Meurice, mais, shakespearien zélé, reprenait cet automne, *Souvent Homme varie* (5), de M. A. Vacquerie, fantasmagorie romantique qui est aussi bien du théâtre de Will que n'est

(1) Cette pièce eut assez de succès pour susciter des charges et l'on joua aux Bouffes : « *Le Singe d'une Nuit d'été* ».

(2) Le 29 septembre 1886.

(3) Lorrain se montre trop sévère notamment pour Reichenberg, qui jouait Ophélie et Agar, épouse d'Hamlet. Il faut opposer à cette opinion celle que met plaisamment Paul Véron dans celle d'Hamlet. « Bref, moi qui, en ma qualité de fantôme ambulant, ai pu faire tant de comparaisons, je déclare que la Comédie française s'est tirée fort à son honneur de cette nouvelle épreuve ; les moindres rôles étaient très vaillamment tenus et par M^{lle} Hadermant et par Silvain et par Duflos. » (*Charivari*, 30 septembre 1886).

(4) En cette apostrophe rapprochant des plus grands acteurs la plus grande actrice, Lorrain s'adresse à Sarah Bernhardt dont il énumère les principaux rôles.

(5) Deux actes en vers, joués en 1859 à la Comédie française. Repris le 17 octobre 1887.

assurément M. Legendre et *Beaucoup de bruit pour rien* (sic) (1).

Maintenant à quel motif a bien pu obéir M. Porel, lui déjà en compte, sinon envers la maison Vacquerie, Hugo, Paul Meurice et Shakespeare (sic) en montant la comédie italienne, mais shakespeareienne par les noms, je l'accorde, de M. Legendre, l'auteur Vituchéri et Francisquesarcéen (2) de *Célimène* et de *Cynthia* (3).

En fait de marivaudages et d'intrigues marivaudantes, *Les Fausses Confidences* sont incontestablement supérieures aux bouderies et broderies italiennes, tout en concert, préciosités et fioritures, du seigneur Benedict et de la dame Béatrice (4) : le conte est de Bandello (5), je le veux bien, mais le seigneur Claudio est un

(1) Une adaptation en vers de *Muchado about nothing* fut jouée à l'Odéon au début de 1888.

(2) Allusion à la faveur dont jouissait Legendre auprès de Francisque Sarcey et de Vitu, critiques du *Figaro*.

(3) Pièces précédentes de Legendre à l'Odéon : *Célimène*, 15 janvier 1885 ; *Cynthia*, 28 octobre 1885.

(4) Personnages de la pièce de Legendre qui s'aiment, ne veulent pas se l'avouer et marivaudent dans ce goût :

BÉATRICE

*O désespoir affreux, ô mal sans guérison !
Quand le fier Benedict paraît à l'horizon,
Tous les oiseaux captifs, femmes ou demoiselles,
Pour fuir vers ce charmeur partout battent des ailes
Et les frères barbons et les maris jaloux
Font aussitôt poser d'innombrables verrous.*

BENEDICT

*Je comprends que, pour vous, votre oncle se dispense
De faire en sa maison une telle dépense.*

BÉATRICE

Ces yeux-là, selon vous, font peur aux amoureux ?

BENEDICT

Non pas, c'est votre esprit qui rend l'amour peureux.

BÉATRICE

Le vôtre nous fait voir sa douceur angélique.

BENEDICT

Il la perd en voulant vous donner la réplique.

(Acte I^{er}, sc. 4).

(5) Bandello, conteur italien (1480-1561). Emule de Boccace, il écrivit un grand nombre de contes et nouvelles. Il fut nommé évêque d'Agen par Henri II. De ses *Histoires tragiques*, Shakespeare tira aussi *Roméo et Juliette*. Ces *Histoires* furent traduites en français par François de Belleforest (1530-1585). Parue en 1580, cette traduction compte 7 volumes.

sot d'ajouter créance aux mystifications du clair de lune (1), ce fieffé magicien, et Léonato, un vieux père outragé par trop accommodant. Ils sont, j'en ai quelque crainte, quelque peu cousins, l'un de Pierrot, l'autre de Cassandre, en tous cas Italiens comme eux ; la scène du balcon (2) et la méprise est vieille comme le monde, et bien autrement émouvante dans l'*Orlando* de l'Arioste, sur la terrasse de Ginevra (3) : la scène du tombeau a de la grandeur dramatique, il est vrai, mais combien plus esthétique et plus neuve dans *Wintertale* (4), quand la statue de la reine innocente et soupçonnée se réveille et s'anime.

O *Wintertale*, délicieuse et brumeuse légende du conte d'hiver, joli comme un vrai conte avec ses charmantes entorses (5) au bon sens et à la géographie, et la belle Perdita (6), bergère et fille de rois, et le fameux port de mer de Bohême (7), et vous chère comédie d'*As you like* (sic), *Comme il vous plaira*, la vraie pièce des rêveurs et des mélancoliques, avec votre décor mystérieux, et tout en profondeurs bleuâtres de la forêt des Ardennes (8), la forêt-fée, hantée de belles princesses amoureuses et aimées déguisées en garçons et de vieux ducs exilés, chassant le cerf et la philosophie

(1) Claudio, fiancé de Héro, fille de Léonato, gouverneur de Messine. Il se laisse jouer par Barochio. Celui-ci, flirtant au clair de lune avec sa maîtresse Marguerite, la nomme Héro, très haut pour la circonstance. Claudio s'y laisse prendre et va accabler Héro d'outrages le jour même de leurs noces.

(2) Il n'y a pas de balcon dans la pièce de Shakespeare. Celui-ci est de l'invention de Legendre.

(3) Cf. *Roland furieux*, chant V, l'aventure de Ginevra, amoureuse d'Ariodant et aimée par Polinesso. S'aidant de sa maîtresse, ce dernier persuade à Ariodant qu'il est lui-même l'amant de Ginevra, dans les mêmes conditions où Barochio abuse Claudio.

(4) *Le Conte d'hiver*.

(5) Dans le texte de l'article, il y a *extases*. Ce mot est rayé par Jean Lorrain dans le recueil qu'il avait préparé pour la publication. Il semble que le mot qui conviendrait ici est *entorses*.

(6) Fille de Léontides, roi de Sicile, qui la fait exposer dès sa naissance, parce qu'il la croit bâtarde et qu'on appelle Perdita à cause de son malheureux sort. Elle fut recueillie par un berger de Bohême.

(7) Acte III, scène 3 : « *La scène se passe dans un désert de la Bohême voisin de la mer.* — *Antigone* : « Tu es donc bien sûr que notre vaisseau a touché les côtes des terres de la Bohême ? — *Le matelot* : Oui, seigneur, et j'ai bien peur que nous ayons débarqué dans un mauvais moment. »

(8) C'est dans la forêt des Ardennes que s'est retiré le vieux duc détrôné par son frère et c'est là que finissent par se rencontrer tous les héros de la pièce.

loin des tracas du trône, voilà les vraies filles de Shakespeare (1), et non point bâtardes florentines comme cette chronique scandaleuse de Bandello, tout au plus bonne dans son cadre archi-usé de Renaissance italienne, à fournir le livret d'opérette déjà une fois fourni par le grand Will lui-même dans *Gillette de Narbonne* (2).

Beaucoup de bruit pour rien, M. Porel est trop ami du pouvoir pour avoir été influencé par le nom de M. Legendre. L'influence de l'Elysée, depuis la mort du général Pittié, n'allait pas jusque-là ! A moins cependant que, spirituel comme un chroniqueur, Porel n'ait voulu résumer les événements de la semaine passée dans la fine allusion du titre de sa pièce ; alors l'excuse est bonne, car en effet, comme dit Leonato : tout tient dans ces cinq mots : Beaucoup de bruit pour rien (3).

11 décembre 1887.

(1) Rosalinde, fille du vieux duc, est aimée d'Orlando, cadet dépouillé du chevalier Roland des Bois. Elle-même, amoureuse d'Orlando, le suit dans la forêt des Ardennes. Elle s'y rend déguisée en garçon sous le nom de Ganymède. Son amie Célie, fille de l'usurpateur, l'accompagne. Cette dernière, amoureuse d'Olivier, frère aîné d'Orlando et aimée de lui, l'épousera aussi à la fin de la pièce qui se terminera ainsi par un double mariage.

(2) Opérette en trois actes de Chivot et Duru, jouée aux Bouffes-Parisiens en 1882. Le sujet est emprunté à un conte de Boccace : *La Femme vaillante*.

(3) Cet article est du 11 décembre. Or, le 3 décembre, à la suite des affaires Grévy, Wilson, le Président avait donné sa démission. Le 4, Carnot avait été élu Président de la République et, le 10, il y avait eu tentative d'assassinat contre Jules Ferry. Ceci explique la fin de l'article. Maintenant, parlant de l'influence du nom de M. Legendre, Lorrain fait-il une allusion au gendre Wilson ? Peut-être, c'est là un de ces calembours dont il était coutumier. Le général Pittié était chef de la maison militaire du Président de la République. Son fils, Victor Pittié, eut en ce temps quelque succès comme poète.

Elèves Shakespeare.

Dans cette seconde chronique sur la renaissance shakespearienne, Jean Lorrain déplore que les auteurs soient désormais à l'ordre des artistes. Plus particulièrement, il se plaint qu'un certain nombre d'entre eux reçoivent de M. Porel commande de pièces shakespeariennes. Ce sont ceux-là qu'il dénomme Elèves Shakespeare. Il en désigne trois, mais son article s'occupe surtout du cas Haraucourt, qui écrivit son *Shylock* sur la demande précise de Porel et dans des conditions telles qu'elles valent d'être rappelées.

Haraucourt travaillait à un drame en vers que lui avait demandé Sarah Bernhardt, quand M. Porel vint, un beau matin, lui demander une adaptation du *Marchand de Venise*. La chose se passait le 21 mars. « Quand voulez-vous avoir ce *Shylock* ? demanda Haraucourt. — Le plus tôt possible. — Nous sommes le 21 mars, le 21 avril avant midi vous aurez le manuscrit. — Un mois pour un drame en vers de cette taille, je vous en défie. — Soit, parions ! » Le 21 avril, à 11h.30, Porel déjeunait sans songer à la gageure. On annonça Haraucourt qui déposa le manuscrit sur la table (1).

Ils le sont tous élèves Shakespeare dans la jeune pléiade odéonnesque Dorchain (2), Legendre (3) et le marquis Edmond de Haraucourt lui-même (4) dont le second Théâtre français nous donnait le *Shylock* hier (5).

(1) *Les Annales politiques et littéraires*, 22 décembre 1889.

(2) Le 22 septembre 1885, l'Odéon avait donné une adaptation du *Soir des Rois* de Shakespeare : *Conte d'avril*, quatre actes en vers d'Auguste Dorchain.

(3) Louis Legendre, auteur d'une adaptation versifiée de *Beaucoup de bruit pour rien*, donnée à l'Odéon en 1888.

(4) Edmond Haraucourt prétendait ne tirer aucune gloire que de son œuvre, aussi bien n'usait-il pas volontiers de son titre de marquis. Mais les deux poètes étaient en très mauvais termes et Lorrain, pour taquiner Edmond Haraucourt, le lui rappelait régulièrement. Cela n'empêchait pas, comme on le verra plus loin, qu'il rendit justice à son talent, qui en faisait un auteur dramatique assez estimé, pour que la plus grande actrice de l'époque et le directeur du second Théâtre français vinssent lui commander des pièces.

(5) *Le Marchand de Venise*, joué le 18 décembre à l'Odéon.

M. Porel (Parfouru pour les dames) (1) leur taille la besogne, morcelant et coupant à travers l'œuvre shakespearienne et, le scénario bâti, nos forts-en-thème de s'atteler humblement à la tâche, avec l'outillage ordinaire et prévu des gens de leur métier : gongorisme des rythmes et sonnailleries des rimes.

J'ai sur ma table une carte ainsi conçue :

M...

Ventouseuse bien outillée.

Spécialement recommandée par le docteur Ricord.

Après une petite shakespearinade jouée à l'Odéon, chacun de ces messieurs peut libeller ses cartes du premier de l'an :

M...

Poète adaptateur des plus consciencieux.

Spécialement recommandé par M. Parfouru,

et ils peuvent tout de go se présenter chez M. Claretie : la porte des Français leur est entrebâillée ; ils sont reconnus bons pour le... service des théâtres : poètes aux ordres, ils sont mûrs pour les conseils hautains et protecteurs de MM. Coquelin, Febvre (2) et autres Mastuvu (3).

Ces messieurs ne reçoivent plus les pièces, ils ne daignent pas les écrire, ils les parlent aux auteurs, le matin, chez eux, au petit lever, entre onze heures et midi, tout en se curant les ongles ou en se faisant la barbe, de très haut, en arpentant la chambre ; ou bien encore de une heure à trois, avant d'aller au Bois, tout en posant devant le peintre de portraits à la mode, qui les a suppliés, mais là, vrai, à genoux, de leur laisser croquer leur gueule impertinente, aux chairs rasées de frais (4).

Et le lamentable et malheureux auteur qui, lui, veut être joué, parce qu'il se sent quelque chose dans la tête et au ventre, avale couleuvre sur crapaud et conseil sur impertinence ; bourrades et

(1) Porel s'appelait de son patronyme *Parfouru*.

(2) Alexis Febvre était à la Comédie française un camarade de Coquelin. Il se fit remarquer par sa conception nouvelle du Tartuffe.

(3) Le texte portait *Mastura*, c'était évidemment une coquille.

(4) L'anecdote citée plus haut montre bien que Jean Lorrain n'avait pas tout à fait tort.

rebuffades, condescendances et propos plaisantins : « Croyez-moi, mon ami, vous n'avez pas l'habitude du théâtre. Banville, lui non plus, ne voulait rien entendre, il est venu pourtant à résipiscence et il a mis les pouces... Je ne l'aurais plutôt pas joué... C'est notre rôle à nous d'éclairer les auteurs : Dumas me consulte bien et Dumas est un malin. »

Comment donc !

Et voilà le train de la Comédie. Grimauds de lettres comme au temps du Grand Roi, nous faisons toujours antichambre, mais non plus dans les salles du Louvre et de Versailles pour obtenir pension sur la cassette royale, moyennant dédicace au marquis de Dangeau ou au duc d'Aiguillon, lieutenant de la Maison du Roi, mais dans la galerie obstruée de tableaux de Scaramouche et Mascarille !

Plats valets des valets, nous courtisons, l'échine onduleuse et la nuque baissée, le duc Gros-René et le marquis Scapin !

Et tandis qu'un Villiers de l'Isle-Adam meurt presque à l'hôpital (1), qu'un fils de Baudelaire, un génial poète, Paul Verlaine, se voit marchander par un vague éditeur les cinquante louis annuels, qui sont pour lui le pain, les grands journaux sont pleins des coq-à-l'âne écrits de messieurs Cadet, pitres pour convalescents, et autres galipettes des Galipaux ou Galopeaux, pédicures et cabotins (2).

Je n'écris pas ces lignes pour MM. d'Haraucourt, A. Dorchain et Legendre.

M. Dorchain, qui est un vrai poète, a écrit la *Jeunesse pensive*, et M. Legendre, le sympathique auteur de *Beaucoup de bruit pour*

(1) Villiers de l'Isle-Adam était mort dans la misère en août 1889. Son talent ne fut reconnu et proclamé qu'après sa mort. Lorrain avait écrit à son sujet : « Villiers à peine mort, on a semblé s'être donné le mot pour canonifier et faire passer génie le pauvre et subtil poète qu'un unanime silence avait, de son vivant, toujours tenu prudemment dans l'oubli. Cadavre, on a tenté de l'ensevelir sous les fleurs de rhétorique, comme vivant, on l'avait rayé du nombre des lutteurs pour la gloire et pour la vie, en le murant dans un silence de tombe et d'autant plus profond que c'était un silence recueilli... d'où la stupéfaction du public quand, du cercueil à peine cloué, les hérauts d'armes ont exhumé, la semaine dernière, ce divin et grand Inconnu dont nul, jusqu'alors, n'avait soupçonné le réel talent, ni le génie tout à coup évident, aveuglant, apparu. » (*Événement*, 30 août 1889).

(2) Galopeaux était le vendeur et l'inventeur bien connu d'un remède célèbre contre les cors aux pieds et l'on sait qui était Galipaux. Il venait de créer, en 1885, Simpson dans *La Parisienne* de Becque au théâtre de La Renaissance.

rien, le collaborateur actuel de M. Paul Hervieu (1), le plus mondain, après Bourget, de nos romanciers d'âme, rendit, paraît-il, en temps très opportun, un service éminent au sympathique Porel qui ne le joua pas pour rien (2).

Mais n'oublions pas, messieurs, que les débuts de M. d'Haraucourt dans le monde des lettres furent la *Légende des sexes*... un titre médical, mais un réel chef-d'œuvre de pornographie secrète.

A quel *jive o'clock tea* de duchesse éthéromane ou de banquière morphinée, M. Porel assista-t-il à la lecture d'une des petites piécettes de cet *Erotica biblion* (3) du plus farouche de nos jeunes poètes ? Je sais bien que M. d'Haraucourt se défend aujourd'hui de ce livre comme d'un péché de jeunesse.

Pas de fausse pudeur, cher confrère, car ils étaient vibrants à souhait et forgés de main de maître ces beaux et monstrueux alexandrins de la *Légende des sexes*, et, si j'ai bonne mémoire, c'est chez une grande dame de la colonie anglaise que j'eus l'honneur de vous les entendre dire pour la première fois (4).

(1) Il s'agit sans doute d'une collaboration projetée, car, ni dans les œuvres de Louis Legendre, ni dans celles de Paul Hervieu, on ne trouve nulle part trace d'une collaboration effective entre ces deux auteurs.

(2) Rien, dans les documents du temps, ne permet de préciser de quel service il s'agit, mais comme Legendre était riche, on pourrait, vu les insinuations de Lorrain, croire qu'il s'agit d'un service pécuniaire. Quoi qu'il en soit, Lorrain est certainement trop bienveillant pour Legendre en le plaçant comme poète sur le même pied que Dorchain et Haraucourt. Il suffit pour s'en convaincre de lire les vers cités plus haut, p. 65.

(3) Faute d'impression ou lapsus pour *Eroticon Biblion*.

(4) En cette affaire, Edmond Haraucourt qui, malgré son grand âge, fait toujours partie de la littérature militante, a bien voulu préciser pour nous ce petit point d'histoire littéraire :

« Quant à la dame dont vous me demandez le nom, et chez qui j'ai, un soir de 1883 ou 1884, récité presque tous les vers de *La Légende des sexes*, elle n'était point Anglaise, comme vous dites, mais de famille bretonne et mariée à un Anglais richissime : M^r Bowes, que l'on voyait parfois chez elle d'abord, mais qui divorça par la suite. Cette dame avait des cartes de visite que nous savions tous par cœur :

MADAME BOWES
Comtesse de Curten

Née Coysevox de Saint-Amand.

» Elle habitait primitivement un petit hôtel particulier, 7, rue de Berlin. Plus tard, après la rupture avec M. Bowes, elle s'en fut loger dans une maison dont elle était propriétaire, 12, rue Matignon. Elle donnait, en effet, des dîners savoureux où les gens du monde rencontraient des gens de lettres. J'ai dîné chez

Il y avait là Andrieux, le préfet de police ; Pierre de Courcelles, M^{me} Judith Gautier, M. Renan, le musicien Benedictus et personne ne sourcillait, n'osait même ciller, tant ils étaient énormes et sans sous-entendus, cyniques et s'étalant drus au soleil... des lustres allumés, ces terribles douze pieds d'une poésie faunesque !

Comprendre eût été indécence et l'irréremédiable confusion de la maîtresse de la maison ; un clignement d'yeux, un sourire, et d'un salon littéraire et charmant, tout embelli d'élégantes présences, nous tombions au boudoir d'une maison équivoque, à « ces dames au salon » du *flirting brothel* (1) londonien.

Vous, impassible et fier, tout autant impassible, mais pas plus cependant que notre aimable hôtesse, vous alliez, dévidant le chapelet sonore et précieux et précis de vos rimes d'airain.

Le couplet fini, il y eut quelques légers bruissements d'éventail, de discrètes tapotes dans les paumes des mains, quelques graves inclinaisons de tête et M. Renan, je crois, vous complimenta !

M. Leconte de Lisle, dont vous vous enorgueillissiez d'être le bon élève, justement fier d'un tel maître, vous félicita peut-être moins chaudement de cette *Légende des sexes*, mais il vous pardonna l'audace du contenu en faveur du titre qui parodiait l'œuvre maîtresse de Victor Hugo, cet Hugo qu'il déclare bête et grand comme l'Himalaya.

Catulle Mendès, lui, encouragea, mais d'Aurévilly s'effaroucha, et vous posa, je crois, une question indiscrète.

Le livre fit du bruit au club comme au boudoir, et, plus d'une svelte assidue de Bourget le dévora goulûment en silence, préalablement insinué dans quelque couverture d'œuvre philosophique,

elle avec Renan, jamais avec Leconte de Lisle ni Barbey d'Aurévilly que je voyais chez eux. Ce n'est pas en leur présence qu'on m'a fait réciter les vers de la *Légende*, mais en tout petit comité, quand le gros des invités fut parti : je me souviens qu'il y avait là quelques dames étrangères ou françaises et mûres, dont une M^{me} de Bismark et d'anciennes familières de la Cour impériale, mais très peu d'hommes : Andrieux, que vous citez ; Batbie, ancien sous-secrétaire d'Etat et professeur à l'Ecole de droit, avec qui j'ai gardé par la suite des relations qui furent bien utiles à M. Barrès ; mais ceci est une autre histoire.

» Voilà. Je vous serre la main.

» Edmond HARAUCOURT. »

(Lettre du 16 décembre 1934).

(1) Nom anglais de la maison publique.

Herbert Spencer ou Spinoza : aujourd'hui, il a sa place marquée dans ce qu'on nomme l'enfer des bibliothèques.

Qui vous eût dit alors, cher confrère et poète, que vous vous retrouveriez dans le jardin shakespearien de Belmont (1), sur le banc de gazon baigné de clair de lune, où roucoulent, dans l'ombre odorante et pâmée, le seigneur Lorenzo (2) et l'espiègle Jessica (3) ?

Et dire que ce rôle de Portia était tout d'abord destiné à Sarah, à Sarah, oui, Sarah elle-même, la grande Sarah, qui s'était mise en tête de jouer le *Marchand de Venise* et avait commandé la pièce à M. Haraucourt (4), un familier de la maison et aspirant au rôle de poète favori de Fœdora-Théodora.

M^{lle} Réjane (5), dans Portia, rôle désigné à Sarah, qu'elle a tant

(1) Les scènes 5, acte I^{er} ; 1 et 16, acte II ; 2, 3, 4, 8, 9, 11, 12, 13, 14, acte III ; et tout l'acte V du *Marchand de Venise*, se passent dans le parc de Belmont où s'élève le château de Portia.

(2) Lorenzo est l'amant de Jessica, fille de Shylock.

(3) Allusion à l'acte V, scène 1^{re}, où Lorenzo et Jessica évoquent, à propos de leur nuit d'amour, le souvenir des grandes amoureuses : Cresside, Thisbé, Didon et Médée.

(4) Ceci paraît en contradiction avec l'anecdote contée par *Les Annales* que nous citons plus haut. De fait, Haraucourt écrivait une autre pièce commandée par Sarah, lorsque Porel lui demanda *Shylock*.

(5) Donner à Réjane un rôle de patricienne de Venise, à Réjane, type de la gamine parisienne, on dirait aujourd'hui de la *parigote*, parut tout à fait paradoxal. C'était une gageure ; la critique prétendit qu'elle ne fut gagnée qu'à moitié. L'actrice parut faible et étriquée sous la majesté des costumes (Noël et Stoullig, *Les Annales du théâtre*, t. XV, p. 81).

Lorrain revient sur cette affaire dans un article de *L'Echo de Paris*, du 25 octobre 1890 :

« ...Mais que M^{lle} Réjane se défile de Shakespeare.

» M. Emile Porel, ardent adorateur, doublé d'un habile barnum, a beau commander à ses fournisseurs ordinaires des adaptations de *Shylock* et autres *Contes d'avril*, avec ou sans musique de Faure et de Fauré ; que M^{lle} Réjane sache résister au plaisir de revêtir les somptueux brocarts tissés d'argent et d'or et les colliers bossués de gemmes et d'émaux de *Venise triomphante*.

» M^{lle} Réjane dans les héroïnes shakespeariennes, ces filles de la fantaisie et du rêve ! Cette voix gouailleuse et ce masque de gamin vicieux dans les belles et les adorées Portia et Béatrix !

» Passe encore dans Kressida, laquelle était une Lydie Garousse de l'*Illiade* et devait être blanche et souple avec des férociétés de rousse et des gestes menus de reptile, mais les gracieuses un peu hautaines et noblement passionnées comme les seigneures des chroniques de Bandello, mises à la scène par le

parodiée et chargée à la ville et au théâtre, dans les revues de fin d'année et dans les représentations de cercle ! (*sic*).

Y aurait-il donc une justice ici-bas ?

grand Will, avec ces allures gamines et perverses de joli voyou, groom à tout faire de cercle, et ce profil impertinent de gueuse aux grands yeux tour à tour câlins et orageux !

» Halte-là ! Holà !...

*Ne forçons pas notre talent,
Nous ne ferions rien avec grâce.
Réjane, en fait de gens de race,
N'imitera bien que Sagan ! »*

Le Journal des Goncourt.

Cette chronique fut écrite à l'occasion de la publication du tome III du Journal des Goncourt. Le tome I^{er} portant sur les années 1851 à 1861, avait été publié en 1887. Il était préparé depuis longtemps. Il est, en effet, précédé d'une préface d'août 1872. Edmond de Goncourt ne voulait laisser sortir ces mémoires que vingt ans après sa mort. Mais, sur les instances d'Alphonse Daudet et de Magnard, il se décida de publier « la partie, dit-il, qu'il est possible de livrer à la publicité de mon vivant et du vivant de ceux que j'ai étudiés et peints ad vivum » (1). En 1887, parut un tome II (années 1862 à 1865) et en 1888, le tome III, dont il est question ici (années 1886 à 1870). Le Journal faillit être interrompu par la mort de Jules de Goncourt en juin 1870. A la fin de ce tome III, Edmond de Goncourt conte la mort de son frère et indique les conditions dans lesquelles il reprit, seul, le journal commencé en commun : « Après des mois, bien des mois passés, je reprends la plume tombée des de mon frère. Dans le premier moment, j'aurais voulu arrêter ce journal à ses dernières notes, à la note du mourant se retournant vers sa jeunesse, vers son enfance. A quoi bon continuer ce livre, me disais-je ? Ma carrière est à sa fin, mon ambition est morte. Aujourd'hui je pense comme hier, mais j'éprouve une certaine douceur à me raconter à moi ces mois de désespoir ! Cela peut être avec un désir vague d'en fixer le déchirant pour des amis futurs de la mémoire du bien-aimé. Pourquoi ? je ne le pourrais pas dire, mais c'est une espèce d'obsession... Je le reprends donc ce journal, et l'écris sur des notes jetées dans mes nuits de larmes, des notes comparables aux cris avec lesquels les grandes douleurs physiques se soulagent (2).

Jean Lorrain s'intéressait particulièrement au Journal des Goncourt, non seulement à cause de l'affection qu'il

(1) *Journal*, t. I^{er}, Préface.

(2) *Id*, t. III, p. 325.

portait à l'auteur survivant, mais aussi parce qu'il y avait collaboré en quelque manière. Nous trouvons dans *Le Journal* du 29 mars 1898, sous la signature J. B., ce mot du chroniqueur à qui l'on reprochait de ne pas écrire ses mémoires : « Mais si, je les écris, seulement c'est Goncourt qui les signera. »

Mise à part l'exagération habituelle à Lorrain dans ses boutades, il est vrai que Goncourt le recevait volontiers dans son grenier pour les papotages qu'il lui rapportait des milieux littéraires.

M. Jules de Goncourt, dont le beau portrait peint par Raffaëlli passionnait avant-hier le public du vernissage, vient de mettre en vente le troisième volume de leur *Journal*, ce *Journal des Goncourt*, un des plus friands régals littéraires de ces dernières années, véritable mémoire des hommes et des mœurs de ce temps : souffrances affinées d'artistes, mêlées de révélations les plus piquantes et les plus inattendues sur les grandes figures de ce dernier quart de siècle, et à travers ce spirituel et verveux : « A bas les masques ! » qui semble être le souffle même du livre, il se trouve que cette histoire intime de deux âmes, écrite au jour le jour par les deux frères d'Auteuil, dont un déjà mort depuis dix-huit ans, est la chronique d'aujourd'hui et de demain.

Sans même essayer de faire l'analyse de ce dernier volume, qu'on pourrait appeler *Le Livre de la Princesse*, tant une belle et noble place y est faite à la princesse Mathilde (1) par les deux frères reconnaissants, à côté d'une admiration émue et continue de Gautier (2) et de Gavarni (3), les deux talents favoris des seigneurs

(1) La princesse Mathilde était la fille de Jérôme Bonaparte. Née en 1820 et demandée d'abord en mariage par son cousin Louis Napoléon, elle épousa un prince Demidoff, s'en sépara au bout de quatre ans et, après 1852, vint tenir la maison de son cousin devenu Président de la République. Elle s'entoura d'une cour de littérateurs et d'artistes dont faisaient partie les Goncourt. Elle est nommée dans 46 pages de ce tome III du *Journal*.

(2) L'admiration se manifeste surtout en ce passage : « Quel causeur, bien supérieur à ses livres, quelque valeur qu'ils aient, et toujours dans la parole, au delà de ce qu'il écrit. Quel régal pour les artistes que cette langue au double timbre et qui mêle souvent les deux notes de Rabelais et de Henri Heine : de l'énormité grasse ou de la tendre mélancolie. » (*Journal des Goncourt*, t. III, p. 192).

(3) « 25 novembre... Gavarni mort... un coup de foudre... L'enterrement à

d'Auteuil, l'actualité d'aujourd'hui y est, près de trente ans d'avance, touchée et cinglée d'un brin de plume si délicat et si aigu que je tente ce tour de force, de faire une chronique parisienne de mai 1888 rien qu'avec les déjà anciennes et pourtant si vivantes citations de ce volume. J'ouvre au hasard et à la première page je lis :

« 1^{er} janvier 1866. Le Havre. — J'entendais ce soir à table d'hôte, des capitaines de vaisseaux marchands, parler, la rougeur au front, de la paix à tout prix de Louis-Philippe, où le canon français saluait toujours le premier. Un gouvernement a encore plus besoin qu'un homme, de donner de lui l'idée qu'il est capable de se battre (1). »

N'est-ce pas là toute l'explication de l'impopularité du parlementarisme et de la popularité toute fleurie d'œillets rouges de M. le général Boulanger ?

Plus loin : « Il y a des fortunes qui crient : « Imbécile ! » à l'honnête homme (2). » Cela, c'est la vie parisienne de tous les jours.

Je tourne une page et je cueille cette phrase : « Ce qui entend le plus de bêtises dans le monde est peut-être un tableau de musée ou d'exposition (3). » Est-ce assez actuel le lendemain de l'ouverture du Salon ?

A *la Marchande de sourires* (4) maintenant : « Chose singulière, la poésie chinoise — la japonaise aussi — celle du moins qu'on connaît, est classique. Des poésies de l'époque des Thang, la philosophie épicurienne au bord des eaux, l'éternelle invitation à la tasse, font vaguement rêver à un Horace de Rotterdam (5). »

Mon confrère, M. Louis Besson, a traité le drame de M^{me} Judith Gautier de mélo (6) et M. Vitu a comparé Ivashita et sa nourrice

l'heure où je lis cela... Et nous n'y serons pas, nous ne nous retrouverons pas derrière le cercueil de l'homme que nous avons le plus aimé, le plus admiré... Nous ne le reverrons pas. » (*Journal des Goncourt*, t. III, p. 87).

(1) *Journal des Goncourt*, t. III, p. 4.

(2) *Ibid.*, p. 36.

(3) *Ibid.*, p. 13.

(4) Pièce japonaise en 5 actes et 2 parties, prologue par A. Sylvestre, musique de Benedictus, jouée à l'Odéon le 21 avril 1888. Cette pièce de Judith Gautier fit courir tout Paris. Porel lui avait consacré une mise en scène si somptueuse que Pierre Véron pouvait écrire au *Charivari* : « Un décor, celui du troisième tableau, vaut, à lui seul, le voyage, et les trains de curiosité vont s'organiser de toutes parts. » (*Le Charivari*, 23 avril).

(5) *Journal des Goncourt*, p. 14.

(6) *Événement*, 22 avril 1888. — Opinion justifiée par la conclusion de ce drame dans lequel *Yamato* apparaît sous les traits d'un mendiant et tend à

à des personnages de Sophocle (1) ; nous ne sommes donc pas si loin de compte comme on voit.

Mais revenons à la politique. Je lis avec une véritable joie, pages 24 et 25, ces deux pensées absolument exquises de justesse et à l'appui desquelles il ne manque plus que des noms :

1° « De grands événements sont souvent confiés à de petits hommes comme ces diamants que les joailliers de Paris donnent à porter à des gamins ! »

M. Edmond Magnier (2) ou M. Charles Laurent, de *Paris* (3), n'auraient pas mieux aiguisé le trait dans un de leurs courriers politiques et celui-ci (*sic*) :

2° « Une façon rapide de faire son chemin est de monter derrière les succès ! A ce métier-là, on est bien un peu crotté, on risque bien d'attraper quelques coups de fouet, mais on arrive comme les domestiques à l'antichambre. »

Ou Hôtel du Louvre, n'est-ce pas, messieurs Y... Z... ?

Enfin, pour en finir avec le boulangisme, cette réflexion pleine de tristesse et d'effarement :

« Dernièrement, le fils d'une femme du peuple a quitté la maison de commerce où il était en disant que c'était un état où on ne parlait jamais de vous (4). »

« J'ai peur de l'avenir d'un siècle, où tout le monde voudra avoir une carrière de vanité et de bruit. »

Et c'est écrit en 1866, nous sommes aujourd'hui en 1888 ! Vos terreurs de l'avenir n'étaient pas terreurs vaines, messieurs de Goncourt.

Aux confrères maintenant :

« Quelle ligue de toutes les médiocrités, de toutes les impuissances, pour un Ponsard contre un Hugo (5) ! »

Cœur de Rubis, la marchande de sourires, le poignard avec lequel elle doit se tuer, pour permettre à sa fille *Fleur de Roseau* d'épouser *Ivashita*, fils de *Yamato*.

(1) *Le Figaro*, 2 avril 1888.

(2) Directeur de *L'Événement*.

(3) Charles Laurent, rédacteur en chef de *Paris*, journal républicain indépendant anti-réactionnaire, où collaboraient Delcassé, Grosclaude, de la Pommeray, Georges Montorgueil.

(4) *Journal des Goncourt*, t. III, p. 14.

(5) *Journal des Goncourt*, t. III, p. 30. Autre appréciation de Goncourt

Et un Bourget contre un Louis- (*sic*) Karl Huysmans (1) et un Delpit (2) contre un Henri Becque, etc., ce ne sont pas les noms, mais la place qui manque.

D'ailleurs, ce succès des médiocres, une phrase, un peu plus loin, l'explique :

« La misère des idées dans les intérieurs riches arrive parfois à nous apitoyer (3) ! »

Le fait est qu'aux *five o'clock tea* de certaines avenues du quartier de l'Etoile, l'anémie cérébrale des beaux et des belles est parfois si navrante et si incurable, qu'on en sort de là avec une réelle envie d'égorger quelqu'un ou de pleurer (*sic*).

Mais ne quittons pas pour si peu les confrères.

17 mars 1867. — « Je vomis mes contemporains. C'est dans le monde actuel des lettres, et, dans le plus haut, un aplatissement des jugements, un écroulement des opinions et des consciences. Les plus francs, les plus coléreux, les plus pléthoriques, dans la bassesse des événements, du ciel, des fortunes de ce temps, au contact de ce monde (4), au frottement des relations, au ramollissement des accommodements, dans l'air ambiant des lâchetés, perdent le sens de la révolte et ont de la peine à ne pas trouver beau tout ce qui réussit (5). »

Ah ! c'était déjà ainsi en 1867, tant mieux ! Voilà qui nous console un peu d'être venus trop tard dans un monde trop vieux ; on annonçait bien hier l'entrée de M. Georges Ohnet à la *Revue des Deux-Mondes* (6).

Puis à travers des impressions, des notes, des croquis et des

sur Ponsard : « Je lis ce matin que Ponsard est mort. Il restera l'immortel exemple de toutes les sympathies de la France pour toutes les médiocrités et de toutes ses jalousies contre le génie. Je ne lui vois guère d'autre immortalité pour le sauver de l'oubli. » (9 juillet 1867, t. III, p. 140-141.)

(1) Evidemment *Joris*. Encore une preuve de l'ignorance des compositeurs et de la négligence de Lorrain.

(2) Romancier alors connu, collaborateur de la *Revue des Deux-Mondes*, auteur du *Fils de Coralie*.

(3) *Journal des Goncourt*, t. III, p. 33.

(4) Le texte dit : « du monde ».

(5) *Journal des Goncourt*, t. III, p. 109.

(6) Il ne pouvait s'agir que d'une *rentrée*. Ohnet avait déjà publié, en 1886, à la revue *Les Dames de Croix-Mort*. Ce fut d'ailleurs le seul roman qu'il y publia jamais.

esquisses d'hommes célèbres (1) et d'intérieurs de femmes (2), séjours à Saint-Gratien (3), soirées chez la princesse Mathilde (4), révélations sur les Tuileries (5) et sur la Cour de Russie, dîners chez Sainte-Beuve (6), toujours égratigné le long de ces Mémoires, décidément la bête noire des Goncourt (7), ce petit bonhomme tracassé et tâtillon de critique à coups d'épingles, entre une curieuse entrevue avec Zola (8), la première avec Zola auquel il trouve d'abord un faux air de Sarcey (9) et une cruelle eau-forte de Doré (10),

(1) Feydeau (t. III, p. 159), Berthelot (t. III, p. 174), Planat, directeur de *La Vie parisienne* (t. III, p. 191), M. de Marcellus (*ibid.*, p. 203), Renan (*ibid.*, p. 209), Michelet (*ibid.*, p. 213, 298, 299), Théophile Gautier (*ibid.*, p. 219, 242, 294), Prévost-Paradol (*ibid.*, p. 229), George Sand (*ibid.*, p. 242), Flaubert (*ibid.*, p. 248).

(2) P. 74, 213, 128, 261.

(3) Saint-Gratien était la maison de campagne de la princesse Mathilde. (*Journal des Goncourt*, t. III, p. 153, 156, 162, 163, 168, 224, 310).

(4) *Ibid.*, t. III, p. 195, 207, 222, 224, 259, 260.

(5) *Ibid.*, p. 187, 310, 313.

(6) *Ibid.*, p. 175, 177, 248.

(7) Ce passage notamment est à retenir (3 août 1872), tome III, page 153 : *Saint-Gratien* :

« Eudore Soulié déclarait aujourd'hui très justement qu'il y avait deux Sainte-Beuve : le Sainte-Beuve de sa chambre d'en haut, du cabinet de travail, de l'étude, de la pensée, de l'esprit ; et un tout autre Sainte-Beuve, le Sainte-Beuve du rez-de-chaussée, le Sainte-Beuve dans sa salle à manger, en famille, au milieu de *la Manchote*, sa maîtresse, de Marie, sa cuisinière, et de ses deux bonnes. Dans ce milieu bas, Sainte-Beuve devient un petit bourgeois, fermé à tous les grands côtés de sa vie d'en haut, une espèce de boutiquier en goguette, l'intellect rapetissé par les ragots, les âneries, les rabâchages imbéciles des femmes. »

Voir encore tome III, pages 255, 256, 257, 259, 260, 273, 274, 275, 291, 292.

(8) Zola avait publié dans un journal de Lyon un article admiratif sur *Germinie Lacerteux* et les Goncourt l'invitèrent pour cela à déjeuner. Il vint le 14 décembre 1868.

(9) « Notre impression première fut de voir en lui un Normalien à l'encolure de Sarcey, dans le moment légèrement crevard, mais en le regardant bien, le râblé jeune homme nous apparut avec des délicatesses, des modelages de fine porcelaine dans les traits de la figure, la sculpture des paupières, les curieux méplats du nez ; en un mot, un peu taillé dans toute sa personne à la façon des vivants de ses livres, de ces êtres complexes, un peu femmes parfois dans leur masculinité. » (*Journal des Goncourt*, t. III, p. 246.)

(10) « Je regarde par une porte-fenêtre ouverte sauter au Casino les gandins qui dansent. Au milieu d'eux, un gilet blanc, un petit ventre qui pointe, un danseur à l'air d'un garçon de noce endimanché : c'est Doré... Même, peut-être très injustement, son physique m'est antipathique. Il me déplaît, cet homme gros, frais, poupon... où le labeur effrayant de sa production n'a pas mis d'années » (*Journal des Goncourt*, t. III, p. 61).

dont la grosse santé débordante les offusque, et les trances d'angoisse et de tristesse que leur cause l'agonie de Gavarni (1), deux curieuses et piquantes silhouettes de femmes, et d'autant plus piquantes, que, de ces deux femmes, l'une, encore vivante, a su grouper autour d'elle un salon demi-influent et que, pas plus tard qu'hier, la presse agitaient encore tous les tambourins de la réclame à propos de l'hôtel de l'autre depuis un mois à vendre, l'hôtel Henkel : M^{me} de Tourbet et la Païva (*sic*).

M^{me} de Tourbet d'abord (2).

« Touchée de nos procédés gentilhommes, lors de la vente de sa maison, M^{me} de Tourbet a tourmenté Flaubert pour nous amener dîner chez elle. Un appartement riche et banal, ressemblant à ces appartements meublés qu'on loue aux provinciaux pour le mariage d'une fille riche. Un vrai carnaval d'invités. Paradol, Flaubert, Gautier, Girardin, lugubre et cassé avec sa tête de mort et sa mère posée comme un accroche-cœur sur son crâne. La maîtresse de maison pleine de grâce coquette, mais un peu trop préoccupée de faire de son appartement un petit hôtel de Rambouillet du dix-neuvième siècle. On joue à des petits jeux d'esprit innocents et érotiques. M^{me} de Tourbet jette aux convives le mot malthusianisme et en demande la définition à la ronde : et, chacun, le couteau de l'improvisation sous la gorge, dit à peu près une saleté ou une bêtise (3). »

Un pendant au salon où la première question posée au nouveau visiteur introduit chez Bélise est celle-ci : « Monsieur, que pensez-vous de l'amour (4) ? »

(1) *Journal*, t. III, p. 54 à 87.

(2) Les Goncourt avaient acheté à M^{me} de Tourbet pour 48.000 francs, le 22 février 1868, après avoir vendu leur ferme des Gouttes, une maison sise au Parc des Princes. Entre temps, cette maison avait été vendue par Girardin et Baroche à une autre personne. MM. de Goncourt renoncèrent à leur achat et, le 4 août, ils achetaient leur maison d'Auteuil pour 83.000 francs.

(3) *Journal des Goncourt*, t. III, p. 261.

(4) Cela peut être n'importe lequel des salons de la fin du dix-neuvième siècle, aussi bien celui de M^{me} Aubernon que celui de M^{me} de Loynes, que celui de M^{me} Strauss, que celui de M^{me} de Caillavet, toutes coutumières de semblables questions. Maxime Revon et Pierre Billotey content (*Vingt-cinq ans de littérature*, p. 70) que la question fut posée par M^{me} Aubernon à G. d'Annunzio, qui aurait répondu grossièrement : « Madame, lisez mes livres et permettez-moi de déjeuner ! » Mais la question fut posée à bien d'autres moins grands, qui répondirent peut-être plus spirituellement.

A la Païva maintenant !

Vendredi 24 mai. « Théophile Gautier, qui est dans ce moment *maestro di casa*, nous présente à la Païva, en son légendaire hôtel des Champs-Élysées. Une vieille courtisane peinte et plâtrée, l'aspect d'une actrice de province, avec un sourire et des cheveux faux (1).

» On prend le thé dans la salle à manger qui, en dépit de son luxe et de toute la surcharge de son mauvais goût Renaissance, en dépit des sommes ridicules qu'ont coûté ses marbres, ses boiseries, ses peintures, ses émaux et la ciselure des candélabres d'argent massif venant des mines du Prussien entreteneur se trouvant là, n'est au fond qu'un riche cabinet de restaurant, un salon des *Provençaux* pour millionnaires (2).

» Là-dedans, une conversation de gens gênés comme dans du faux monde, et qui se traîne. Gautier, malgré son impertubabilité, ne trouve pas, dans cette maison, son équilibre. Turgan, que nous voyons là pour la première fois, cherche laborieusement des effets. Saint-Victor froisse et pétrit son chapeau pour trouver des phrases. Et on sent tomber sur cette table magnifique, éclairée de l'incendie

(1) Thérèse Lachman, marquise de Païva, du nom de son second mari qu'elle avait épousé en 1851, le Portugais Aranko de Païva. Née à Moscou en 1819 d'un tailleur juif, elle eut une existence très aventureuse : à dix-sept ans, elle avait épousé Antoine Villoing, un Français établi à Moscou. L'ayant abandonné, elle vint à Paris et se lia avec Henri Hertz, facteur de pianos. Elle abandonna de même le marquis de Païva pour se lier avec l'Allemand Henckel de Donnesmarck qu'elle épousa en 1871. Après la guerre, pendant laquelle elle avait quitté Paris, elle revint à Paris, fréquentant les milieux diplomatiques et politiques. On a tout lieu de croire qu'elle était une espionne de Bismarck. Elle fut expulsée en 1877. Quant à sa décrépitude, elle suscitait les plaisanteries du temps. Un mauvais plaisant lui envoya un jour cette épigramme en rimes riches :

*Qu'elle garde jusqu'à la tombe
Ses dents fausses, ses yeux éteints,
Ses restes de gorge qui tombe
Et de visage qui s'éteint.*

(2) Restaurant célèbre du temps. Cet hôtel des Champs-Élysées lui avait été offert par Henckel de Donnesmark. Il avait été construit par l'architecte Mauguin et décoré par Paul Baudry. En 1870, lorsque tout Paris s'était retiré en des appartements clos, le jour de l'entrée des Prussiens, le comte Henckel scandalisa toute la capitale en entrant triomphalement en calèche découverte dans la cour de cet hôtel. *La Vie parisienne* du 23 avril 1888 au *Figaro* est consacrée à la description de l'intérieur de ce palais.

des lustres, le froid spécial des maisons de filles jouant la femme du monde, ce froid composé d'ennui et de malaise qui glace, dans les Louvres de la prostitution, le naturel et l'esprit des gens qui passent, un froid aggravé ici d'un passé qui fait peur (1). »

Quant aux dernières pages du *Journal des Goncourt*, ou plutôt d'Edmond de Goncourt, où le survivant a vécu, souffert et retracé l'horrible agonie de son frère, la double agonie, car ce fut une mort intellectuelle et physique à la fois, je ne dirai rien, si ce n'est que c'est là une des choses les plus atroces et les plus douloureuses qu'il m'ait été donné de revivre à travers le tempérament littéraire de quelqu'un.

A la page 301 de leurs mémoires, les deux frères ont noté cette impression de voyage :

« Il y a, au bout de la table d'hôte, une mère qui vient de perdre un fils de vingt ans. Elle est là avec sa douleur, sa chair pâle, décolorée, crucifiée, deux grands plis amers aux coins de la bouche. Le vague de ses yeux semble, par moments, se lever au plafond comme au ciel. Ses gestes sont des gestes de rêve, et ses lèvres, très souvent, oublient de boire au verre qui touche ses dents. On dirait que c'est un chef-d'œuvre de chagrin. »

Eh bien ! M. Edmond de Goncourt, pleurant son frère Jules, la seule affection de sa vie, nous fait l'effet de cette mère, de cette pâle crucifiée de douleur, mais d'une mère qui, toute perdue de désespoir, aurait eu la patience et le sang-froid de peindre son portrait d'après elle-même devant une glace d'observateur !

Les pages consacrées à Jules de Goncourt sont aussi un chef-d'œuvre de chagrin, mais un chef-d'œuvre de chagrin littéraire ; on reste à la fois épouvanté et effaré devant cette puissance d'analyse dans la peine et cette terrible conscience dans la douleur. A ce compte, M. Edmond de Goncourt, qui a prévu l'objection des gens qui diront qu'il n'a pas aimé son frère et que les vraies afflictions ne sont pas descriptives, est à mon opinion un double martyr, car il a souffert deux fois sa souffrance et vécu deux fois son malheur.

3 mai 1888.

(1) *Journal des Goncourt*, t. III, p. 128-129 (vendredi 24 mai).

L'Invasion des Barbares.

Chronique consacrée à la chute de Germinie Lacerteux, le 19 décembre 1888. Les Goncourt avaient déjà subi un premier échec en 1865 avec Henriette Maréchal. Mais la pièce était tombée moins à cause de la situation jugée pourtant scabreuse qu'à cause de l'intérêt que portait la princesse Mathilde aux auteurs. La jeunesse des écoles siffla la pièce pour atteindre, à travers les Goncourt, la Princesse et l'Empire. Le jour de Germinie, la brochure distribuée à la critique portait cette dédicace : A Porel. Au directeur qui a eu la pensée de reprendre Henriette Maréchal et la bravoure de jouer Germinie Lacerteux. Henriette Maréchal avait été reprise par Porel le 3 mars 1885.

Pour Germinie, ce fut pis encore :

« Courrier des théâtres. — Soirée très mouvementée à l'Odéon. On a beaucoup sifflé, un peu hué, un peu ri, beaucoup baillé... Quelques amis des auteurs ayant à leur tête MM. Alphonse Daudet, la princesse Mathilde et M. Lockroy, Ministre des beaux-arts... applaudissaient à tout rompre... Des gros mots ont été échangés dans tous les coins de la salle qui était très brillamment composée » (1).

Mais tant de scandale attira le succès et, quelques jours après, la pièce triomphait :

« A ce propos, je suis navré de vous annoncer ici, chers lecteurs, qu'elle n'est plus ni sifflée, ni huée, cette pauvre Germinie Lacerteux, si discutée le premier soir, si malmenée par la critique, presque étranglée, sinon égorgée par Francisque, qui n'a pas voulu faire mentir le surnom de francuistre donné par Daudet ; elle fait même salle comble tous les soirs cette vilaine Germinie, 4 ou 5.000 de recette et, loin d'être accueillie par les injures et les bordées de sifflet de la première et de la deuxième, elle est applaudie à outrance avec rappel des interprètes par un public payant, qui ne s'étonne pas trop d'entendre

(1) *Événement*, 21 décembre 1888.

parler gras par des cuisinières et argot par des rouleurs des boulevards extérieurs. Un vrai succès qui faisait M. de Goncourt rajeuni de dix ans dans les coulisses de chez M. Porel, M. de Goncourt apparu d'une pâleur de linge et ruisselant d'eau comme en nage, défaillant et la sueur au front, à sa sortie le soir de la première » (1).

Le plus cruel adversaire de Germinie avait été Francisque Sarcey, mais parmi les autres ennemis de cette pièce, il faut citer Le Figaro, Le Temps, Le Petit Journal, qui refusèrent la réclame payée (2). Malgré cela, le vrai succès auprès du public payant avait été considérable. Il y eut 2.500 francs de location (3) et Goncourt raconte que Mariéton paya 25 francs son parterre et vit payer 90 francs le dernier fauteuil d'orchestre (4). De nombreux détails sur la première de Germinie Lacerteux sont donnés par Léon Daudet, qui avait prêché la mobilisation des amis de Goncourt (5) dans le tome I^{er} de ses Souvenirs (6).

Barbare ! L'épithète a été décochée et raide dans la journée d'avant-hier contre l'école naturaliste et M. de Goncourt ; c'est en plein Sénat que la bombe a éclaté, à deux pas même du théâtre où *Germinie Lacerteux* tombait, il y a huit jours, sous une bordée de sifflets et de huées, mais pour se relever bien portante à la troisième ou quatrième, passée qu'elle était désormais de par la toute-puissante critique au rang des pièces pornographiques à scandale.

Or, sous la verte apostrophe de M. Audren de Kerdrel, c'est tout le grenier Goncourt, la salle à manger de Champrosay, y compris M. Bonnetain (7) et ses caudataires, qui écopent à la grande joie des bustes laurés des Racine, des Corneille et des Vigny, en

(1) Jean Lorrain, *Événement*, 27 décembre 1888.

(2) *Journal*, t. VII, p. 319.

(3) *Ibid.*, t. VII, p. 318.

(4) *Ibid.*, t. VII, p. 316.

(5) *Ibid.*, t. VII, p. 311.

(6) *Souvenirs*, t. I^{er}, p. 126 à 132.

(7) Journaliste et romancier naturaliste, l'un des cinq du manifeste de *La Terre*,

profils olympiens de la statuaire antique, et classique et tragique, y compris MM. François Coppée et Charles Leconte de Lisle, bustes de marbre de l'avenir (*sic*).

En vain, M. Lockroy a-t-il appelé à la rescousse toutes les subtilités de son esprit de ministre parisien ! Après avoir sauvé, tant bien que mal, la direction de M. Porel, incriminé pour avoir installé Glacé et Mélie (1) dans le palais de Chimène et des princesses raciniennes de plain-pied avec Rodrigue et Cinna, et, après avoir tenté de dégager la responsabilité du gouvernement accusé par le baron de Larcinty de n'être pas difficile, M. Lockroy a dû se recueillir devant le dernier argument de M. de Kerdrel et c'est l'auteur de *Germinie* qui reste le vaincu sur le carreau du Luxembourg. « Barbares ! s'est écrié M. de Kerdrel, le champion de l'Odéon et des bonnes mœurs, oui, le Ministre des beaux-arts a dit que j'attaquais le théâtre de l'Odéon : je le défends. » *Et sur un ah ! de M. de Lockroy* : « Oui, je le défends et contre lui-même. Je défends ce théâtre qui portait dignement le nom de second Théâtre français, et aussi, bien des fois, s'est montré l'égal du premier ; je le défends contre les barbares de toutes sortes. (*Très bien ! à droite.*) Il y a des barbares lettrés (*nouvelles marques d'approbation*) et qui, en prenant de l'âge, prennent peut-être de l'expérience, trop d'expérience, de moyens de succès inavouables, mais pas assez de sagesse et de bon goût. C'est contre ces barbares que je suis venu défendre l'Odéon.

» Oui, le théâtre de l'Odéon a mérité d'être subventionné ! Oui, il a mérité d'être encouragé, et vous me faites dire que j'avais prétendu le contraire, mais il a démérité dans ces derniers temps et, si c'est sa faute, c'est bien plus encore celle du gouvernement et de cette censure, que nous n'aurions, paraît-il, pas le droit de critiquer, car, elle aussi, serait infaillible et irresponsable comme M. le Ministre.

» Mettons toute chose à sa place, dans ma pensée comme dans mon langage. Jusqu'à présent, pas de reproche sérieux, et souvent de justes éloges à adresser au théâtre de l'Odéon ; depuis quelques jours, d'après la notoriété publique et d'après ce que j'en sais, c'est un théâtre descendu de plusieurs degrés et entré dans une

(1) Personnages de *Germinie Lacerteux*.

voie déplorable, un théâtre qui ne mérite plus d'être encouragé, qui mérite au contraire d'être sévèrement blâmé ; et s'il ne l'était pas, si des œuvres semblables à *Germinie Lacerteux* souillaient encore sa scène, eh bien ! je ne me gênerais pas pour demander à l'Etat compte de sa complaisante faiblesse et pour censurer la censure (1). »

Ainsi parla le père conscrit, noble et hautain langage qui, certainement, a dû faire tressaillir dans sa tombe les chastes cendres du plus chaste Sosthène de la Rochefoucauld, Ministre des beaux-arts, fatal aux galbes des danseuses (2), car c'est la pudeur des bons pères de famille qui parlait avant-hier par la bouche de M. de Kerdrel, pudique et noble huis ! A ce sauvage défenseur de la morale et du beau langage, je me bornerai seulement d'adresser une question : M. Audren de Kerdrel a-t-il vu la pièce ? Non, M. de Kerdrel l'avoue lui-même et avec une bonne foi quelque peu naïve ; non seulement M. de Kerdrel ne connaît pas la pièce, mais il se flatte de ne pas la connaître, et cette ignorance est non seulement le cas de M. de Kerdrel, mais c'est aussi celui de tous les effarouchés détracteurs de *Germinie* !

M. Halgan, qui a soulevé, le premier, l'incident, l'a fait sur l'observation d'un ami, rencontré dans la rue au moment même où il entrait au Luxembourg ; son appréciation, il l'avoue, n'est pas celle d'un homme ayant été spectateur de la pièce, car cette pièce, il n'a pas eu, bien plus, il n'aura pas le courage de la voir (vous avez cependant le courage de la juger, messieurs) ; c'est devant le *tolle* général élevé dans le public et dont il a trouvé la trace dans toute la presse, qu'il entreprend cette campagne de salubrité publique, appuyé cependant sur un argument sans réplique, sur l'opinion du feuilleton du *Temps*, sur la critique de M. Sarcey Francisque, muse à peplum et laurée de palmes d'or

(1) Pourtant la censure avait exigé des coupures. Goncourt avait dû supprimer de sa pièce une scène dans laquelle un Frère des écoles chrétiennes venait visiter à l'hôpital une femme qu'il avait rendue mère (*Temps*, 27 décembre 1888).

(2) Il s'agit de ce comte Sosthène de la Rochefoucauld dont parle Henri Houssaye dans son 1814 et qui prétendait sacrifier la colonne Vendôme à la gloire des alliés et aux rancunes du parti royaliste. Ministre des beaux-arts sous la Restauration, le duc avait pris un arrêté réglementant la toilette du corps de ballet à l'Opéra.

de nos pères conscrits (1) ; non seulement c'est le cas de M. Halgan et de M. de Kerdrel, mais c'est aussi celui de M. de Pressensé que la finale de son nom aurait dû cependant préserver d'une légèreté aussi évidente !

Ces messieurs tonnent et grondent au nom de la morale et de la langue française ; c'est dans les couloirs du Sénat une levée de boucliers et un long appel aux armes. Les barbares sont là, menaçant la Patrie et l'Odéon sacré :

Aux armes, citoyens, pères conscrits, aux armes !

et ces barbares, nul d'entre eux ne les a vus ou entendus ; c'est sur des racontars et des rumeurs de presse qu'ils jugent et condamnent ; les oies du Capitole avaient du moins sur eux cet avantage qu'elles avaient vu luire dans la nuit les framées des barbares aux créneaux des remparts et entendu cliqueter les cuirasses gauloises contre les murs de la citadelle.

Non que je veuille ici défendre et M. Porel et M. de Goncourt ; le cas d'hystérie de *Germinie Lacerteux*, document plus qu'humain d'un organisme de femme, relève pour moi du roman d'analyse ; le sujet en est répugnant et choquant au théâtre et malgré de superbes cris de douleur vraie et le poignant de cette agonie d'une âme saignant à tous les clous de la réalité ! Certes, sans le tempérament de M^{lle} Réjane qui y arrache tous les soirs l'applaudissement et le succès, la pièce était pour moi condamnée, la partie perdue d'avance ; mais, à mon avis, MM. les sénateurs ont laissé

(1) Dans sa chronique sur *Germinie Lacerteux*, Sarcey écrivait : « La pièce est tombée et il faut bien que M. de Goncourt et ses partisans le sachent : elle n'est pas tombée parce qu'elle révélait un art nouveau, parce qu'elle bousculait les conventions admises, parce qu'elle choquait les préjugés du gros public qui se compose, comme l'a si élégamment dit M. Antoine, de *gueux imbeciles*, elle est tombée pour une raison beaucoup plus simple et plus plate : elle est tombée uniquement parce qu'elle était obscure et ennuyeuse... Les questions de théorie n'ont rien à voir dans cette chute... Voilà ce que je crois être la vérité et cela n'enlève rien à l'estime que nous faisons de M. de Goncourt dans d'autres genres. Il n'entend absolument rien au théâtre. » (*Le Temps*, 24 décembre 1888).

Antoine, devant cette attitude, décida de reprendre *La Patrie en danger* : « Je veux donner cette pièce avant six semaines et nous verrons si les *gueux imbeciles* d'hier soir recommenceront. »

(Cité par *L'Événement* du 23 décembre 1888).

échapper une belle occasion de plaire à Bergerat et d'empoigner Porel. Ils n'ont pas vu la pièce et, qui mieux est, l'avouent, et veulent la juger. Tout le monde trouvera avec moi qu'ils ont quelque peu oublié d'allumer leur lanterne.

Reste M. Porel, premier incriminé. M. le Ministre des beaux-arts l'a vaillamment et crânement défendu comme le directeur Mécène des audacieux et des jeunes : « L'Odéon, a-t-il dit, a non seulement le droit, mais en même temps le devoir (car c'est une des conditions de son existence) d'être à la fois un théâtre de tradition et un théâtre d'initiation. Il doit conserver les pièces anciennes et accueillir les œuvres nouvelles pour en faire l'essai. Je dis qu'il doit accueillir telles œuvres nouvelles qui ne se produiraient pas sur une autre scène. Voilà quel est le devoir, voilà quel est le rôle de l'Odéon parmi les théâtres subventionnés, et je m'étonne de voir attaquer une direction qui a toujours rempli ses engagements de façon à satisfaire le public d'une part et le gouvernement de l'autre. »

A quoi le baron de Lareinty : « Eh bien ! il n'est pas difficile le gouvernement. » Et, sur la riposte du Ministre des beaux-arts : « Plus difficile que vous », Lareinty de conclure : « On ne s'en douterait guère. » Aimables escarmouches qui donnent à la sommeillante assemblée je ne sais quel regain de modernisme et d'actualité.

Tout cela est bel et bon, en effet, mais me permettra-t-on de poser une question, à moi, jeune, très jeune chroniqueur et parfois poète moderne ou plutôt de dresser une liste de jeune pièces montées depuis deux ans par ce directeur, Mécène des jeunes.

A tout seigneur, tout honneur : *Le Songe d'une Nuit d'été* (1), d'un certain William Bacon Shakespeare et de M. Paul Meurice. Paul Meurice, Vacquerie, Hugo et C^{ie} (pas précisément jeune, vous m'accordez bien cela).

Reprise de *Macbeth*, de M. Paul Lacroix (2), poète mort à soixante-seize ans et éphèbe un peu plus qu'indifférent aux dieux, s'il faut

(1) Joué à l'Odéon en janvier 1886 avec musique de Mendelssohn, avec M^{lle} Cerny de Choudens.

(2) Jules et non Paul Lacroix. L'Odéon avait déjà donné son *Macbeth* en 1863. Au même moment, la Porte Saint-Martin donnait le *Macbeth* de Richopin, joué par Sarah Bernhardt.

en croire un proverbe connu : « Quand on meurt à vingt ans, on est aimé des dieux. »

Henriette Maréchal, reprise d'une pièce tombée aux Français en 1864, de MM. de Goncourt, jeunes il est vrai en 1850 : il faut donc croire qu'ils ont rajeuni depuis.

Caligula, superbe reprise, disons-le, mais d'une pièce d'Alexandre Dumas père, quelque peu défunt aussi, pour être classé, même en s'y prêtant, dans les jeunes (1).

Germinie Lacerteux, pièce en tableaux vivants de M. Raffaelli (2), peintre impressionniste, très jeune il est vrai, et de M. Edmond de Goncourt, qui, lui, n'en est plus à ses débuts dans l'insuccès scénique et le nom de M. de Goncourt figure seul sur l'affiche.

Si vous ajoutez à ces pièces de sexagénaires pour le moins, la reprise annoncée de *Fanny Lear* (3), du même Paul Lacroix, déjà cité et déjà jouée jadis à l'Odéon avec M^{lle} Sarah Bernhardt dans le rôle de Cordélia, direction La Rounat (4), vous avouerez, si *Germinie Lacerteux* les aime jeunets, comme le dit si pittoresquement Julie et les prend presque en nourrice, M. Porel, lui, les aime mûrs et les prend plutôt en Meurice.

Vous m'objecterez, je le sais, une ou deux shakespearinades (5) et la *Marchande de sourires* (6), japonaiserie, en effet, des plus jeunes

(1) Reprise le 8 novembre 1887. Avait été représenté en 1837 à la Comédie française.

(2) La pièce est en effet composée, à la manière impressionniste, d'une série de tableaux qui se succèdent : « Le rideau se baisse, non après chaque acte, mais pour ainsi dire après chaque scène, si bien que la pièce ressemble, disait quelqu'un, à une image d'Epinal qui aurait pour titre : Les malheurs d'une petite bonne. » (*Le Temps*, 2 décembre 1888). Si l'on remarque que Raffaelli, peintre impressionniste, était l'ami et le portraitiste de Goncourt, on comprend l'allusion.

(3) *Fanny Lear* avait été donnée au Gymnase en 1868. Cette pièce est de Sardou.

(4) La Rounat fut nommé directeur de l'Odéon le 30 mai 1880. Il y eut pour associé Porel en 1882. En novembre 1884, il tomba malade. Porel fut nommé directeur intérimaire. La Rounat mourut le 25 décembre 1885 et Porel devint le seul directeur.

(5) *Conte d'avril*, d'Auguste Dorchain, adaptation du *Soir des Rois*, de Shakespeare, 22 septembre 1885. *Beaucoup de Bruit pour rien*, 1888. Cf. *suprà*, p. 63, 64, 65.

(6) 21 avril 1888. Drame japonais de Judith Gautier avec prologue d'A. Sylvestre et musique de Benedictus.

d'une fort jolie femme qui ne l'est plus (1), mais si vous le voulez bien nous passerons ces petites incursions en Shakespeare aux profits et pertes d'un cahier des charges et vous conviendrez avec moi que le seul jeune, qu'ait jamais encouragé M. Porel, est le nommé William-Busnach Shakespeare.

29 décembre 1888.

(1) Judith Gautier avait trente-huit ans à cette date.

Paris d'aujourd'hui : Monsieur Alphonse Lemerre.

La rancune qui dicta cette chronique à Jean Lorrain avait trois causes. La plus lointaine, c'est l'accueil qu'avait fait Lemerre au jeune poète porteur du Sang des Dieux et de La Forêt bleue ; la seconde, une attaque de Lorrain dans Très Russe contre Paul Bourget, auteur aimé de Lemerre ; la plus immédiate enfin, c'était l'antipathie que professait le chroniqueur à l'égard des écrivains amateurs mondains que Lemerre accueillait volontiers. Quant à Bourget, voici comment l'avait traité Lorrain : « Orgelet, un gris, un suave, un nuancé, l'Eliacin des Débats, le Chérubin de La Revue nouvelle, au fond, un très malin qui a su ne pas être jeune et baiser à propos les doigts des vieilles femmes, les seules qui aient aujourd'hui un salon... Les jeunes, pressées de vivre, ont surtout une alcôve, et l'alcôve lui fait peur à ce petit abbé ; bien trop fûté pour y entrer, Orgelet, dans l'alcôve : pas assez fort pour en sortir... Quant à du talent, il en a : il a lu Taine, Stendhal et Schiller, sait s'en souvenir et, avec quelques vieux airs de Baudelaire, s'est composé un profil athéo-anglo-littéraire, très apprécié des étrangers, mettons plutôt des étrangères... Il a en lui du pion, du petit-maître et de la gouvernante anglaise : en un mot, les femmes en raffolent. Pour elles, c'est le fin du fin, le grand-maître dans l'art des attouchements psychiques, le psychologue et l'analyste de leur cœur féminin dans ce qu'il a de plus flatteur et de moins défini : la belle malice, il s'analyse lui-même. Un Brummel amoureux de son armoire à glace, chuchotent ses ennemis... Au fond, c'est un bas-bleu, on ne lui connaît pas de maîtresse » (1).

Quant aux littérateurs mondains, Lorrain les avait singulièrement maltraités dans une chronique précédente du 13 juillet 1887, intitulée L'Elément étranger. Une riposte de Lemerre provoqua la chronique que nous étudions ci-dessus. Voici le passage qui mit le feu aux poudres :

(1) *Très Russe*, p. 159-160.

« ...Toute une poésie échevelée, passionnée, lunaire, héraldique, hermaphrodite et extraordinaire dont la publication comptera parmi les mauvaises actions de M. Alphonse Lemerre, le Mécène éclairé d'art, qui est cependant assez riche pour résister à l'appât des 1.800 francs dont on a payé l'estampille de sa maison sur le volume, et qui aurait dû, au moins, préserver d'un ridicule public une femme en somme charmante et inoffensive et dont le seul tort est de se croire toujours en 1830, Corinne et l'Italie... Que M. Sully Prudhomme, membre de l'Académie des Impairs, et M. Arthur Meyer aient accepté de patronner la noble muse devant le public parisien, cela se comprend : M. Sully Prudhomme est académicien et M. Arthur Meyer est homme du monde.

Des salons, le chemin est ouvert (1)...

» Mais que M. Lemerre, un bas-Normand et un roublard ! Non, M. Lemerre, par respect pour ses auteurs : Barbey d'Aurévilly, Coppée, Michelet, Flaubert, Leconte de Lisle, aurait dû laisser ce bon dessus de pendule au salon de cette princesse (2). »

« Considérez la prospérité éclatante et les humbles débuts de la plupart de nos éditeurs. Combien d'entre eux, parvenus au million, ont travaillé au petit sou de l'étalage ! Quand ils ont, vingt ans durant, gravelé sur la portion de l'homme de lettres ; quand, Shyloks du bouquin, ils lui ont ôté, livre par livre, toute la chair de son intelligence ; ces gueux revêtus prennent des airs de Mécène : après l'argent ils volent l'honneur, parfois une administration complaisante fleurit la boutonnière de ceux qui ras tondirent les prés verts de la pensée. Tout beau, mes maîtres !

» Et, parfois, il se forme autour de l'exploiteur une tradition menteuse de générosité, de perspicacité, d'appui prêté aux lettres : après avoir rançonné l'auteur, ils se vantent de l'avoir découvert. Vous le connaissez, ô mes chers poètes, ce gros bas-Normand du passage (3) : naguère marchand en bondieuseries, il recueillit les

(1) Allusion à un refrain de l'opéra *Guillaume Tell*. Cf. *suprà*, p. 47.

(2) *Evénement*, 13 juillet 1887.

(3) Du passage Choiseul où était installée la librairie Lemerre.

dépouilles opimes du Parnasse, il les trafiqua, les brocanta pièce par pièce, et jamais esclaves au pouvoir du négrier ne furent plus durement menés que nos Gringoires entre les serres de ce grippe-sous. Il leur imposait un dépôt d'argent pour couvrir ses frais d'impression ; l'apprenti-poète se saignait à blanc et si, d'aventure, le livre gagnait un succès littéraire, l'auteur était surtout payé par des joies morales. A ce trafic, le bonhomme Normand fit sa pelote, et lui qui prenait Lucrèce, le chantre d'Epicure, pour un ancêtre de Lucrèce Borgia, il se gonfla comme un protecteur des muses. Naturellement, il fut décoré ; dix poètes de talent qu'il avait édités et tondus, ne manquèrent pas de l'en féliciter en lui présentant leur boutonnière vierge (1). »

Henri BAUER.

Lemerre, Alphonse pour le Parnasse, est, paraît-il, un surintendant Fouquet pour les femmes du monde ; avec le butin gagné sur le dos des Claudel, Banville et Leconte de Lisle, il *donne* des galanteries et des *cadeaux* aux Sévignés au petit pied du Faubourg ; il a exigé la forte somme de M. François Coppée (car l'auteur du *Passant* et de *Severo* fit parfaitement les frais d'édition de ses premiers vers) et il publie *gratis pro Deo* les vers de M^{me} de X... (2).

Aussi, à l'insinuation par moi-même émise qu'une belle marquise a peut-être payé un peu cher l'immortalité de son *peplus* (*sic*) (3), est-ce avec le noble courroux de la dignité outragée que M. Lemerre se dresse sur ses ergots de coq bas-normand. Fort de sa conscience et du ruban rouge de sa boutonnière, il prend le monde à témoin que tous ceux qui le connaissent savent qu'il est incapable de manquer aussi grossièrement aux convenances.

Nous sommes enchantés de l'apprendre et c'est là une nouvelle révélation de la personnalité de notre sympathique éditeur ; maintenant que, d'éditeur de poètes, M. Lemerre est devenu éditeur de femmes du monde et l'Arthur Meyer de la littérature, il se peut qu'assoupli au contact des cours, de la duchesse Ary Ecilaw (4)

(1) *Echo de Paris*, 29 octobre 1886.

(2) M^{me} de Montgomery, qui publia chez Lemerre *Premiers vers : Feuilles éparses*, le *Cahier d'un Rêveur*, *L'Amour de Fantasio*.

(3) Allusion à un vers de *Feuilles éparses* :

J'ai taillé mon péplum dans l'immortalité. (P. 51).

(4) Pseudonyme de la comtesse Czapska, auteur de *Une Altesse impériale*, de Roland et du *Roi de Thessalie*, paru en 1886.

et du Roi de Thessalie, il soit revenu à des sentiments plus désintéressés et ne tonde plus aussi ras les cheveux dorés de la Muse. Mais du temps où M. Lemerre était éditeur de poètes, et c'est alors que nous l'avons connu, il exigeait fort galamment la forte somme et j'en parle d'autant plus sciemment que j'eus l'honneur de voir éditer au Passage Choiseul et pas précisément *gratis pro Deo* mes deux premiers volumes de vers.

Quand, taquiné par la démangeaison d'écrire, je portai, moi, Normand de la haute-Normandie, à l'éditeur bas-Normand du passage, le manuscrit du *Sang des Dieux*, quinze cents francs me furent bel et bien demandés pour les frais d'impression par M. Alphonse Lemerre... Quinze cents francs... je vous avouerai que, moi aussi, j'eus le « bigre, c'est cher ! » (1) prêté à une belle muse par le numéro de *La Vie parisienne* de cette semaine, mais à Normand, Normand et demi et j'offris à M. Lemerre de faire imprimer le volume à mes frais, en me réservant le choix de l'imprimeur ; M. Lemerre accepta sans enthousiasme et, pour 500 francs, j'eus, dans une imprimerie de province, un volume *exquis* de typographie dont Mécène voulut bien se montrer enchanté et qui n'eut d'ailleurs aucun succès de vente. J'y trouvai donc un gain de cinquante louis peut-être. De 1.500 ôtez 500, restent 1.000 francs, je crois, 1.000 francs sur lesquels comptait M. Lemerre et auxquels j'essayai de suppléer par la richesse des rimes.

Dire que cette normande défiance établit entre mon éditeur et moi d'étroits rapports d'amitié, non ; aussi, un an après, l'offre faite par moi d'un manuscrit de la *Forêt bleue*, me vis-je encore invité à en faire les frais d'impression et de brochage. Laisse absolument libre dans le choix des caractères et des vignettes, cela me permit de me livrer à des recherches et des fantaisies typographiques amusantes et rares et d'ouvrir ce second volume sur une gravure d'après Sandro Botticelli, comme j'avais ouvert l'autre sur la jeune

(1) Dans le numéro du 16 juillet 1887, *La Vie parisienne* publiait une revue : *Dans l'Escalier*, où nous relevons le passage suivant : « *Comment on lance un volume* : I. — *Une belle marquise s'aperçoit qu'elle fait des vers en appuyant son front sur les genoux de son mari.* — II. — *Entrevue avec M. Lemerre* : Bigre, s'écrie la marquise, c'est cher ! — III. — *La marquise rêveuse* : Pourquoi ne ferais-je pas payer ma gloire par mes admirateurs ? » Et, de fait, elle envoie dans son monde une quantité de volumes en hommage, mais que la maison Lemerre a soin de faire suivre de la facture. »

filles portant la tête d'Orphée du peintre Gustave Moreau. Je me mettais ainsi presque sous la protection des deux subtils et pénétrants artistes, ce qui, à mes yeux et aux yeux de beaucoup d'autres, valait bien l'estampille de la maison du passage Choiseul.

Mon second livre n'en eut pas moins le sort de l'autre, la *Forêt* se vendit mal, mais j'étais un poète résigné, je me contentais alors de la gloire morale d'être en compagnie des dieux, Leconte de Lisle, Hugo, Armand Sylvestre, de Banville et Coppée, heureux de ma réputation encore à venir et des 200 francs de compte de vente annuels de M. Lemerre.

Néanmoins, à mon troisième volume, j'allai ailleurs. Ailleurs, non seulement on m'éditait gratis, mais on voulait bien me donner 35 centimes par exemplaire ; je tirai ma révérence à Mécène, lui laissant mes deux premiers volumes en dépôt.

Arrivons aux faits :

Parmi les femmes du monde, je veux dire parmi les talents de femmes du monde éditées alors au passage Choiseul, commençait à fleurir et à rapporter, moyennant 1.500 francs de réclame payée à un grand journal du boulevard, commençait à fleurir et à rapporter, un jeune et très subtil psychologue (1), Chérubin attitré des boudoirs d'Israël et de *La Nouvelle Revue* (2).

Sur cette jeune tête d'Eliacin, M. Lemerre, Joad de la littérature, avait mis toutes ses espérances. Il y a deux ans, dans *Très Russe*, mon second roman, j'osais effleurer cette tête charmante ; à dater de ce jour, mes rapports déjà froids avec la maison Lemerre, tombèrent à 40 degrés au-dessous de zéro ; dès lors, non seulement mon nom devint invisible, mais mes volumes devinrent aussi invisibles en montre ; ils disparurent soudain de l'étalage et, comme un méchant enfant qu'on met au cachot, on me relégua dans la cave. J'avais touché à ce Palladium, à l'éphèbe sacré ; depuis ce jour, également plus d'argent, plus de compte de vente, pourquoi ? Complicité et mystère !

Comme à un collégien de sixième, on me coupait les vivres. Ah ! J'attaquais M. Bourget ! Allons, Lorrain, en pénitence ! D'où

(1) Paul Bourget, lancé dans le salon de M^{me} Cahen.

(2) Fondée par Juliette Adam. Cf. *suprà*, p. 44, note 4.

venait le coup ? De M. Bourget ? Je ne puis le croire ; de M. Lemerre ? Je laisse le public juge.

J'ai le tort d'être assez rancunier. Quand on est l'auteur du *Sang des Dieux*, on est presque autorisé à aimer la vengeance. Dès lors, je guettais mon Mécène *étouffeur* et, ma foi, devant l'immense éclat de rire soulevé ces jours derniers, autour d'un certain volume (1), je n'hésitai pas à prendre un peu mon Mécène au collet (2).

La chose est à refaire, paraît-il, j'ai manqué mon coup, puisque M. Lemerre, éditeur contre remboursement des poètes, publie également à ses frais les volumes de nos grandes dames et est en train de passer éditeur mondain.

Derrière le convoi de M. Caro (3), M. Alphonse Lemerre vient d'entrer dans le vrai monde ; après M. Sully Prudhomme, M. Paul Bourget ; après M. Paul Bourget, Ary Ecilaw (4) ; après Ary Ecilaw, M^{me} la Marquise de M... (5).

Mes compliments, mesdames ; d'ailleurs M. Alphonse Lemerre a tout ce qu'il faut pour recevoir la cour et la ville : hôtel au Trocadéro, maison de campagne à Ville-d'Avray, la maison même du peintre Corot avec buste du poète des *Nymphes* et des *Aubes matinales*, édifié par souscription ! Aux banquets à tant par tête offerts à Mécène par tous les auteurs édités par lui, vont succéder les grands dîners mondains en habit noir fleuri de mauves orchidées, les grands raouts en diamants et en épaules ; et M. Lemerre a bien raison : le monde des comtes et des marquises est le seul où Mécène ait la chance de pouvoir promener sa décoration, sans y rencontrer l'ironie de certains regards et de certains sourires. Oh ! Alphonse ! Nous t'attendions là !... Avoir commencé par M. Leconte de Lisle et finir avec Philaminte ! Avoir, pendant vingt ans, distribué les lauriers de la gloire et distribuer maintenant le ridicule !

(1) C'est le volume de vers de M^{me} de Montgomery, qui provoqua cet immense éclat de rire. Un article à *La Vie parisienne*, deux articles de Lorrain, un troisième article à *L'Événement* furent les échos de cet éclat de rire.

(2) Dans *L'Élément étranger*, paru à *L'Événement* le 13 juillet 1887.

(3) Caro venait de mourir en 1887. C'était le philosophe et le professeur favori d'un grand nombre de mondaines qu'on nommait *Les Carolines* (Cf. *Charivari*, 30 juillet 1887).

(4) Cf. *suprà*, p. 94, note 4.

(5) Cf. *suprà*, p. 94, note 2.

Ave, Cesar, ridendi te salutant.

Salut, César, les grotesques de demain te saluent ! Soit, mais au moins, César, laisse-nous en rire, c'est un droit qu'à la porte on achète en entrant ! Mais non, M. Lemerre ne supporte pas qu'on rie, et si une boutade nous échappe, c'est sur un ton d'*imperator* qu'il clame dans la presse : « Un monsieur se permet, un monsieur s'est permis !... (1). »

Se permet... Où M. Lemerre a-t-il pris le droit de traiter ainsi la littérature en fille soumise ! Dans son prénom d'Alphonse ou dans la fortune qu'il a fait suer aux muses sur les presses de son imprimerie ? Depuis quand M. Lemerre est-il le préfet de police des mœurs littéraires ?

Un monsieur s'est permis ! Le monsieur se permettra encore avec ou sans votre permission, mon cher Mécène.

Vos poètes familiers vous ont vraiment habitué à d'étranges façons de faire du sentiment ; si j'ose aujourd'hui écrire cette chronique, c'est que je sais être l'écho de la plupart des auteurs de votre propre maison ; vous vous êtes fait une réputation de petit tyran et personne, paraît-il, n'ose souffler mot devant votre grandeur, terrorisé qu'on est entre l'espérance de la petite édition à 6 francs et la promesse de figurer dans l'*Anthologie*.

La petite édition de la collection Lemerre, une trouvaille et un truc, avec lequel Mécène bâillonne les rebelles et les récalcitrants ; de cette petite édition, Mécène a fait un droit à l'immortalité, quelque chose comme le fauteuil de l'académie des poètes. Avec sa petite édition, M. Lemerre tient en échec la presse où nous sommes tous plus ou moins poètes. Etre imprimé dans la petite édition, mais c'est entrer dans l'Olympe, le plain-pied avec les dieux, Homère, Hugo, Eschyle, Leconte de Lisle, Sylvestre. Mais silence ! Si tu bronches, au panier, toi là-bas, poète !

Eh bien ! j'en fais mon deuil, je ne serai pas de la petite édition, pas plus que de l'*Anthologie*, cette anthologie des poètes français, au sujet de laquelle j'ai là votre lettre, cher monsieur, me demandant des renseignements pour ma biographie... Eh bien ! je n'en

(1) Lemerre manifesta cette grande colère à l'occasion de la chronique du 13 juillet 1887, intitulée *L'Elément étranger*.

serai pas de votre *Anthologie* (1), je ne figurerai pas entre M. Leconte de Lisle et M. Paul Bourget, mais au moins aurai-je levé la tête, et dit au moins une fois tout haut dans la vie, ce que pensent tout bas les autres et maintenant, ô Mécène, celui que tu n'éditeras plus et que tu vas enterrer te salue : *Ave, Cæsar, moriturus te salutat.*

21 juillet 1887.

(1) Dans cette *Anthologie*, ne figurent pas davantage : Baudelaire, Rimbaud, Moréas, Richepin et autres poètes de quelque importance.

Laissez venir à nous tous les Petits Pierrots.

Cette chronique est importante, parce qu'elle marque un point important dans l'histoire de la pantomime.

A la fin du dix-neuvième siècle, cet art, qu'on avait cru fini en 1847 à la mort de Gaspard Debureau, connut un renouveau de faveur. A Debureau, succédèrent Debureau fils, Guyon, Legrand et Rouffe. Mais longtemps Paris dédaigna l'art muet, qui se réfugia en province et notamment à Marseille, où Pierrot, parmi les nervis, devint tragique. Il redevint parisien en 1888, mais il resta farouche. A cette date, fut créé le Cercle funambulesque, par Raoul de Najac et Paul Margueritte, tout exprès pour favoriser la renaissance de la pantomime. Les plus grands écrivains s'y prêtèrent volontiers. Catulle Mendès donna Chand' d'habits ; Paul Margueritte, Pierrot assassin de sa femme ; Jean Richepin, L'Impératrice. Les plus grands artistes prêtèrent leurs concours, notamment Félicia Mallet, Lucien Guity et Signoret. Même Sarah Bernhardt avait voulu jouer Pierrot à l'asile des Fous au Trocadéro. Elle avait, à cette occasion, pris des leçons de Guyon. Parmi les partenaires de Sarah, on remarquait Réjane en Colombine, Saint-Germain en médecin aliéniste, Delaunay en gendarme et Guyon en Madame Cassandre. La soirée donnée au profit des aveugles rapporta 7.700 francs (1). Ce succès financier fut d'ailleurs un échec artistique. C'est ainsi que le présente Champfleury dans sa Préface aux Pantomimes de Gaspard et Charles Debureau : « Le masque israélite de l'actrice ne rendait en quoi que ce soit, me dit-on, la spirituelle bonhomie du Pierrot consacré ; la finesse de son regard, sa bouche à la fois fière et moqueuse, la sobriété de ses gestes qui rappellent celle des figurines peintes sur les vases grecs. Pas de liant, point de charme dans l'ensemble : une défroque blanche sur un porte-manteau, des fils de fer s'agitant maladroitement sous les plis classiques du pantalon étoffé : telle fut la fantaisie

(1) Cf. Richepin, *Souvenir des funambules*.

quelque peu macabre qui laissa les spectateurs consternés, sans voix pour acclamer, sans mains pour applaudir... Un désastre ! « Ah ! mon ami, quelle veste ! disait Sarcey ! »

* * *

On perçoit au lointain un air joyeux et tendre
Et, tout en satin blanc, d'un pas vif et discret,
Entre en scène Pierrot, le Pierrot de Lancret.
Poudré, pantalon court, la casaque Louis... Quinze
A gros boutons s'ouvrant sur la blancheur du linge,
La guitare à la main et le mollet cambré,
Il est musqué, pimpant, fanfreluché, lustré,
Et semble, en ce décor austère et froid d'automne,
Un brin de lilas blanc qui valse et tourbillonne (1) !

Lisez l'entrée de Coquelin Cadet dans *Le Baiser*, de Théodore de Banville. Mais cela, c'est le Pierrot vieux jeu, le Pierrot né d'un rayon de lune et d'une mesure de Lulli, mi-Italien, mi-dix-huitième (*Au clair de la lune, mon ami Pierrot*), le Pierrot, prince au trumeau dormant d'un boudoir de marquise, debout dans le lointain des vieux pays irréels de Watteau et autres poètes, le Pierrot posthume de Théophile Gautier, de Jules Janin et de Paul de Saint-Victor (2), le Pierrot des *Fêtes Galantes* de Verlaine et du bal des Pierrots de cette semaine chez la baronne Nathaniel de Rothschild, celui que Joris-Karl Huysmans a cru reconnaître et a si précieusement croqué dans son *Geindre des Croquis parisiens*.

« O mélancolique inventeur des yeux noirs qui brûlent sans flammes et des lèvres tout à la fois irritantes et froides ; peintre des Cydalises désarmées, qui reflètent leur traîne de moire dans le bleu des lacs Watteau ! J'ai, par l'une de ces dernières et froides nuits, songé à ton Gille goguenard, dont le blanc visage s'allume

(1) Jean Lorrain, *Les Griseries : La Damnation de Pierrot*, p. 67.

(2) Ces trois écrivains, critiques théâtraux, avaient eu maintes fois l'occasion de parler de Pierrot depuis la résurrection de la pantomime à Paris, avec *Pierrot assassin de sa femme*, donné par Paul Margueritte en 1886. De plus Jules Janin est l'auteur du *Théâtre de Quatre sous*, dans lequel il conte l'histoire du *Théâtre des Funambules* dans la première moitié du dix-neuvième siècle. Quant à Théophile Gautier, c'est d'un de ses feuilletons intitulé *Shakespeare aux Funambules*, que Catulle Mendès devait tirer, en 1896, son fameux *Chand' d'habits*.

de prunelles inquiètes et se troue d'une bouche arrondie comme un O dans l'ovale laiteux des chairs.

» Flânant sur le boulevard des anciennes banlieues, alors que, dans un bain de lune, les grilles des tripiers jettent sur la boue des rues les raies cassées de leurs ombres, j'entrevis un fantoche démesurément long qui filait le long des boutiques, un litre dans une main, une pipe dans l'autre.

» Je ne doutais point que cet étrange personnage ne fût ce folâtre et rusé compère ; grand brasseur de filles et dépuceleur de bouteilles, l'éternel rival d'Arlequin : Pierrot. Il rasait les murs, preste et le regard sournois. Soudain, il fit halte devant une maison, poussa une petite porte et tomba dans un trou noir, comme un lis plongé jusqu'à la tige dans un baquet d'encre... (1). »

De ce trou noir, Pierrot sceptique, naïf et goguenard, sortira tragique et macabre... C'est Rouffe, le sinistre Pierrot marseillais (2), succédant au Debureau (3) cher à M. de Banville (4) et à ceux de sa génération (5), le Pierrot montmartrois de Willette, tout rouge des coups de couteau du boulevard extérieur, Pierrot-Willette

(1) *Croquis parisiens*, p. 71. — Gaspard Debureau fit un *Pierrot mitron*, dont le souvenir pourrait bien avoir inspiré ce croquis.

(2) Rouffe (1849-1885) avait été l'élève de Ch. Debureau à l'Alcazar de Bordeaux. Puis il s'installa à Marseille dont il fit la capitale de la pantomime. En cette ville aux passions violentes et où les nervis constituaient la meilleure part de la clientèle de Rouffe, Pierrot prit un caractère macabre et tragique.

(3) Il y a deux Debureau dans la pantomime : Gaspard Debureau qui fut l'inventeur du Pierrot français qu'il revêtit de la blouse de calicot blanc et du serre-tête noir. Il avait débuté en 1817. Il était le plus jeune fils d'une famille d'acrobates que Blanchard, directeur d'un théâtre de danseurs de corde, découvrit un jour par hasard, donnant une exhibition dans la cour Saint-Maur. Il engagea toute la famille d'acrobates et Gaspard par-dessus le marché. Debureau père mourut en 1846. Son fils lui succéda sans le remplacer. Il alla à Marseille en 1867 et à l'Alcazar de Bordeaux en 1869. Il y rencontra Rouffe.

(4) Théodore de Banville a souvent pris Pierrot pour thème de ses poèmes. Notamment il l'a mis en scène dans *Le Baiser*. Il a parlé de Debureau et des *Funambules* dans *Contes de Paris vécu*, *Mes Souvenirs*, *L'Ame de Paris*.

(5) Quand Debureau mourut, ce fut un véritable deuil populaire. Lorsque son fils lui succéda dans *Pierrot Marquis* de Champfleury, un camarade, Achille Bougnol, rima une chanson un instant populaire :

*Des vieilles pantomimes,
Le titi n'est plus veuf.
Tirons nos centimes,
Voilà z'un Pierrot neuf.*

Péricaud. *Histoire des Funambules*, p. 32.

dont la Colombine est Mimi-la Goulue, remplaçant le blanc fantoche des bals, de l'Opéra de la rue Lepelletier, paraphé Gavarni ; c'est M. Paul Margueritte, enfin, l'hallucinant et l'halluciné fantôme de *Colombine pardonnée* et de *Pierrot l'assassin de sa femme*, terrifiant il y a un mois le public (1), et quel public... artistes et blasés du théâtre de M. Antoine, et détrônant dans une pantomime de croque-morts les délicieuses fantaisies en plein rêve du vieux mime Paul Legrand (2), Pierrot secouant les reflets de lune égarés sur sa manche ou Arlequin dévoré vivant par les papillons qui l'ont pris pour une fleur!

« Ah ! disait un jour M. de Banville avec une pointe de malice inquiète, si vous faites Pierrot tragique, je ne vois plus quel avantage il a sur Thyeste. »

Le fait est qu'à en juger par son Pierrot du *Baiser*, M. de Banville ne doit avoir guère d'inclination pour le Pierrot moderne et pour la recherche funambulesque (3), pimentée du macabre et du comique dément de la pantomime anglaise (4).

(1) En avril, le théâtre Antoine qui venait de s'installer dans les locaux du théâtre Montparnasse, rue de la Gaîté, avait joué *Pierrot assassin de sa femme*. Paul Margueritte joua lui-même dans cette pantomime aux côtés d'Antoine. Cette conception du Pierrot tragique nous la trouvons exprimée, en 1885, par Paul Margueritte : « Voyez-vous, le Pierrot triste a fait son temps. Pierrot amoureux, Pierrot valet, Pierrot comique, tout cela je n'en veux plus... La tradition ? Oui. Eh bien ! elle est éteinte... ça ne sera plus Pierrot... je sais, c'en sera un autre, vous verrez... moi, je veux être le *Pierrot tragique* » (*Tous Quatre*, p. 263).

(2) Paul Legrand avait joué à la salle Bonne-Nouvelle, de 1839 à 1847. En 1847, il va à Londres pour retourner aux Funambules en 1850. De ce fait, il y avait, à cette date, trois Pierrots aux Funambules : Charles Debureau, Paul Legrand et Alexandre Guyon.

(3) Il faut aller chercher très loin l'origine du mot *funambulesque* appliqué à la pantomime. En 1746, il y avait une célèbre danseuse de corde, la Saqui. Or, un jour la Saqui, voyageant de Paris à Vincennes dans la voiture d'un certain Blanchard, ancien marchand de beurre devenu voiturier, eut une altercation avec ce dernier. Furieux, Blanchard décida de monter un théâtre pour faire concurrence à la Saqui, et, de fait, il s'installa sur l'emplacement d'un théâtre de chiens savants. Avec les chiens savants, il y avait, en ce théâtre, une société de sauteurs à qui il fut permis d'exécuter quelques scènes mimiques, à la condition qu'en entrant en scène chaque acteur exécuterait un pas sur la corde raide toujours tendue sur le théâtre. C'est sur ce théâtre que débuta Gaspard Debureau, en 1817. En souvenir de cette origine, le théâtre s'appela Théâtre des Funambules et, lorsque la pantomime à moitié morte à la disparition du grand Debureau, sembla vouloir renaître, Paul Margueritte, Raoul de Najac et les deux frères Larcher fondèrent le *Cercle funambulesque* en 1888 (Cf. Jules Janin, *Histoire du théâtre de Quatre sous* ; Péricaud, *Histoire du théâtre des funambules* ; Champfleury, *Souvenirs des funambules*).

(4) Baudelaire définit ainsi le Pierrot anglais : « D'abord le Pierrot anglais

M^{me} Sarah Bernhardt, anguleuse et spectrale, et comme enlinceulée dans les plis de la grande blouse blanche, avait déjà fortement ébranlé le système nerveux de son public dans la pantomime de M. Jean Richepin.

Que dirons-nous alors des fantaisies de cimetière du Pierrot d'aujourd'hui !

C'est dans Verlaine, ce pauvre Lélian de Verlaine, comme il s'appelle lui-même, que nous trouvons la plus belle forme de ce regret.

Sonnet, c'est un sonnet, lecteurs, je vous le livre :

Pierrot.

Ce n'est plus le rêveur lunaire du vieil air
Qui riait aux aïeux dans les dessus de portes ;
Sa gaieté, comme sa chandelle, hélas ! est morte,
Et son spectre, aujourd'hui, nous hante, mince et clair.

Et voici que, parmi l'effroi d'un long éclair,
Sa pâle blouse a l'air, au vent froid qui l'emporte,
D'un linceul, et sa bouche est béante, de sorte
Qu'il semble hurler sous les morsures du ver.

Avec le bruit d'un vol d'oiseaux de nuit qui passe,
Ses manches blanches font vaguement par l'espace
Des signes fous auxquels personne ne répond.

Ses yeux sont deux grands trous où rampe du phosphore
Et la farine rend plus effroyable encore
Sa face exsangue au nez pointu de moribond.

(Tiré de *Jadis et Naguère*) (1).

n'était pas ce personnage pâle comme la lune, mystérieux comme le silence, souple et muet comme le serpent, droit et long comme une potence, cet homme artificiel mû par des ressorts singuliers... Le Pierrot arrivait comme la tempête, tombait comme un ballot et quand il riait, son rire faisait trembler la salle : ce rire ressemblait à un joyeux tonnerre. C'était un homme court et gros, ayant augmenté sa prestance par un costume chargé de rubans... Par-dessus la farine de son visage, il avait collé crûment, sans gradation, sans transition, deux énormes plaques de rouge pur. La bouche était agrandie par une prolongation simulée des lèvres au moyen de deux bandes de carmin, de sorte que, quand il riait, la gueule avait l'air de courir jusqu'aux oreilles. Quant au moral, le fond était le même que celui du Pierrot que tout le monde connaît... seulement, là où Debureau eût trempé le bout du doigt pour le lécher, il y plongeait les deux poings et les deux pieds. » (Baudelaire, *Curiosités esthétiques*, p. 353, 354).

(1) Ce poème, le second du recueil *Jadis et Naguère*, publié en 1884, est dédié à Léon Valade.

Jadis et naguère, n'est-ce pas là toute l'histoire de Pierrot, jadis figure de scepticisme, prise dans la moyenne de l'humanité, sacripant, paillard, goinfre et cependant naïf, faisandé de vices et cependant parfumé de fantaisies, vantard, subtil, fourbe et roué, Scaramouche déchu et Scapin enguirlandé, Pierrot de coquinerie et de satin glacé dans un siècle de soies et de séductions froides, dans l'ardente et triste vie moderne, Pierrot s'est tout à coup effilé comme l'acier, il a lu Schopenhauer et, de sceptique, est devenu pessimiste, de fantoche, il est devenu spectre et son allégresse, appelée sarcasque par Sainte-Beuve qui s'y connaissait, est aujourd'hui bel et bien satanique et macabre.

C'est une tête de mort qui ricane sous ses méplats enfarinés, ce sont des ossements de squelette qui cliquètent sous les longs plis de sa blouse-suaire et cela est si vrai que, dans la pantomime moderne, un grand mur blanc de cimetière a remplacé, comme toile de fond, les boulingrins de la comédie italienne et son bleuâtre et fuyant coin de parc (1).

Non, ce n'est plus le rêveur lunaire du vieil air. Et, pour ma part, je le regrette... J'aimais Pierrot lunaire comme la lune, n'en déplaise à M. Raoul Ponchon, mais pas comme la lune sur une tombe ; moins poudré que le joli Gilles un peu trop dix-huitième de M. de Banville, moderne et fantastique comme parfois le monsieur de Willette, en un mot le Pierrot, le Pierrot... mais, oui, le Pierrot que Jules Laforgue, un vrai lunatique celui-là, a dessiné.

Jules Laforgue, encore des vers et encore un poète ! Mais oui, chers lecteurs, d'ailleurs Laforgue est mort, donc ses vers sont

(1) Dans une pantomime qui ne fut jamais jouée ni imprimée, mais dont nous possédons le manuscrit recopié par l'agence Leduc, 5, rue Hippolyte-Lebon, Lorrain marque bien la transition de l'un à l'autre Pierrot : Scène 1^{re} : « Entre Pierrot, le Pierrot de Willette... tirant un charbon de sa poche, il écrit sur la muraille : *J'aime Colombine*. » Scène III : « Les pêcheurs ramassent leurs lignes et se retirent... L'un d'eux lui enfonce jusqu'aux oreilles une immense casquette d'Alphonse... » Scène VII. — « Rentre la pierreuse amoureuse de Pierrot, suivie d'un gros monsieur qui lui parle à l'oreille... le souteneur prête son couteau à Pierrot. « *Tu n'oseras pas, feignant, alors on va lui faire le coup du père François...* » et Pierrot, dirigé par le souteneur, lance son couteau au cou du vieux... « *Allons, aide-moi à le jeter à l'eau, il est d'un lourd...* » Pierrot, affolé, saisit le vieux par les pieds et aide les trois autres à le jeter à la Seine... » Il est facile de voir comment, partant de *Pierrot lunaire*, nous arrivons ici, par gradations, à *Pierrot assassin*.

pleins de génie, et puis Pierrot n'a jamais inspiré que des poètes : Watteau, Lancret, Gautier, Gavarni, Banville, Huysmans, Willette et Verlaine aussi ; et Laforgue est quelque peu des leurs, je vous en fais juge :

Pierrots.

...Physique.

C'est un cou qui, raide, émerge
D'une fraise empesée idem ;
Une face imberbe au cold-cream,
Un air d'hydrocéphale asperge.

Leurs (1) yeux sont noyés de l'opium
De l'indulgence universelle ;
La bouche clownesque ensorcèle
Comme un singulier géranium !

..... (2)

Campant leur cône enfariné
Sur le noir serre-tête en soie,
Ils font rire leur patte d'oie
Et froncent, en trèfle, leur nez.

Ils ont, comme chaton de bague,
Le scarabée égyptien.
A leur boutonnière, fait bien
Le pissenlit des terrains vagues.

Ils vont, se sustentant d'azur
Et parfois, aussi, de légumes,
De riz plus blanc que leur costume,
De mandarines et d'œufs durs.

Ils sont de la secte du Blême.
Ils n'ont rien à voir avec Dieu
Et sifflent : Tout est pour le mieux
Dans la meilleure des mi-carême (3) !

(1) Le texte porte : les.

(2) Ici manque une strophe :

*Bouche qui va du trou sans bonde,
Glacialement désopilé
Au transcendental en-allé
Du souris vain de la Joconde.*

(3) Jules Laforgue, *Poésies*, p. 217-218.

Cela n'est déjà pas si mal, et pour moi, je suis charmé de ce petit morceau ! Mais attendez à la psychologie.

II (1).

Comme ils vont molester, la nuit,
Au fond des parcs, les statues,
Mais n'offrant qu'aux moins dévêtues
Leur bras et tout ce qui s'en suit,

En tête à tête avec la femme,
Ils ont toujours l'air d'être un tiers,
Confondent demain avec hier
Et demandent *Rien* avec âme !

Jurent : « Je t'aime ! » l'air là-bas ;
D'une voix sans timbre, en extase
Et concluent aux plus folles phrases
Par des « *Mon Dieu, n'insistons pas !* »

Jusqu'à ce qu'ivre, Elle s'oublie,
Prise d'on ne sait quel besoin
De lune, dans leurs bras, bien (2) loin
Des convenances établies...

Beuglant alors : « Tu m'as compris,
Ange, à la vie, à la mort », ils songent (3) :
Ah ! passer là-dessus l'éponge !... »
Et c'est pas chez eux parti pris.

Hélas ! mais l'idée de la femme
Se prenant au sérieux encor,
Dans ce siècle, voilà, les tord
D'un rire aux déchirantes gammes !

Ne leur jetez pas la pierre, ô
Vous qu'affecte une jarretière ;
Allez, ne jetez pas la pierre
Aux blancs parias, aux purs Pierrots (4).

(1) Dans Laforgue, on lit III et non II.

(2) Dans le texte : *fort loin*.

(3) Dans le texte on lit :

*Beuglant : « Ange, tu m'as compris,
A la vie, à la mort » et songent.*

(4) Jules Laforgue, *Poésies*, p. 217 à 220.

Et si tant de Pierrots vous étonnent, demandez à M. Claretie, pourquoi Pierrot débutait lundi dernier sur sa scène (1); à MM. Lunel et Willette, pourquoi ils jouaient mercredi soir *Pierrot Fumiste* (2); à M^{me} de Rothschild, pourquoi son bal est de pierrots; au Cercle funambulesque fondé par M. de Najac (3), en quel honneur il offrait, mardi soir, à ses membres rassemblés *la Colombine pardonnée*, de M. Paul Margueritte, avec Invernizzi en Colombine de satin jaune et *L'Amour de l'Art* avec Saint-Germain en Pierrot bon enfant, et vous verrez que la formule de la semaine est tirée de l'Evangile du Carnaval de Venise, et se résume en ces termes :

« Laissez venir à moi les petits Pierrots ! »

20 mai 1888.

(1) La Comédie française avait repris le 14 mai 1888, avec Reichenberg, *Le Baiser*, de Théodore de Banville, qui avait d'abord été joué au Théâtre libre, une seule fois, le 23 décembre 1887.

(2) Comédie de Jules Laforgue, publiée dans ses *Mélanges posthumes*, p. 87 à 111.

(3) En 1887, Raoul de Najac, fils et petit-fils d'auteur, se révéla dans « l'art muet » et joua *Le Retour d'Arlequin*, qu'il avait lui-même composé. L'événement fit un certain bruit dans le monde des théâtres. En rendirent compte : *Le Temps* (13 mars 1887), *Le Figaro* (19 mars), *Le Gaulois* (22 avril), *Le Journal des Débats* (22 mai). C'était un premier succès. Pour le confirmer, R. de Najac, Paul Margueritte et les deux Larcher, qui avaient édité en 1886 *Les Pantomimes de Paul Legrand*, fondèrent le *Cercle funambulesque*. L'idée n'était pas absolument neuve. Dans *La France* du 23 avril 1886, Sarcey avait écrit un article sur le projet d'une *Académie funambulesque*.

Les vieilles falaises.

Cette chronique est intéressante, parce qu'elle nous présente, caricaturées, quelques-unes des gloires traditionnelles de ce temps et que Lorrain considérait comme périmées. On y retrouve la plupart des têtes de Turc du chroniqueur, ennemi du poncif académique : Xavier Marmier, l'amiral Jurien de la Gravière, Charles Gounod, Ambroise Thomas et même Guy de Maupassant, car les deux écrivains normands ne s'aimaient guère. Mais elle est intéressante aussi, parce qu'elle nous montre Lorrain chroniqueur mondain, s'intéressant à tous les potins du théâtre et de la ville, ami du trait d'esprit brillant et point toujours assez ennemi du calembour.

« Hé ! bonsoir, ma vieille falaise », gazouillait plus qu'elle ne gouaillait une jolie petite mouette de bal masqué, tout en plumage gris lunaire, le front casqué d'une tête de goéland, crânement campée cette nuit à l'Opéra devant un vieux monsieur respectable et ventru, quelque peu effondré sur une banquette du foyer de la Danse.

Un véritable Grévin grévinisant (1), cette petite femme toute rose dans ce gris argenté et pelucheux, et d'une modernité urticante dans sa pose de gamin provocateur et méprisant devant l'affaissement de ce vieux débris masculin de la haute noce ; autour d'eux, la promenade en cercle des habits noirs et des dominos, les cris de femmes qu'on chiffonne et qu'on palpe sous les camails de satin qui se froisse, les *ohé !* éreintés des inquiétants travestis, triomphant d'impudence dans le soulignement des maillots, les marchandages de la galanterie, les offres et les taux débattus et, plus discrètes dans le couloir des loges, les intrigues de l'adultère et de la vertu qui s'émancipe ; Pénélopes déguisées en Hélène, honnêtes femmes jouant à ravir les demoiselles, demoiselles jouant encore mieux les femmes honnêtes, célibataires en quête d'aventures

(1) Alfred Grévin, dessinateur du *Journal amusant*. Publiait chaque année, depuis 1869, un *Almanach des Parisiennes*. En 1882, avait fondé le *Musée Grévin*.

à la Dumas fils et sollicitant, sans le savoir, leurs légitimes maîtresses; anciennes aguichant sous le masque l'amant aujourd'hui marié, venu là après l'Hôtel de Ville (1) respirer le parfum du fruit jadis permis, maintenant défendu; jeunes aspirantes et vieilles gloires, toute la cohue et tout le tohu-bohu des périlleux couloirs des Folies-Toulousaines (2), direction Ritt et Gailhard et Salvayre, jusqu'ici plus connues du public parisien sous le vocable de Mausolée Garnier (3).

« Je couche chez Levallois » est le mot de la soirée; il a été mis en circulation le matin même par une boutade du *Voltaire*. Le stupéfiant procès Marquet a révélé tout un côté imprévu de la vie artistique, sinon parisienne; l'ami commun, dont la chambre et le lit également hospitaliers, accueillent tour à tour monsieur qui se dérange et madame qui voyage (4)! Exemple entre deux habits noirs :

— Tiens, toi ici; un homme sérieux; et ta femme? — Tais-toi, je couche chez Levallois! Plus loin, ce sont deux dominos: — Tu ne manques pas d'astuce, sais-tu, toi ma chère!... Et si Coquardeau (5) le savait! — Coquardeau... je couche chez Levallois! Autrefois, on veillait sa tante en couches, ou l'on dînait chez sa mère, maintenant on couche chez Levallois!

Mais revenons aux vieilles falaises si pittoresquement évoquées

(1) En même temps qu'à l'Opéra, il y avait bal à l'Hôtel de ville et à l'hôtel Continental.

(2) Gailhard, directeur de l'Opéra, était de Toulouse. De Toulouse aussi Salvayre, l'un de ses auteurs favoris. Ritt, co-directeur de Gailhard, avait été précédemment directeur de l'Ambigu avec Larochette.

(3) Allusion à l'architecte de l'Opéra.

(4) Le 26 octobre 1887, M^{me} Marquet avait tiré cinq coups de revolver sur son mari, artiste de l'Odéon, âgé de vingt-quatre ans et qu'elle croyait être l'amant d'une camarade de théâtre, Sarah Vélano. Les débats découvrirent que, au cours des tournées, M^{me} Marquet avait la même chambre que Levallois, caissier de la troupe, tandis que Marquet habitait seul. Ce fait divers se termina par un acquittement et amusa tout Paris.

(5) Sobriquet railleur qu'on appliquait au dix-septième siècle aux simples d'esprit. Vers 1840, le mot oublié fut repris dans une chanson célébrant un personnage nommé *Coquardeau* :

*Je suis Coquardeau Jean-Baptiste,
Bon enfant, épicier, droguiste.*

Depuis lors, Coquardeau resta célèbre et devint un des personnages burlesques de Carnaval, fort à la mode vers 1880.

par la petite mouette de Grévin. Le fait est qu'elles abondaient aussi cette nuit à l'Opéra, les vieilles falaises, les croulantes et les ébranlées, les minées, les minables et les contre-minées et les contre-mineures, donc c'en était effrayant : toutes y étaient, depuis les grosses dames du monde mal étayées dans le corset de satin noir, si cruellement reproché à M. Paul Bourget, se pavanant au bras du jeune René Vincy (1), du quart de monde, entrée offerte par l'amie maternelle et protégée à son cavalier timide et angoissé... (on le serait à moins), toutes, depuis les belles protectrices du monde, jusqu'aux ex-protégées du demi, des arrière-gardes du quartier Monceau, retour de Rome et du jubilé (2), Francine, Aimée, Emilie et Léone (3), les quatre fendillées de grande marque, dont une amie a dit à propos de leur pieuse caravane à Saint-Pierre et au Vatican : *Oui, les chameaux devant la mule (sic)*.

Vieille falaise, le vieux poète blond paradant en loge découverte, cravaté de surah soufre, sa toison léonine flottant sur le collet d'habit en chevelure de Béranger, olympien et ironique, à côté d'une femme aussi dévêtue que possible, mais prudemment masquée, le visage ayant plus vieilli que les épaules, sempiternel Phœbus-Apollon attardé depuis trente ans dans l'érotisme et les teintures et croyant encore aux soupers du café Riche et aux riches banquiers de la Chaussée d'Antin, vieille falaise de Cythère s'effritant à Lesbos et surplombant, les nuits de bal masqué, le fond de bain grouillant de l'Opéra (4).

Vieille falaise hélas ! l'inévitable et monumental domino de satin noir qui, depuis *Francillon*, stationne toutes les nuits de bal au pied du grand escalier, en tenant appuyé sur son cœur un énorme

(1) Toute une polémique s'était ouverte à cette époque à propos du corset noir dont Paul Bourget, dans son roman *Mensonges*, avait paré M^{me} Morane, la maternelle maîtresse du jeune poète René Vincy.

(2) Il s'agit du jubilé célébré à l'occasion du cinquantenaire de l'ordination sacerdotale de Léon XIII.

(3) La Francine dont il s'agit, est celle dont il est question *Dans l'Oratoire*. Cf. *suprà*, p. 21. Quant aux trois autres, il s'agit de courtisanes dont il paraît difficile et inutile d'ailleurs de savoir le nom.

(4) Parmi les vieux poètes se survivant à cette époque, Théodore de Banville est le seul qui paraisse répondre à cette description, mais l'éloge délicat qu'en fait un peu plus loin (p. 113) Lorrain, ne permet guère de croire qu'il s'agisse ici d'une caricature de l'auteur du *Baiser*.

bouquet de roses jaunes ; mais, jusqu'ici, même les clercs de notaire se montrent au flirt récalcitrants ; cette nuit, à trois heures et demie du matin, la vieille falaise Francillon était encore à prendre : elle n'avait pas encore trouvé pour la faire sauter le mineur du dévouement (1) !

Autour d'elle des noms se chuchotaient et même du grand monde. — C'est la Princesse, ricanait l'un (2). — Elle aurait des bas bleus, répondait l'autre. — Danse-t-elle la pavane ? interrogeait un troisième. — A-t-elle des bas rouges ? reprenait un arrivant. — Alors c'est la *Revue* (3) ! — Elle aurait des cothurnes, interrompait celui-ci. — Non, c'est la *Puissance des Ténèbres* (4), voyez elle a des bas noirs et la brochure de Méténier ! — Comment, où voyez-vous cela ? — N'est-elle pas bien en chair, fait alors observer l'autre. La Chair et Peau lisse (police) ne sont-ce pas là les deux titres de gloire de Méténier (5).

Tant d'esprit m'épouvante : Guillaume Livet est dans le groupe, ce sont des journalistes, de jeunes écueils littéraires qui, seront, hélas ! des vieilles falaises un jour ! En effet, lequel d'entre nous peut affirmer aujourd'hui, entre les plus fringants et les plus vibrants de la génération moderne, qu'il ne sera pas traité, par d'irrévérencieux jeunes talents de l'avenir, de vieux débris et de vieille falaise ?

La plaisanterie est facile et c'est cette facilité même qui en fait la tristesse et la navrante ironie ; à l'heure présente, l'Académie, la sainte Académie elle-même, n'est-elle pas un véritable cirque de Gavarni, un cycle héroïque et croulant de très antiques falaises ?

Vieille falaise scandinave, M. Xavier Marmier, dans son attitude

(1) On sait que *Francillon*, c'est l'histoire de M^{me} de Riverolles, qui a promis à son mari de lui rendre la pareille, s'il la trompe. Elle est, en effet, trompée. Fidèle à sa promesse, elle va au bal masqué, raccroche le premier venu qui se trouve être un clerc de notaire. Elle se fait conduire en cabinet particulier. Mais tout finit bien, car le jeune homme se révèle incapable de profiter de sa bonne fortune.

(2) La princesse Bonaparte, fille de Jérôme, célèbre sous le nom de la *Princesse Mathilde*, tenait un salon littéraire célèbre. Cf. p. 76.

(3) La *Revue des Deux-Mondes*, allusion à la couverture rouge-saumon de ce périodique.

(4) Pièce de Tolstoï, jouée au Théâtre Antoine, le 12 février 1888. Interdite par la censure en Russie, elle n'avait jamais été jouée nulle part. Dumas fils, Sardou, Emile Augier avaient prédit un échec, ce fut un grand succès.

(5) Méténier, secrétaire de commissaire de police, venait de publier chez Kistemackers, à Bruxelles, un recueil de nouvelles intitulé *La Chair*.

de vieille divinité de Wotan (1) délabrée et hautaine (2), vieille falaise de tous les pays l'amiral Jurien de la Gravière, ex-aspirant de marine, aspirant aujourd'hui au fauteuil et non moins digne que le précédent de s'asseoir enfin sous la coupole, il a tant navigué (3) ! Vieille falaise de carton peint, mais si délicieusement peinte : Rochegrosse et Watteau pinxit, délicieux portant de théâtre pour le décor marin des *Fourberies de Scapin* ou de *Dédamie* (4), notre artificiel et délicat maître à tous, Théodore de Banville. Chose assez bizarre cependant, dans une énumération aussi facile que fantaisiste, on ne se figure pas du tout MM. d'Aurevilly, de Goncourt, Leconte de Lisle ou Dumas fils en vieilles falaises ! Pourquoi ? Leur talent se présente si impassible qu'il repousse et écrase d'avance l'irrévérence de la comparaison.

M. Charles Gounod, au contraire, avec sa barbe de patriarche et sa gesticulation bénissante (5), s'évoque parfaitement en vieille falaise de Leucade (6) ; depuis la Krauss (7), il semble tout indiqué pour faciliter le saut tragique et définitif de Sapho :

O ma lyre immortelle,
Qui dans les tristes jours
A mes chagrins fidèle,
Les consolais toujours.

M. Ambroise Thomas lui-même nous semble assez indiqué en falaise d'Elseneur avec, à ses pieds, les cadavres de Nilson-Ophélie et de Faure-Hamlet (8), si musicalement enterrés ; M. Jules Massenet lui-même se représente moins bien... (oh ! dans quelques années

(1) Autre nom du dieu Odin.

(2) Fit partie, en 1835, d'une expédition scientifique dans les mers du Nord. Il publia à la suite de ce voyage : *Lettres sur l'Islande* (1837), *Histoire de l'Islande* (1838), *Langue et littérature islandaises* (1838), *Histoire de la littérature au Danemark et en Suède* (1839).

(3) L'amiral entra de fait à l'Académie française en 1888. Il faisait partie de l'Académie des sciences depuis 1866. A écrit *Les Campagnes d'Alexandre* en cinq volumes, plus une douzaine de volumes sur la marine française.

(4) Comédie héroïque en 3 actes de Banville.

(5) Il était spécialisé dans la musique religieuse ; organiste d'ailleurs et ancien séminariste. Il avait composé un opéra sur la légende de Sapho.

(6) On sait que, dans la légende, Sapho se précipita du haut du rocher de Leucade.

(7) Cantatrice qui tint le rôle de Sapho.

(8) Thomas composa un *Hamlet* (Cf. plus haut, p. 61).

d'ici) en vieille falaise de Lahore avec la belle Sita, prosternée à son ombre (1) ; le divin Loti lui-même, le successif, plaintif et si sensitif amoureux de Rarahu, Chrysanthème, Banane, Goyane et autres Aziyadès, sera peut-être traité par un Lorrain futur de falaise bretonne ou de Coromandel (2) ; comme falaise normande, M. Guy de Maupassant, le grand homme d'Etretat, se dénonce lui-même, bien que, dans son dernier roman *Pierre et Jean*, il se soit montré visiblement obsédé d'*André Cornélis*, et que, par une erreur géographique permise en littérature, il ait quelque peu miré son vieux cap d'Antibes dans le lac du Bourget (3) !

Si j'étais la mauvaise gale qu'on veut bien dire, après avoir esquissé ces quelques falaises artistiques et littéraires, j'indiquerais maintenant les bancs d'huîtres, qui sommeillent à leur ombre, et dessinerais du bout de la plume les clans de béates admiratrices, salons mondains ou demi-mondains, qui se groupent autour de chacun de ces auteurs ; après avoir donné au lecteur le salon de consultation de M. Sully Prudhomme et mis sur pied ses principales coryphées (4), je montrerais les sirènes et les mollusques, s'entrebaillant au pied de ces roches augustes. Mais franchement, huîtres de Cancale ou pied-de-cheval de Normandie, il y aura déjà beau temps à l'heure où ces lignes paraîtront, que les dominos de l'Opéra auront soupé ; à cette heure, la mouette de Grévin doit dormir rue de Téhéran ou de Constantinople (5) et les vieilles falaises errant cette nuit à l'Opéra, gisent maintenant écroulées sur leurs mineurs anéantis.

Donc, *de profundis, amen* et, jusqu'au bal de la mi-carême, *requiescant in pace*.

Lundi 13 février 1888.

(1) Massenet fit jouer à l'Opéra, en 1887, *Le Roi de Lahore*. Sita est une jeune prêtresse, nièce du grand-prêtre Timon, et qu'aime le roi de Lahore.

(2) Bretonne, à cause de *Pêcheurs d'Islande* ; de Coromandel, à cause des romans exotiques.

(3) Gros calembour sur le nom de Paul Bourget, auteur d'*André Cornélis*.

(4) M^{mes} de Chambrun, de Montgomery, de Beausacq, etc. — Cf. *suprà*, p. 93 à 97.

(5) Quartier de la haute galanterie.

Le Bonheur.

Nous retrouvons dans cette chronique les attaques contre les poétesses amateurs que nous avons déjà trouvées dans Monsieur Alphonse Lemerre et L'Élément étranger (1). Lorrain exérait également la tradition académique et le snobisme mondain. C'est pourquoi nous l'avons ainsi rapproché de Vieilles falaises.

* * *

Ce vase où meurt une verveine
D'un coup d'éventail fut fêlé.
Le coup dut l'effleurer à peine.
Aucun bruit ne l'a révélé.

Mais l'invisible meurtrissure,
Mordant le cristal chaque jour,
D'une marche invisible et sûre
En a fait lentement le tour.

Son eau claire a fui goutte à goutte,
Le suc des fleurs s'est épuisé,
Personne encore ne s'en doute,
N'y touchez pas, il est brisé (2) !

Et tous les éventails de palpiter et tous les corsages de susurrer d'une voix sirotée : « Ah ! délicieux, charmant ! »

M. Sully Prudhomme, vous l'avez tous reconnu à son *Vase*, a été longtemps le poète des salons et des femmes du monde ; bien avant M. Paul Bourget et M. Caro (3), il a régné par la toute-puissance du vague à l'âme sur les aspirations féminines ; si M. Bourget a été le Messie, M. Sully Prudhomme a été le Précurseur, et ses *Solitudes* (4), ses *Stances* (5) et ses *Epreuves* ont été aux

(1) Cf. *suprà*, p. 93 à 97.

(2) Selon son habitude, Jean Lorrain a cité de mémoire et mal cité. Les inexactitudes sont signalées en italique. Il faut lire : *Le Vase... la légère meurtrissure... son eau fraîche*.

(3) Cf. p. 25 et 26.

(4) *Les Solitudes* et *Les Epreuves* ont été réunies en un volume en 1882.

(5) *Les Stances* avaient paru en 1872.

Aveux (1) de l'auteur de *Mensonges* (2) ce que *L'Ancien Testament* est au *Livre des Evangiles*, avec la tendresse et l'émotion en plus ; car ses trois premiers volumes de vers sont d'un vrai poète, d'un poète intime et pénétrant, éveilleur de tristesses et de sensations d'une délicatesse exquise, le poète des amis inconnus auxquels il dédiait des vaines, oh ! si *Vaines Tendresses* (3), dans lesquelles se sont reconnus tous les grands et tous les petits cœurs.

Ces vers, je les dédie aux amis inconnus,
A vous les étrangers en qui je sens des proches,
Rivaux de ceux que j'aime et qui m'aiment le plus,
Frères envers qui seul mon cœur est sans reproches
Et dont les cœurs au mien sont librement venus.

M. Sully Prudhomme récolta surtout des amies. Quelle femme et même quel homme un peu délicat n'eût pas été pris aux subtilités à la fois timides et attendries du poète du *Sonnet du silence* (4) et des *Douceurs d'avril* (5) ?

J'ai peur d'avril, peur de l'émoi
Qu'éveille sa douceur touchante.
Vous qui le craignez comme moi,
C'est pour vous seuls que je le chante.

Tout ce que le pur faubourg et l'opulente plaine Monceau comptent de jolies âmes propres et un peu élevées au-dessus des réalités de ce monde se rangea dans le nombre des amis inconnus pour lesquels chantait le poète des *Destins* (6) et du *Rendez-vous* (7) ; des femmes du meilleur monde composèrent autour de Sully un groupe aimable et sympathique : M^{me} de Beausacq (la comtesse

(1) Volume de poésie de Bourget, paru chez Lemerre en 1882.

(2) Roman de Paul Bourget. Cf. p. 111, note 1.

(3) *Les Vaines Tendresses*, parues en 1875, étaient en effet dédiées *Aux Amis inconnus*, dans un poème de neuf strophes dont Lorrain ne cite que la première.

(4) *Les vaines Tendresses*, p. 178.

(5) Poème des *Vaines Tendresses*, dédié à A. Merat. (*Œuvres complètes*, Lemerre, t. II, p. 78).

(6) L'un des premiers poèmes philosophiques de Sully Prudhomme dans lequel il étudie la formation du monde, né du chaos (*Œuvres complètes*, t. II, p. 349).

(7) *Vaines Tendresses* (*Œuvres complètes*, t. II, p. 170).

Diane) (1) se déclara sa Muse, une Muse doublée d'une sœur de charité, qui s'installa au chevet du malade et le soigna avec des ostentations de dévouement de Béatrice attirée ; M^{me} de Chambrun lui dédia des vers angoissés (2) ; M^{me} de Montgomery (3) l'imprima tout vif en tête de ses premiers vers, avec en titre : *A mon maître Sully Prudhomme* ; M^{me} de Grandval (4) et M. Charles Gounod le mirent en musique.

Ah ! si vous saviez comme on pleure
De vivre seul et sans foyer,
Quelquefois, devant ma demeure,
Vous passeriez.

Le salon de la rue du Faubourg Saint-Honoré devint, tous les lundis, une véritable chaire de poésie à l'usage des belles âmes poétiques de la haute société parisienne ; le maître y confessait et professait, sans pédanterie aucune, avouons-le, mais avec une bonne grâce inaltérable et une patience digne d'un meilleur sort, car le public ne fit pas toujours un accueil écossais au début de ses élèves, n'est-ce pas, Madame de Montgomery ? L'une apportait un essai, l'autre venait, précautionneuse et craintive, soumettre un sonnet au cher maître, celle-ci le consulter sur une rime, celle-là sur une licence... poétique, et M. Sully Prudhomme, doux par excellence et sans force de résistance contre cette assiégeante

(1) Sous ce pseudonyme, la comtesse de Beausacq a écrit : *Les Glanes de la vie* (préface de Pierre Loti), *Le Livre d'or de la comtesse Diane*, *Maximes de la Vie* (préface de Sully Prudhomme), *Les mémoires de la comtesse Diane*.

(2) Fille du directeur des Cristalleries de Baccarat. Epousa, en 1859, le vicomte Aldebert de Chambrun, préfet de l'Empire, puis député à la Constituante. Elle s'occupa beaucoup d'art et surtout de musique. En son hôtel de la rue de Condé, elle créa des cours de musique religieuse. Elle y fit même construire une réduction de la Sainte-Chapelle, bénie par l'archevêque de Paris et dont Guilmant était l'organiste. Les grandes œuvres de musique religieuse du temps y furent données. Son œuvre poétique fut publiée après sa mort avec une préface de E. Ollivier, sous le titre : *La Comtesse de Chambrun. Ses poésies*. Aucune de ses pièces n'est dédiée à Sully Prudhomme.

(3) Cf. *suprà*, p. 94, note 2.

(4) Musicienne (1830-1907). Elle a donné, sur diverses scènes et sous les pseudonymes de *Caroline Blangy* ou *Clémence Valgrand* : *Le sou de Lise*, *Les Fiancés de Rosa*, *La Comtesse Eva*, *Lo présidente Piccolino*, *Mazeppa*. En musique religieuse, elle a donné une *Messe à trois voix* et un *Stabat mater*.

avalanche d'amies et d'amis inconnus, remettait l'alexandrin sur ses pieds, le sonnet sur ses rimes, la licence dans l'esclavage et l'essai dans son secrétaire, où il daignait parfois le reprendre pour le parfaire et l'achever. A ce métier... de galérien, M. Sully Prudhomme obtint l'amitié passionnée de M. Auguste Dorchain et de toutes les *Comtesses d'Avril* (1) et même d'Octobre de Saint-Philippe du Roule et de Sainte-Clotilde, et cela était devenu de notoriété si publique qu'au moment de sa nomination à l'Académie, nomination en tout point méritée, bien qu'un peu prématurée, si l'on songe qu'elle a précédé de six ans celle de Leconte de Lisle, *Le Figaro*, dans un article tout juste aimable, consacré à l'élu de la veille, imposait à toute Parisienne un peu *swell* en déplacement la fatale petite édition à 6 francs d'Alphonse Lemerre avec Sully Prudhomme sur la couverture, bien en vue sur la banquette du wagon, la petite édition, entre le sac de voyage, le miroir de poche et le double flacon (2).

Sont-ce ces petites attaques, bien faciles en somme et plus inoffensives encore contre un charmeur absolument charmant, qui, piquant au vif le poète futile qu'on lui reprochait d'être, ont poussé M. Sully Prudhomme à aborder le genre de poème didactique et philosophique, dans lequel il semble avoir versé depuis deux ans, et qui nous valent aujourd'hui les cinq mille vers du *Bonheur*.

En tout cas *Le Prisme* (3), publié il y a un an, avait déjà jeté un certain froid parmi les fervents du poète.

Après *Le Prisme*... Hélas !

Mais après *Le Bonheur*... Holà !

Nous venons d'avoir celui de le lire, ce fameux volume du *Bonheur*, que vient d'accueillir si traitreusement une presse à dessein élogieuse et c'est là une joie que nous ne conseillons de tenter d'expérimenter à personne (*sic*).

Quelle épreuve, bon Dieu ! Le poète des *Epreuves* n'avait pas prévu celle-là, et si jamais il a été le *poeta vates* de la légende,

(1) Allusion au *Conte d'avril* de Dorchain où M^{me} de Chambrun avait joué un rôle. Cf. *suprà*, p. 61 et 62.

(2) Cf. *suprà* : *Monsieur Alphonse Lemerre*, p. 92.

(3) Paru en 1886. En 1888, il forma avec *Le Bonheur* un volume in-16.

l'oiseau prophète des mythes fabuleux qui veulent voir un devin dans tout sonneur de vers, c'est certainement quand il ouvrait sa *Révolte des Fleurs* par ce vers si connu :

La rose dit un jour en pleurant : Je m'ennuie (1),

en remplaçant mentalement la rose par le lecteur.

Si M. Sully Prudhomme n'a pas traduit son dernier volume de l'allemand, il est vraiment sans excuse, l'ennui compact de cette œuvre n'a d'égal que l'envahissante torpeur de *La Messiade* ; les aventures du docteur Faustus (toujours Faustus, vraiment, depuis Goethe, quel abus), parcourant dans l'autre monde, avec son amie intime Stella (autre barcarolle), toutes les phases du bonheur possible, sont écrites de façon à dégoûter à jamais du ciel des élus un moderne un peu sybarite.

Si c'est là le ciel que conçoit M. Sully Prudhomme, je conçois aisément sa tristesse et son amour du néant : l'existence de n'importe quel banquier quelque peu millionnaire, est cent fois préférable à la félicité suprême de ces deux forçats de l'idéal : quelle éternité d'ennuis que ces vallons, et ces vallées et ces revallées plus ou moins paradisiaques, où Faustus couche sur la mousse, respire des fleurs, boit du lait, mange des fraises et sur les fraisiers et sur les lèvres... éthérées de son amie, tandis que celle-ci, pour le charmer, lui débite des douceurs dans le goût de ces huitains :

Archimède, savant rempart
D'une illustre ville à défendre,
Pense et met une flotte en cendre.
Il concentre et guide avec art
Les traits du soleil, dont plus tard
Galilée oblige à descendre
L'image même pour la rendre
Docile et visible au regard...

Quelle harmonie, quelle grâce ! Comme manuel de science pour école primaire, la cadence du vers aidant la mémoire des jeunes élèves, soit ; mais ce cours de mémotechnie mirlitonesque pour passe-temps céleste, non... Aussi Faustus en a-t-il vite assez, le cher docteur, de cet empyrée où l'on parle science, philosophie,

(1) *Œuvres complètes*, t. II, p. 281.

peinture italienne et école flamande, où l'on explique que Franklin, Montgolfier, Wenzel, Dalton, Bichat et

Lavoisier criblant au passage
L'air, par la poitrine exhalé,
Et fixant le poids et l'usage
Du charbon dans le sang brûlé.

et

Quand l'âme de Faustus, par degrés apaisée,
Offre au plus fin délice une aventure aisée,

en vain Stella le conduit-elle par un chemin secret

Vers l'oasis cachée au sein de la forêt (1).

Le paysage ci-dessous, peint par l'abbé Delille, et signé par Sully Prudhomme, qu'il y rencontre et que (*sic*) M. Lemaître a eu la cruauté de citer avec épithètes laudatives dans son feuilleton de lundi des *Débats* (2), le passage ci-dessous :

En cirque devant eux s'élève une colline
Qui jusques à leurs pieds languissamment s'incline,
Une flore inconnue y forme des berceaux
Et des lits ombragés de verdoyants arceaux,

achève d'impressionner péniblement son âme romantique (3). A moi là deux sylphes, à moi Berlioz et la course à l'abîme, soupire-t-il intérieurement, et en vain la philosophante et dilettante adorée, la bien disante Stella lui chante-t-elle en langage très terrestre

Je m'abandonne entière, épouse, à mon époux,

le docteur Faustus, qui a jadis connu sur terre, le Boken (*sic*) et ses jeunes sorcières nues (4),

Devant un grand miroir ajustant bien leurs bas,

(1) et (3) Ces phrases sont d'excellents modèles de ces phrases à la Lorrain, où l'écrivain suit sa pensée dans tous ses méandres, dussent la clarté et la correction grammaticale en souffrir quelquefois.

(2) *Le Journal des Débats*, 6 février 1888.

(4) Exactement le Broken, montagne magique dont parle Heine dans son *Hartzreisen* et où fréquentaient les sorcières de Walpurgis.

hésite un peu devant une joie où

L'âme, vêtue ici d'une chair éthérée,
Sœur des lèvres, s'y pose, en paix désaltérée
Et goûte une caresse où, né sans déshonneur,
Le plaisir s'attendrit pour se fondre en bonheur.

Ces vers sont nobles et beaux, ils sont remarquables de netteté, de justesse et de concision, écrit encore à ce sujet M. Jules Lemaître, qui doit s'y connaître en galimatias. Mais ils ne parlent qu'à l'esprit, ils ne chatouillent pas, pour parler comme Boileau, et ils ne chatouillent pas davantage Faustus qui, l'oreille tendue vers les bruits de la terre, offre, durant tout le poème, le contristant aspect d'un homme qui voudrait bien s'en aller.

On s'en irait à moins d'ailleurs : le moyen d'habiter ce vallon d'Arcadie stellaire avec une sempiternelle raisonneuse comme Stella ; les bergères de Florian étaient du moins enrubannées, et ce qu'elles minaudaient de leurs voix sucrées n'était pas des traités d'esthétique et de philosophie comparée, mais des petits vers maquillés de Dorat (1), jolis comme des bibelots et précieux comme des vieux Sèvres, aussi Faustus, de plus en plus distrait, se penche-t-il de plus en plus également vers la terre, la terre d'où viennent d'ailleurs les seuls vers de médaille et les seules grandes pensées du poème.

Les voix.

Je suis Tulbacaïn. Je vois s'entr'égorger
Mes fils avec le fer que j'enseigne à forger.
— Moi, je suis Triptolème, et je vois mes semailles,
En fécondant les champs les vouer aux batailles !
— J'attachai, le premier, les chevaux au timon,
La roue au char : ces chiens sauveront-ils mon nom ?
— Moi je suis Prométhée : un vautour me dévore.
— Je suis Harmodius : le crime est couronné
Et je meurs. — Moi, Socrate, en saluant l'aurore,
J'accepte la ciguë : ils m'ont empoisonné !
— Je suis le Christ en croix : j'attends mon père encore.
Seigneur ! Seigneur ! Pourquoi m'avoir abandonné ?

(1) Auteur de poésies légères du dix-huitième siècle. L'œuvre la plus connue est *Les Baisers*.

Ces plaintes désespérées réveillent Faustus : « Me voilà, mes amis, me voilà ! » s'écrie-t-il, et il s'élance pour souffrir et pour vivre encore et avec quelle joie, préférant la vie et ses déceptions et ses mensongères espérances au royal ennui de sa vallée éthérée. La pensée est très belle ; malheureusement, Stella, le divin crampon, ne lâche pas l'infortuné docteur, et, quand ils arrivent sur notre malheureuse planète, elle est déserte, inhabitée et vide ; plutôt que d'entendre les cours de philosophie esthétique de la jeune maîtresse d'école céleste, les hommes sont morts, l'humanité a préféré la mort à l'ennui, Lucrèce la préférerait bien au déshonneur, et Faustus, dissimulant en vain sa rage sous une avalanche de vers d'épithalame, réintègre, hélas ! bien malgré lui, son paradis conjugal et solitaire, où il s'ennuiera toute l'éternité !

Si M. Sully Prudhomme a voulu prouver l'impossibilité du bonheur au delà de la vie et l'épouvantable félicité des élus dans l'immuable et l'absolu que ne peut concevoir notre nature limitée et changeante, il a pleinement réussi ; je ne connais rien de plus mortellement ennuyeux que ce livre : faire œuvre d'impuissance en voulant prouver l'impossibilité, c'est plaider en maître. *Le Bonheur*, à ce compte, est un chef-d'œuvre, c'est plus que de l'harmonie imitative, c'est de l'harmonie de suggestion.

Mais, jusqu'à ce que le fait nous ait confirmé (*sic*), nous nous contenterons de déplorer l'éclipse totale du poète dans les brumes de la philosophaillerie critique, la pire des philosophies pour un écrivain de sentiment et de subtiles impressions !

10 février 1888.

Les Calomniés.

Dans une chronique précédente : La Comédie à l'Académie (1), Jean Lorrain se félicitait de ce que Jules Claretie ait, dans son discours de réception, pris la défense des journalistes. Dans cette défense, le nouvel académicien avait prononcé à propos des publicistes, ses collègues, le mot Calomniés. Du souvenir de cette épithète et des bruits qui couraient touchant les projets de Dumas, est sortie cette chronique. Elle est intéressante parce qu'elle étudie les divers types de journalistes dans la littérature du temps.

La pièce que M. Alexandre Dumas élabore en ce moment au fond de l'Engadine, réveille la vieille querelle du public et des journalistes : c'est sur la presse que l'attaque serait cette fois dirigée, et, prenant en main la cause des opprimés contre les farouches oppresseurs, M. Dumas, nous dit-on, aurait juré de faire enfin justice de certaines réclames avec ou sans pression qui sont la honte et la vie du boulevard (2).

C'est d'ailleurs un fait avéré que l'auteur de *Francillon* n'a jamais nourri pour la presse qu'une tendresse très vague ; plus avide de réclame que personne et au point de faire jouer par M^{me} Lipmann le rôle le plus scabreux de *La Visite de Noces*, et d'ajouter ainsi à tant de titres de gloire celui de père de la débutante (3), M. Dumas a toujours affecté envers la presse le plus indifférent des mépris (4). Se mettant au-dessus de toute critique

(1) Cf. ci-dessus, p. 33.

(2) Cette pièce ne fut pas jouée et sans doute jamais écrite. La dernière pièce que Dumas ait donnée au théâtre est sa *Francillon* (17 janvier 1887). Mais dans l'été de 1888, le bruit auquel fait allusion Lorrain courait fort Paris (Cf. Chronique de Champsaur : *Événement*, 15 septembre 1888).

(3) M^{me} Colette Lipmann était la fille d'Alexandre Dumas. Il lui a dédié *La Princesse de Bagdad* en ces termes : « A ma chère fille M^{me} Colette Lipmann : Sois toujours une honnête femme, c'est le fond des choses. » Par ce mariage. M^{lle} Dumas était devenue la belle-sœur de M. Arman (de Caillavet). M^{me} Lipmann avait, dans son salon, un théâtre d'amateurs. C'est là que fut jouée *La Visite de noces*, le 11 mars 1888 (Parisis, *Le Figaro*, 18 mars 1888).

(4) A Adrien Marx l'interviewant, A. Dumas répondit : « Ce qui fait notre

et trouvant toujours l'éloge inférieur au mérite, quand il s'agissait (naturellement) de lui ; voilà trente ans qu'il joue de face et de profil les dédains de l'insouciance. Aussi s'attend-on bien à quelques poignées d'orties dans le monde de la plume et du fleuret ! Il y aura, dit-on, des allusions cruelles et des mots à l'emporte-pièce... Quelque chose dans le genre de *L'Immortel* de M. A. Daudet, pâte phosphorée et mort aux rats pour l'Académie, cette fois curare indien pour le boulevard !

D'ailleurs, il est à remarquer que les auteurs dramatiques, voire les romanciers, n'ont jamais fait preuve que d'une bienveillance écourtée vis-à-vis de leurs confrères et amis messieurs les journalistes ; et pourtant, s'il fallait en croire les dédicaces énamourées, pâmées d'admiration et truffées de sympathisme, dont ces messieurs ornent les livres ou romans qu'ils nous envoient, si même, au pis-aller, l'épithète d'ami triomphalement paraphée en tête d'un volume, signifiait *bon pour un louis* les jours d'échéance et de dèche, combien d'entre nous seraient riches, riches à regarder le soleil à travers des émeraudes et à boire des sorbets de perles fondues dans des écorces de fruits (*sic*) : mais non ! qu'un d'entre nous ait une heure de faiblesse, qu'il prête le flanc à la satire ou à la médisance, qu'une calomnie plus ou moins fondée se chuchote autour de son nom, vite le roman ou le théâtre s'en empare, et c'est M. Emile Augier qui nous sert l'agréable fripouille, forcené journaliste, du *Fils de Giboyer* (1) ; c'est M. A. Daudet, qui cingla de coups

répugnance à communiquer des détails à ceux qui nous les demandent, c'est que nous sommes sûrs de ne trouver aucune sympathie dans les articles des reporters auxquels nous cédon et que nous ne pouvons compter que sur la malveillance de ceux auxquels nous avons résisté... Ajoutons, pour ceux qui sont friands de détails sur les habitudes des gens connus, que je ne reçois et ne lis que les journaux où je suis sûr de n'être point qualifié de voleur et d'assassin... Quand je reçois un autre journal que ceux dont j'ai l'habitude, je ne romps même pas la bande, je me doute bien de ce qu'il doit contenir. Je le jette au feu, si c'est l'hiver ; autre part, si c'est l'été. Et là-dessus, mon cher Marx, aimons-nous les uns les autres. » (*Figaro*, 6 janvier 1887).

(1) Il y a dans *Le Fils du Giboyer* deux journalistes : Déodat et son successeur Giboyer. De Déodat, le marquis d'Auberive prononce l'oraison funèbre en ces termes : « C'était le hussard de l'orthodoxie... Il restera dans nos fastes sous le nom de pamphlétaire angélique... *conviciator angelicus* (acte 1^{er}, sc. 2). Giboyer, d'autre part, définit ainsi lui-même sa méthode : « ...Elle consiste à rouler le libre-penseur, à tomber le philosophe, en un mot, à tirer la canne et le bâton devant l'arche. Un mélange de Bourdaloue et de Turlupin : la facétie appliquée à

de cravache le visage malsain et blanc comme un mal blanc du journaliste entretenu par une fille, du joli Moëssard (1) ; c'est encore des perfidies d'un journaliste, un raté doublé d'un envieux, que MM. de Goncourt font mourir à bout d'éther et de névrose Charles Demailly, leur héros, type de l'homme de lettres : c'est une basse intrigue de bureau de rédaction pimentée d'une vengeance de confrère et de femme, qui conduit à la folie d'abord et au tombeau ensuite le charmant romancier rêvé par les Goncourt (2). Dans son roman de *Tous Quatre*, M. Paul Margueritte, un des rares romanciers dont la jeune école ait le droit de se louer, n'a pas moins été terrible pour son journaliste égoïste, embourgeoisé, pratique et parvenu, féroce aux artistes et hostile au talent (3) que les frères d'Auteuil pour l'illustre Machanette (4). Le journalisme que

la défense des choses saintes : le *Dies irae* sur le mirliton » (acte I^{er}, sc. 7). Giboyer-Déodat est une caricature de Louis Veillot. E. Augier le reconnaît écrivant dans sa préface : « Je n'en fais qu'une (personnalité), c'est Déodat, mais les repréailles sont légitimes contre cet insulteur et il est d'ailleurs si bien armé pour se défendre » (Préface, p. 11). Cette pièce souleva des passions anticléricales. Or Augier avait toujours eu des sentiments religieux. En 1886, lorsqu'on reprit *Les Effrontés*, on voulait aussi reprendre *Le Fils de Giboyer*. Augier ne le permit pas pour ne point soulever les passions religieuses. (*Annales*, 3 novembre 1889).

(1) Voici le portrait de Moëssard par Daudet, tel qu'il nous le présente au chapitre II du *Nabab* : « C'était un petit journaliste blondin et poupin, assez joli garçon, mais dont la figure présentait cette fanure particulière aux garçons de restaurants de nuit, aux comédiens et aux filles, faite de grimaces de convention et du reflet blafard du gaz. Il passait pour être l'amant gagé d'une reine exilée et très légère. Cela se chuchotait autour de lui et lui faisait dans son monde une place enviée et méprisable. » (*Le Nabab*, p. 24).

(2) Le bureau de rédaction dont il s'agit dans le roman des Goncourt est celui du *Scandale* : « Mollandeux, Nachette, Couturat, Malgras et Bourniche formaient la rédaction du *Scandale*. Ils en étaient les hommes de plume ordinaires, l'armée officielle, les réguliers que venaient soutenir toutes les semaines, les guérillas ralliées, les faiseurs de livres sans ouvrage, les vaudevillistes sans collaboration... » (*Ch. Demailly*, p. 7). Nachette est un confrère jaloux qui veut se venger du bonheur de Demailly : « Vous ne m'avez donc pas regardé ? Vous n'avez donc pas vu que ce bonheur de Charles m'éclaboussait ?... que j'étais jaloux, oui, jaloux ! jaloux de cette fortune qui le faisait son maître et libre du travail qui tue ; jaloux de son foyer qui me crispait ; jaloux des amitiés qui allaient à lui ; jaloux de son nom, de sa figure, de son livre... de tout, là ! » (*Ch. Demailly*, p. 354).

(3) Il s'agit du journaliste Matarel, qui réussit parce qu'il n'est pas artiste, tandis que sombre Tercinet, précisément parce qu'il est artiste.

(4) Machanette est un lapsus. Le journaliste des Goncourt s'appelle Nachette. Ce lapsus s'explique, parce qu'un acteur connu, nommé Machanette, venait de mourir en 1886.

M. Emile Zola promène dans *Nana* à travers les coulisses des Variétés, autour des cuvettes et des éponges grasses des loges des figurantes, est juste ce que jadis nos ancêtres appelaient... *Monsieur l'Ami du Prince* (1) et jusqu'à M. Claretie, le doux M. Claretie lui-même, a tracé un assez piquant croquis de reporter dans *Le Prince Zilah* (2).

Inutile, n'est-ce pas, de citer ici *Bel-Ami* : on se souvient du beau tapage que fit dans la presse cette étude de basses mœurs, où plus de vingt confrères refusèrent de se reconnaître, mais où plus de deux cents initiés voulaient absolument placer et les noms sur les masques et les masques sur les identités ! Songez donc ! Et M. de Maupassant lui-même est un journaliste, il collaborait alors au *Gaulois*, au *Figaro*, au *Gil Blas* ; et c'est en toute connaissance de cause qu'il devait avoir transporté dans le roman l'existence qu'il avait, de ses yeux, vu mener (3) !

Nourri dans le sérail, j'en connais les pastilles (4) ;
J'ai nommé les poissons, ayant vu le vivier !

(1) Le journaliste de Zola est Léon Fauchery dont sa propre maîtresse déclare : « Elle ne connaît pas mon Fauchery, un monsieur malpropre encore celui-là qui se colle aux femmes pour faire sa position. Du joli monde ! » (*Nana*, p. 117). Zola nous le montre se battant crapuleusement avec Mignon, le mari de sa maîtresse. Les deux hommes se traitent, assez justement d'ailleurs, de maquereaux (*ibid.*, p. 166). Lorsqu'il s'agit de compromettre le comte Mufat, gros fonctionnaire de l'Empire, austère catholique, c'est lui qui le conduit dans les coulisses et le présente à Clarisse en ces termes : « Voyons, Clarisse, embrasse le monsieur, tu sais qu'il a le sac ! »

(2) Jacquemin est, en effet, un type de reporter assez piquant, vivant la belle vie, cependant que sa famille végète dans la médiocrité, presque dans la misère. Mais il est au fond assez sympathique, puisqu'un geste généreux du prince Andros suffit pour le détourner de sa vie artificielle et le rendre tout entier à la vie de famille.

(3) *Bel-Ami*, roman de mœurs parisiennes, est plus proprement un roman de mœurs journalistiques. Le héros, Bel-Ami, est un certain Dury, qui arrive par les femmes. Il est successivement l'amant d'une fille publique, de M^{me} de Marelle, de M^{me} Walter, et directeur de *La Vie française*. Il épouse, en secondes noces, la femme de son meilleur ami, qui l'a introduit dans le journalisme, partage avec elle l'héritage d'un de ses amants et supporte l'autre, parce qu'il est ministre, jusqu'au jour où il a intérêt à le faire pincer en flagrant délit pour pouvoir divorcer. Ce divorce lui permet d'épouser M^{lle} Walter, la fille de son patron et de son ancienne maîtresse. Ce mariage inespéré lui ouvre toutes grandes les portes de la politique où il ne manque point de réussir. Ses collègues Forestier, Saint-Potin, Rival, de Norbert, Fervacques sont du même bois dont on fait les coquins. Leur grande occupation, à la salle de rédaction, est de jouer au bilboquet.

(4) Allusion à certain médicament revigorant, connu sous le nom de « Pastilles du Sérail ».

Bel-Ami, Moëssard, de Chanteclair et Machanette... Est-ce à dire que toute la confrérie et que tout le métier ?... Si pourtant le bon public en croyait messieurs les romanciers à implorantes et enjoleuses dédicaces, oui, il serait frais, le vivier !

Certes, oui, nous avons tous connu Moëssard et sa face bouffie, insolente et sereuse ; nous savons tous, comme M. Daudet, d'où viennent et son luxe et les diamants de ses bagues, ses complets de drap clair et ses airs arrogants (1) : ami du roi Cinq Louis, et chevalier de la reine, il a comme armoiries l'épervier sur fond d'or, et les gens qu'il insulte jusqu'à concurrence de la sonnante somme, n'ont même pas la ressource de lui envoyer leurs témoins, ignorant qu'ils sont, gentilshommes terriens, des duels au fond de la mer et du jeu de la canne à pêche et de la truelle à poissons.

Mais voilà, me semble-t-il, bien du bruit au banquet des hommes et des dames de lettres ; pour une étoile de mer tombée dans une assiette entre le saumon sauce verte et le salmis de canetons !

Si Moëssard a tant occupé le théâtre (2) et le feuilleton, c'est par cela même qu'il est une exception dans la famille de la chronique et des lettres ; il en est du journaliste entretenu et taré, comme du notaire aux instincts de forçat et de l'ancien forçat aux saines aspirations d'honnête homme, comme de Jacques Ferrand et du Chourineur.

Belles créations d'Eugène Süe, et dont la beauté même est dans leur caractère d'exception ! Mais de ce que le notaire Jacques Ferrand, des *Mystères de Paris*, ruine plus de vingt familles, viole une fille du peuple, essaye d'en supprimer une autre et fait condamner deux innocents, il ne s'en suit pas que tous les notaires de France et du département de la Seine soient tous des Jacques Ferrand.

Et conclure des magnifiques chapitres d'Eugène Süe que tous les crimes du bagne ont élu domicile dans les cartonniers des études de la Seine, serait aussi fou que d'être amené à croire, après lecture

(1) « A côté d'une fille peinte aux cheveux roux, coiffée d'un tout petit chapeau aux larges brides et qui, juchée sur son coussin de cuir, conduisait le cheval des mains, des yeux, de toute sa factice personne, à la fois raide et penchée en avant, se tenait rose et maquillé, aussi fleuri sur le même fumier, engraisé aux mêmes vices, Moëssard, le joli Moëssard, la Fille et le Journaliste, et le plus vendu des deux, ce n'était pas elle encore. » (*Le Nabab*, p. 32).

(2) Au théâtre, Moëssard porte le nom de Goëssard.

des hauts faits et exploits de ce brave Chourineur, que tous les chevaux de retour, rôdeurs de fortifs et de bals de barrière, sont sacrés chevaliers de la Table ronde pour la délivrance des jeunes filles persécutées et la défense des princes Rodolphe en cotte de velours.

J'ai écrit, tout à l'heure, le nom de Jacques Ferrand et pourtant quelle belle occasion n'aurais-je pas, en ce moment, de tomber le notariat (1), comme M. Dumas, Daudet, etc., bien bourgeois en cela et flatteurs de bourgeois, tombent et tomberont et de tous temps la presse, cette presse, effroi d'un public qui l'ignore et la juge à travers le roman d'un haineux, ou les scandales d'un pirate des boulevards, tombé de chute en chute au rôle d'ami du roy ?

Malgré les plaisanteries usées comme la corde du baigneur de Toulon, rendez-vous des notaires ou du cocher de fiacre, ancien titulaire d'étude, achalandée à Digne ou à Carpentras, personne plus que moi n'estime le corps des notaires auxquels, si je dois quelque avance d'hoirie sur de lointaines successions, je suis redevable aussi d'un héritage glissé, de leurs mains, en dévotes donations, entre celles des prêtres, à mon grand détriment d'unique parent et d'unique héritier du regretté défunt, le bien chez eux compense le mal à mon endroit, j'ai tout motif d'agir en pleine sincérité vis-à-vis de leur collège austère... Eh bien ! il n'y a pas à dire, il y a, depuis un an, un formidable krach dans le notariat : la forfaiture des uns n'en met que plus en relief l'honorabilité des autres ; mais n'empêche pas qu'elle a un rude accroc dans la blanche mousseline d'aujourd'hui, la cravate à trois tours de messieurs les tabellions ; il a craqué dans le dos le frac à queue de morue de MM. les notaires. Dans le Pas-de-Calais, c'étaient encore trois des leurs qui s'asseyaient sur le banc de la cour d'assises ; dans la Seine-Inférieure, j'en compte, depuis un an, deux suicidés et trois en fuite, naturellement en fuite ou suicidés. Partis pour l'inconnu ou la proche Belgique, ils ont emporté les argents du client ; et, à l'heure où j'écris, je ne sais pas un département en France qui n'ait pas son scandale à panonceaux dorés : abus de confiance, fonds dissipés, mangés en spéculations ou perdus à la Bourse, économies du sou du bas de laine volées à de petits rentiers victimes de leur crédulité

(1) Les journaux de juillet 1888 et notamment *Le Gil Blas* du 12 signalent, dans les faits divers, que 5 notaires sont en fuite. L'un d'eux, à Auxerre, avait escroqué deux millions à ses clients.

et mis sur la paille à l'âge du repos et de la sénilité, familles plongées dans la misère, et toutes les horreurs des catastrophes imprévues fondant sur des ignorants, des humbles et des faibles, désormais sans recours devant une législation qui ne sait même pas protéger ses administrés contre ses officiers ministériels. Et cependant quoi de plus bourgeois et d'essentiellement bourgeois que le notaire, quoi de plus respectable, aux yeux des honnêtes gens, que le titulaire officiel et correct de la charge de Maître Honorat ou Maître Bauséant, notaires de la famille depuis trente années et plus ; quoi de plus magistralement assis et posé à nos yeux que le signataire des contrats de vente et de mariage, que le notaire, défenseur des droits des enfants et de la propriété ?... Et, frist !... ils prennent la poudre d'escampette et la clef du coffre-fort avec eux, MM. les marguilliers et seigneurs pontifiants du panonceau doré.

Tous Jacques Ferrand, alors ! Allons donc ! Pas plus que nous tous Moëssard. La cour d'assises, pas plus que le roman, n'a d'importance dans les annales de l'honneur d'un peuple ; les mœurs ont leur crise comme les femmes ont leurs époques ; il y a eu crise des notaires, comme il y a eu crise des journalistes : pour un scandale de Cîteaux (1), combien de hautes figures ecclésiastiques, combien de Frères Philippe et de M^{sr} Guibert et d'archevêques d'Alger (2) ; pour un Mary Cliquet, combien de notaires impeccables, honneur et sûreté de la fortune des familles !

Donc, lecteurs, bourgeois ou journalistes, ne jugez la moralité d'un métier ou d'une confrérie ni par la cour d'assises, ce fait divers vécu, ni d'après le roman, ce fait divers illustré.

13 août 1888.

(1) En 1888, il y avait dans les actuels bâtiments de la Trappe, un orphelinat agricole, tenu par des Frères. Un scandale y éclata, parce qu'un des orphelins prit la fuite et, retrouvé, déclara qu'il s'était enfui parce qu'un de ses maîtres avait voulu lui faire « ce qu'il n'aurait pas dû lui faire ».

(2) M^{sr} Guibert et M^{sr} Lavigerie sont connus l'un comme archevêque de Paris et l'autre comme évêque d'Alger. Celui-ci est particulièrement célèbre pour avoir le premier prêché le « ralliement » et pour avoir organisé l'Association des Pères Blancs d'Afrique. Le Frère Philippe est beaucoup moins connu, bien que son action sociale ait été considérable. En effet, il fut Supérieur général des Frères de la doctrine chrétienne de 1830 à 1874. En 1849, il avait été nommé membre de la Commission extra-parlementaire qui établit le statut de l'enseignement sous le nom de Loi Falloux. Son œuvre de pédagogue fut de ce fait importante. Sa valeur intellectuelle et pédagogique s'affirma encore dans la composition d'une série de manuels scolaires signés F. P.

Vieilles Comédiennes.

Cette chronique fut écrite à l'occasion d'une représentation, organisée le 26 octobre au bénéfice d'Agar. Celle-ci, une des actrices les plus célèbres de la fin du second Empire, frappée de paralysie en 1888, sur la scène du théâtre de Gobelins, était si oubliée au bout de quelques mois de silence, que peu des grands journaux du temps rendirent compte de ce « bénéfice », à l'occasion duquel avaient pourtant joué Sarah et Mounet-Sully.

Agar s'appelait de son patronyme : Marie-Léonide Charvin. Elle était née à Sedan en 1832. Elle vint à Paris à vingt-deux ans pour y chanter dans les cafés-concerts. En 1862, elle entra à l'Odéon. Une merveilleuse aventure lui arriva en 1869. Ayant fait connaissance d'un petit employé de ministère, qui s'amusait à rimer, elle lui demanda un acte pour avoir l'occasion de produire une jeune actrice de l'Odéon encore inconnue. Le petit employé s'appelait François Coppée, l'actrice se nommait Sarah Bernhardt. Le Passant, qui devait en résulter, fut un triomphe et Got écrivait en ses mémoires : « Ne serait-ce pas le départ d'un poète presque de second ordre et d'une actrice presque du premier. » Pendant la guerre 1870-1871, Agar incarna La Marseillaise. Le 20 juillet, elle la dit à la Comédie française ; quelques jours plus tard, elle la chanta à la Porte Saint-Martin. Pendant la Commune, elle fut reçue aux Tuileries entre une double haie de gardes nationaux qui lui rendaient les armes. Elle incarna les grandes héroïnes tant à la Comédie française que dans ses tournées triomphales à travers les capitales étrangères (1). En 1878, elle avait renouvelé le rôle d'Agrippine à la Comédie française. M^{lle} Plessys en avait fait une femme jeune et très belle, Agar en fit une vieille reine à l'instar d'Athalie (2). Au début de 1886, elle avait

(1) Cf. Antoine, *Le Théâtre*, p. 13, 17, 21, 22, 32, 58, 80.

(2) Vitu, *Le Figaro*, 19 juillet 1888.

encore à la Comédie française joué dans Hamlet avec Mounet-Sully. Ce fut l'un de ses derniers succès. Cet article est intéressant pour les renseignements qu'il nous donne sur Déjazet, Rousseil et Favart.

Ange plein de beauté, connaissez-vous les rides
Et la peur de vieillir, et ce hideux tourment
De lire la secrète horreur du dévouement
Dans des yeux, où longtemps burent nos yeux avides ?
Ange plein de beauté, connaissez-vous les rides ?

(Tiré de *Fleurs du Mal* (1) : Charles Baudelaire.)

La vieillesse des comédiennes !

Quel Balzac encore inconnu ajoutera ce chapitre d'humanité douloureuse et poignante à la moderne épopée de *Splendeur des Courtisanes* ?

Dans le roman qu'on lui a toujours reproché comme sa pire trahison (2) *Le Nabab*, Alphonse Daudet a bien évoqué du bout prestigieux de sa plume le spectre enrubanné et suranné, pitoyable et charmant de la vieille danseuse. Quand, pour amuser le féroce ennui d'un Morny amoureux et de sa fantastique héroïne, il fait,

(1) « Spleen et Idéal », pièce XLIV : *Réversibilité*.

(2) Parce qu'il aurait caricaturé le duc de Morny, son bienfaiteur. Contre ce reproche protestèrent les admirateurs de Daudet : « Le seul personnage réel que M. Alphonse Daudet ait voulu absolument et résolument représenter, peindre en pied dans *Le Nabab*, c'est le duc de Morny qu'il a désigné sous le nom de duc de Mora et l'on a crié pour cela à l'ingratitude. Eh bien ! cette ingratitude, je la cherche et je ne la vois pas. L'auteur n'a pas fait de son duc un ange, mais je ne pense pas que M. de Morny ait jamais voulu être un ange. Je me figure, au contraire, qu'il aurait approuvé le portrait, s'il l'avait vu, et qu'il se serait reconnu avec plaisir dans l'image de ce gentilhomme gracieux, parfaitement correct, entouré de ses petits paravents, vêtu de sa veste de fourrure bleue, faisant attendre un ministre pour donner audience à un costumier, traitant sérieusement les choses futiles et futillement les choses sérieuses. Et, s'il faut dire toute ma pensée, il me semble qu'Alphonse Daudet a peint M. de Morny, non pas tout à fait tel qu'il était, mais tel qu'il aurait voulu être, et que si ce lion avait su peindre, il n'aurait pas fait de lui-même un autre portrait que celui-là. M. de Morny a été mêlé à des actes qui appartiennent au sévère jugement de l'Histoire, mais, en fait de ridicules, on ne lui en connaît qu'un : celui d'écrire des vaudevilles. Or, l'auteur du *Nabab* a pieusement jeté sur cette infirmité un voile de pourpre, et il n'a fait ni de près ni de loin aucune allusion à *Monsieur Choufleuri restera chez lui*. (Théodore de Banville, *Le National*, 4 février 1878).

à la fin d'un dîner d'artistes, danser les grâces vieillottes de la Cremnitz dans le clair-obscur baigné de rayons de lune d'un atelier mondain, il y a bien une tristesse et une pitié dans le ballet fantôme de cet ancien premier sujet de la Danse, s'essoufflant à figoler dans un coin de grande ville endormie ses pointes et ses jetés battus solitaires. Mais il y a encore une grâce et un charme dans les coquetteries falotes de ce vieux papillon d'Opéra. Cette enfantine et minaudière Cremnitz, c'est la dernière fée revenue en l'honneur d'une adorée filleule, mimer la gavotte et le menuet des siècles évanouis. Il y a une aïeule dans cette menue poupée de vieux Saxe et le cœur danse encore dans ce vieux lutin, réveillon d'Opéra (1).

Or, je sais, moi, dans la réalité, une histoire vécue autrement pitoyable et triste, que la jolie imagination un peu triste aussi de l'auteur du *Nabab*. Je sais, aux environs de Rueil, une femme malade et vieille (2), à demi paralysée, à bout de désespoir et d'espérances, hélas ! et le ciel, désormais dépeuplé pour elle, pèse autrement bas et lourd sur ce front de vieille femme abandonnée que sur n'importe quelle victime de l'incurable ennui.

Hier, à cette matinée organisée à son bénéfice, pendant qu'elle, Sarah la divine, mettait tous ses nerfs d'artiste et de femme à damer le pion de Claretie et à reconquérir dans trois scènes de *Rome vaincue* (3) ce public et ces planches de la Comédie française dont elle est la seule enfant prodigue en dépit de toute la dynastie Coquelin (4), ce n'est pas auprès de vous, Sarah, que j'étais et cela

(1) Barbey d'Aurevilly nous indique les modèles dont s'inspira Daudet pour créer le personnage de la Cremnitz : « Une espèce de danseuse composite, faite des deux réverbérations de ces deux êtres évaporés : *Fanny Essler* et *Taglioni*, et qui vieille, usée, anéantie, le spectre charmant d'elle-même, se remet un soir à danser sous l'influence d'une impression heureuse... » (*Le Constitutionnel*, 17 décembre 1887).

(2) Il s'agit d'Agar.

(3) *Rome vaincue*, d'Alexandre Parodi, passa à la Comédie française le 27 septembre 1876. Sarah Bernhardt, encore jeune, voulut y jouer le rôle de l'aïeul aveugle, bien que lui eût été réservé le rôle de la Vestale, qui fut successivement joué par Reichenberg et Baretta.

(4) Depuis 1880, Sarah Bernhardt avait en effet, à la suite de l'affaire de *L'Aventurière*, quitté la Comédie française, après quoi elle avait joué surtout à la *Porte Saint-Martin*. Au moment où Lorrain écrivait ces lignes, rentrant de tournée avec sa troupe, elle cherchait une salle à Paris et jouait *Léna* aux *Variétés*. Au même moment, il y avait une affaire Coquelin. L'aîné (il y avait alors dans la dynastie les deux frères et le fils Jean) avait quitté la Comédie

malgré l'or fin de votre diction et malgré tout l'ensorcelant de vos attitudes et de vos charmes, mais auprès de l'autre, la bénéficiaire, celle pour qui vous avez organisé cette princière aumône d'une représentation, et qui, clouée, elle, dans son fauteuil par l'inexorable maladie, n'avait pu même venir applaudir et sa grande « confrère » et son ancien camarade Mounet-Sully dans *Hamlet*, cet *Hamlet* dont elle fut la reine sur cette scène là même du Théâtre Français.

Quelques lignes parcourues le matin même dans le grand quotidien du boulevard m'emmenaient malgré moi dans la petite villa de banlieue, auprès de la gare dont j'avais lu la description une heure auparavant. Et je revoyais la petite grille à la sonnette rouillée qu'une bonne à 20 francs vient ouvrir, le jardin qu'on traverse en écrasant du pied le fumier des feuilles mortes : arbres dénudés, boue grasse des allées, feuillages jaunissants sur les gazons épars.

Quelques marches d'escalier conduisent à un perron ; les touffes d'herbe croissent entre les pierres disjointes. Une porte s'ouvre, nous voici dans le salon d'Agrippine : meubles antiques, tentures fanées. Sur une console, le buste en terre glaise de la tragédienne, à vingt ans ; plus loin, son portrait à trente ; toute la gloire du passé, le fantôme d'une jeunesse naguère heureuse, éclatante, éniivrée de succès et de joie (1) ; les couronnes accrochées autour d'une grille tombale de cimetière.

Et, par cette fin d'automne, trempé de boue, je songeais à ce que devaient être les réflexions de cette malheureuse femme, un grand talent et un grand cœur, aujourd'hui méconnue, isolée, exilée du théâtre, oubliée de la foule, écoutant, dans cette maison de banlieue, dans la tristesse de ce jardin d'octobre,

française à l'occasion du renouvellement de l'engagement de M^{lle} Dudlay, refusé par le Comité, imposé par le Ministère, et était allé à la Porte Saint-Martin. En octobre 1889, précisément, Victorien Sardou négocia son retour à la *Comédie française*. Constant Coquelin rentra, en effet, au Français dès janvier 1890 et, à la fin de la même année, son fils Jean débutait dans *Le Dépit amoureux*.

(1) Cf. plus haut son rôle à la fin du second Empire et sous la Commune. Elle eut quelques gestes héroïques. Elle refusa de lire l'*Idole*, de Barbier, pendant qu'on déboulonnait la colonne Vendôme et elle refusa de chanter pendant la guerre civile la *Marseillaise* qu'elle avait chantée devant l'ennemi.

Les souvenirs lointains lentement s'élever
Au bruit des carillons qui chantent dans la brume (1).

Et c'est Baudelaire, cet évangile du mal, si souvent consulté
par moi aux heures de pitié, qui répondit encore pour vous, pauvre
et sublime Agar, comédienne vieillie, pour vous qui avez si souvent
prêté aux vers du merveilleux poète, et le métal de votre voix
vibrante, et le prestige sombre de votre fière beauté :

Pauvre ange, elle chantait votre note criarde,
Que rien ici-bas n'est certain,
Et que toujours, avec quelque soin qu'il se farde,
Se trahit l'égoïsme humain,

Que c'est un dur métier que d'être belle femme,
Et que c'est le travail banal
De la danseuse folle et froide qui se pâme
Dans un sourire machinal,

Que bâtir sur les cœurs est une chose sotte,
Que tout craque, amour et beauté,
Jusqu'à ce que l'oubli les jette dans sa hotte
Pour les rendre à l'éternité (2) !

Et cette horrible confidence n'est que la confession d'une femme.
Quelle serait celle d'une comédienne ?

D'une loge de concierge et parfois plus bas, de la rue où trottent
confondues dans le même anonymat de la foule, et la fille, et la
petite ouvrière, toutes les deux en cheveux, avoir vécu, réalisé ce
rêve, être entrée vivante dans la gloire, dans l'adoration et l'ido-
lâtrie d'une foule, parée des splendides oripeaux de l'Histoire et de
la Fable ; avoir été la maîtresse des rois et des héros ; avoir été
Phèdre, l'amoureuse farouche, menaçant et râlant, tour à tour
colombe gémissante ou tigresse irritée ; avoir frémi des colères de
Camille, haleté les ambitions d'Agrippine, rugi les fureurs de Médée ;
agonisé les remords de Gertrude, mère d'Hamlet, ou roucoulé les
plaintes de Silvia et, un beau jour, après tant d'ovations et de
premières triomphantes, après des tournées d'impératrice à
l'étranger et en province, descendre et descendre une pente insen-

(1) Baudelaire, *Les Fleurs du Mal* : « La Cloche fêlée », LXXIV.

(2) *Ibid.*, XLV : « Confession ».

sible et glissante, devant les grands théâtres se fermant tout à coup, avoir conscience qu'on est devenue celle dont on a assez, la vieille maîtresse usée dont le public, ce cruel amant des comédiennes, ne veut plus ; s'entêter dans la poursuite de cet amour qui est devenu votre vie, et plutôt que se passer de ces applaudissements qui sont devenus les pulsations de votre poulx et les battements de votre cœur, de ces applaudissements que le public des lettrés et des mondains vous refuse, aller les demander à la banlieue et aux faubourgs ; du Théâtre-Français, monter au théâtre des Batignolles ; de la Porte Saint-Martin, descendre au théâtre des Gobelins où, un beau soir, en pleine représentation, la paralysie vous prend à la gorge et vous cloue, vieille femme impotente, cadavre vivant, immobile avant l'heure dans la bière anticipée d'un fauteuil.

« Cet affreux malheur, que les médecins ont attribué aux chagrins et aux douleurs morales que j'avais ressenties depuis mon départ de la Comédie française, confiait hier M^{me} Agar à un confrère, ne m'a plus permis de reparaitre sur une scène. Et cependant, ajoutait-elle, en essuyant ses joues trempées de larmes, toute ma vie est là ! Le docteur Charcot me disait récemment que ma raison est toujours solide et que, lorsque j'aurai le libre mouvement de ma main gauche, je pourrai reprendre ma vie d'autrefois. (Sa vie d'autrefois !) Seulement, je n'espère plus, je m'efforce de me résigner. »

Je m'efforce de me résigner, cri de désespérance et de détresse profonde ! Car, comme elle dit, la vaillante et malheureuse artiste, brûlée qu'elle est par le feu de la rampe et par le feu de son art, toute sa vie est là, faire vibrer jusqu'à la dernière corde

Cette harpe vivante attachée à son cœur.

Encore Agar s'efforce-t-elle à se résigner !

Mais que dirai-je du lamentable troupeau de celles qui ne se résignent pas, à commencer par Déjazet, ce gamin de Paris, se survivant de vingt-cinq ans à elle-même, et d'une voix qui chevrotte et qui casse, tentant, presque vieille d'un siècle, de rallumer encore les amoureux de Frétilion (1), à commencer par Déjazet pour finir

(1) Déjazet était née le 30 août 1797. Elle commença à jouer les rôles d'enfant

par Rousseil, cette reine tragique du salon des refusées, l'encombrante Rousseil forçant la réclame jusque dans la politique et la publicité jusqu'au fond des églises ; Rousseil, tour à tour ange hurlant de la Commune et sainte Thérèse de la Révolution, Rousseil que j'ai entendu déclamer de ses vers dans de vagues tables d'hôte, une serviette de table déployée à la main, et, de cet alexandrin fameux :

De ton dur éperon fends mon ventre de pierre,

troubler douloureusement d'inoffensives digestions (1).

Rousseil, les chroniques nous ont-elles assez entretenu des bruyantes étapes de ses infortunes et de ses conversions ; danseuse du ventre aux Carmélites et nonnette repentie au Caire, elle a compromis le Christ et le grand Seigneur (2) ; comédienne incurable,

à cinq ans ; à soixante-douze ans, elle jouait encore. Son rôle le plus célèbre fut celui de Frétilton dont on connaît le refrain célèbre :

*Cette fille
Qui frétille,
Mourra sans un cotillon.*

Ce fut le cas de Déjazet. Véritable gavroche, elle avait toujours été fort généreuse, prodigue de son temps, de son argent et... de son cœur. D'ailleurs, son fils contribua fort à la ruiner. Musicien, auteur de *Un Mariage en l'Air*, opéra-comique (1852), il avait voulu devenir directeur de théâtre. En 1859, il acheta les *Folies nouvelles* et y fonda le *Théâtre Déjazet*. Sa mère y joua dix ans. Elle mourut en 1875.

(1) Roselia Rousseil naquit à Niort en 1840. Elle suivit en exil son père victime du coup d'Etat. Elle fut successivement vendeuse d'oranges, apprentie couturière, marchande de fleurs, loueuse de chaises. En 1859, elle entra au Conservatoire d'où elle sortait, en 1861, avec le prix de tragédie. Elle joua à l'Odéon, au Français, à la Porte Saint-Martin, à la Gaieté, à l'Ambigu. Pendant la guerre 1870-1871, elle joua dans les ambulances. Elle composait des poèmes qu'elle disait volontiers : « Rosalia Rousseil, la muse de ce salon, y déclamaient son *Sphinx des Pyramides*. Il était d'elle et l'idée était assez curieuse de ce monstre de granit s'amourachant du Premier Consul... Ce sphinx pyramidal, Roselia Rousseil le déclamaient un peu partout, même à table d'hôte... Quand on était bien seuls, entre artistes, Roselia Rousseil se levait majestueuse et, se drapant une serviette, la mienne nouée sur sa tête en coiffure de sphinx, nous clamait, imperturbable, son grand poème des pyramides : *Enfonce dans mon flanc ton éperon de fer.* » (Lorrain, *Le Journal*, 17 octobre 1897).

(2) Tailhade nous renseigne sur la conversion de Rousseil : « Guaita fut aimé de cette lunatique. Or, il avait quelque vingt ans, elle quarante-sept. Il passa donc sans regarder la quatrième jeunesse de la dame. Le sentiment était profond sans doute, car, à dater de ce moment, les actes de Rousseil

elle s'est montrée, jusqu'au rôle de l'Hallucinée et de la Visionnaire, cabotine experte en l'art de choisir ses parrains, elle a joué la scène de Chimène aux pieds sacro-saints du Saint-Père et été demander un matin à Charles Gounod, révérend père en musique sacrée, sa catholique bénédiction (1).

Le maître a d'ailleurs relevé cette sainte *in partibus infidelium* en se mettant lui-même à genoux auprès d'elle et, la baisant au front, ils firent ainsi l'artistique communion ! Quelle était des deux la plus vieille comédienne ?

Et la vieille Favart (2), l'ancienne Julie d'Octave Feuillet, roulant aujourd'hui en tournées de province son chalumeau à vibrations : Hôtelleries du Cheval Blanc et de l'Ecu de France des vagues chefs-lieux de cantons, vous seuls pouvez les dire leurs angoisses affreuses et leurs suprêmes humiliations !

La vieillesse des comédiennes, la vieillesse de celles qui ne veulent pas vieillir, les juives errantes de l'admiration forcée, les navrantes victimes des suprêmes exploitations !

Oh ! devant ces tristesses et ces larmoyantes misères, comme on

perdirent le peu de coordination qu'ils avaient gardé jusque-là. De persécutée, elle devint mystique, suivant un processus des plus connus. Les gazettes annoncèrent d'abord l'entrée au Carmel, ensuite la prise de voile, donnèrent une chronique à celle qui fut Chimène et, d'un éclat fugitif, brilla au ciel de papier peint des théâtres subventionnés. L'étoile s'était faite cierge, ne voulant plus désormais luire que devant l'autel. Encore qu'elle eût abjuré les vanités du monde, Rousseil n'avait pas renoncé à moudre quelques tirades. Sous le drapeau noir du Carmel, sans doute eût-elle rimé jusqu'à la dernière heure, si sa nature capricante et fantasque avait pu s'accommoder à l'obédience monacale. Peu après son exode vers le cloître, elle reparut dans le siècle, donna *Mademoiselle Job*, son livre de rentrée... » (*Œuvre*, 18 juin 1916).

(1) Cf. plus haut, p. 113.

(2) Elle avait cinquante-six ans au moment où Lorrain écrivait ces lignes. Elle s'appelait Pierrette-Ignace Pingaud et était née à Beaune, en 1853. C'est par adoption qu'elle prit le nom de Favart et entra dans la famille des Favart dont le premier en date fut Charles-Simon Favart (1710-1792), auteur dramatique, l'époux illustre et malheureux de Marie Duronceray, actrice favorite de Maurice de Saxe, en son théâtre de l'armée des Flandres. Malgré le maréchal, les deux époux, toujours unis, eurent un fils, Charles-Nicolas-Justin Favart (1749-1806), acteur du théâtre italien, puis bibliothécaire du Tribunat. C'est le fils de celui-ci qui, adoptant Pierrette Pingaud, en fit une Favart. Quinze ans après cette chronique, Favart, encore plus vieille, jouait encore. En 1905, pour la 500^e de *L'Arlésienne*, elle devait remporter un grand succès dans le rôle de *Rose Mamã*.

le comprend ce cri échappé un jour de mélancolie à Sarah Bernhardt, cette triomphante d'aujourd'hui, vaincue, qui sait, demain.

« Disparaître... brusquement dans du mystérieux et du sombre... comme Gambetta ou Napoléon... une fin de géant, terrible si l'on veut, mais une apothéose... Tout est là, bien finir !... »

Vous qui fûtes la grâce et qui fûtes la gloire, méditez bien ce cri d'une des vôtres, la plus grande aujourd'hui d'entre vous...

Bien finir... mourir avant les rides, avant l'ennui, l'abandon, la pitié, cette aumône — et cet affront, le dévouement.

27 octobre 1889.

BIBLIOGRAPHIE

La bibliographie des œuvres de Jean Lorrain figure au début de notre thèse principale : *Jean Lorrain : La vie, l'œuvre et l'art d'un pessimiste à la fin du XIX^e siècle*. Nous y renvoyons les lecteurs de cet ouvrage. Néanmoins, nous devons faire figurer ici trois recueils de correspondance de Jean Lorrain auxquels nous nous sommes constamment reportés.

A. — Correspondance.

I. — *Soixante-huit Lettres à Edmond Magnier*. Paris 1909. Pas de nom d'éditeur. Couverture saumon, p. 107. Préface de H. Chapoutot. 68 exemplaires sur hollandé contenaient encartés une lettre originale de Lorrain. On en trouve encore quelques-uns dans le commerce, mais sans la lettre. L'ouvrage est complété en appendice par une chronique « probablement » inédite de Lorrain et signée Bruscambille, p. 103 à 107. Livre inutilisable sans une critique sévère, car le classement des lettres est, sauf de rares exceptions, d'un bout à l'autre erroné. Cet ouvrage est indiqué dans nos références sous le titre *Chapoutot*.

II. — *Correspondance : Lettres à Barbey d'Aurevilly, François Coppée, Oscar Méténier, Catulle Mendès, Edmond Deschaumes, Mécistas Goldberg, etc.*, suivies des articles condamnés. In-12, Paris, Baudinière, p. 250. Introduction de Georges Normandy.

Ce recueil devait être le premier d'une série de 4 volumes de correspondance. Il a seul paru. Les épreuves du second ont été tirées. Elles comptent 285 feuilles in-12 imprimées seulement au recto comprenant 143 lettres à Goncourt, Octave Uzanne, Charles Buet, Willy, plus, en appendice, une lettre de *Madame Paul Duval-Lorrain à une amie inconnue*. Mais, à la suite d'un litige, les exemplaires du volume ont été mis au pilon et le second volume n'a jamais paru. Les exemplaires du tome I^{er} de cette correspondance sont, de ce fait, très rares. Quant au tome II, il n'en existe que quelques jeux d'épreuves appartenant à M. Georges Normandy. Dans nos références, nous utilisons malgré cela les expressions tome I^{er} et tome II. Quelques-unes de ces lettres avaient paru à *L'Esprit français* et à *La France active*.

III. — *Quelques lettres curieuses et inédites, présentées par J.-F.-Louis Merlet*, plaquette. Paris, Henry Goulet, 1925, p. 52.

Toutes lettres écrites de 1900 à 1905. Précieux documents sur le séjour de Jean Lorrain à Nice.

B. — Articles publiés à « L'Événement ».
1887.

<i>Janvier</i>	6. La Comtesse d'Escarbagnas. 14. Le Docteur Miracle.
<i>Février</i>	15. Les Gueuses : Francine. 20. Les Etoiles : la petite Dachellery.
<i>Mars</i>	5. Portrait de Carême : Mademoiselle Baudelaire. 24. Les Confesseurs de ces dames : L'Aumônier du château.
<i>Avril</i>	2. L'abbé de Joie. 14. Les Confesseurs de ces dames : Les Frères saphistes. 28. Paris vécu : Retour de bal.
<i>Mai</i>	7. Paris d'aujourd'hui : Le premier Vendredi au Salon. 12. — — — L'Amour littéraire. 19. — — — Joris-Karl Huysmans. 26. Paris d'hier : Iris blanc. 31. Le Pays des gondoles.
<i>Juin</i>	10. Paris d'aujourd'hui : Fleurs de pommiers. 16. — — — Madame Parleydhondemoi. 23. — — — Neuilly. 27. Courrier de Paris : L'Opérette à faire. 30. Autour d'un livre.
<i>Juillet</i>	7. Soirs d'été. 13. L'Elément étranger. 16. Eros Basileus. 21. Monsieur Alphonse Lemerre. 27. Paris aux champs : L'Arrivée au château.
<i>Août</i>	2. Le Mois des autographes. 8. La Crépitomanie. 11. Paris aux champs ; Femmes de plage : M ^{me} Mollasson. 19. Coeruleum mare. 22. Les Cinq. 25. Logis de poète.
<i>Septembre</i> . .	1. Par les Falaises. 5. De la Pudeur.
<i>Octobre</i>	Pas d'article (1).

(1) Jean Lorrain était absent de Paris depuis plusieurs mois. Après son article du 5, il écrivait à Magnier : « J'attendrai donc novembre et ma rentrée

- Novembre* .. 3. Une visite chez Sarah (1).
28. A Saint Lazare.
- Décembre* .. 11. Maisons Shakespeare et C^{ie}.
16. La Danse.
18. Le Sadisme et la Tosca.
22. Mesdames Clemenceau.
25. L'Amant des poitrinaires.
29. Miroir de poche.

1888.

- Janvier* 1. Jouets d'hiver.
6. Miroir de poche (2).
- Février* 4. Le Baron.
10. Le Bonheur.
13. Les vieilles Falaises.
15. Masques : poèmes.
23. Trop de Corsets noirs.
26. Ombres chinoises.
- Mars* 1^{er}. Actrices et Princesses.
5. Mariage forcé.
9. Mon frère Yves à Paris.
12. L'Anglaise.
15. Perversités.
18. Henri Blaze de Bury.
23. L'Abbé Jules.

à Paris pour vous offrir de la bonne copie, car, à distance, l'actualité m'échappe... et à moins de répéter les autres journaux... absent moi-même du mouvement depuis près de deux mois, je ne suis plus au diapason. » (Chapoutot, p. 26).

Il envoyait pourtant au journal des chroniques, d'ailleurs mal accueillies : « Est-ce une disgrâce ? N'y comprends rien. Aucune réponse à mes lettres ; aucune aux télégrammes et ma chronique *Paris aux champs*, envoyée cependant à temps, n'est pas passée ! » (14 septembre 1887, Chapoutot, p. 29).

Le 20 septembre, il écrit encore : « Sans nouvelles de vous ni pour *La Terre* ni pour les *Bruscambille*, je veux faire acte de bonne volonté en prouvant que moi je ne boude pas. » (Chapoutot, p. 30).

(1) Lorrain, en ce mois, fait une période militaire du 7 au 19. C'est à ce propos qu'il écrit à Magnier : « Et je suis enfin libéré du régiment ; j'en profite pour vous donner signe de vie en vous adressant cette chronique sur la *Limouzin*. Je la crois courte et bonne. » (Chapoutot, p. 32).

(2) Ces deux seuls articles de Lorrain parurent en janvier 1888, c'est là ce qui explique sa lettre du 16 : « Sans réponse... je vous en prie, cher monsieur, daignez ou veuillez me fixer ; je compte rentrer à Paris fin de la semaine pour chercher à me placer ailleurs, puisque *L'Événement* me paraît soudainement fermé, et selon votre réponse j'avancerai ou je retarderai mon voyage. » (Chapoutot, p. 42).

- 25. Bords plats et dessous noirs.
- 30. Japonaiseries.
- Avril* 7. Le Clou de la semaine.
- 9. Mœurs foraines.
- 12. Royales idylles.
- 15. Symphonie en blanc et en B.
- 19. La Foire au sabre.
- 22. La Semaine à Paris.
- 26. Une mauvaise Action.
- 29. Fleurs de Printemps.
- Mai* 3. Le Journal des Goncourt.
- 6. Conte de Fées.
- 10. L'Adjudant.
- 13. Voilà le Plaisir, mesdames.
- 17. Le Prince Pol.
- 20. Laissez venir à moi les petits Pierrots.
- 24. Maguelonne.
- 27. Panique.
- Juin* 4. Steaples.
- 7. La Province à Paris.
- 10. 1888-1789.
- 14. Chronique de Paris : Les événements de la semaine.
- 17. Compartiment de dames seules.
- 21. Chronique de Paris : Une fête en province.
- 23. La préface de l'Oratoire.
- 24. Le Journal de Stendhal.
- 26. Chronique de Paris : Un nouveau métier.
- Juillet* 1. Divorces.
- 5. La nouvelle Croisade.
- 7. Les Peintres de la femme.
- 12. Comédie de Palais.
- 19. Chronique de Paris.
- 22. Autour des Immortels.
- 26. Encore l'Académie.
- 29. Les Etapes d'une conversion.
- Août* 2. Rastaquouère.
- 5. L'Outrage aux mœurs.
- 13. Les Calomniés.
- 16. Paris à la Côte.
- 18. Chez John Bull.
- 21. La Cour à Fontainebleau.
- 23. Assez de Cigales.
- 26. Extravagants.
- 30. Régates.

- Septembre .* 2. Un Poète russe : Dekranol.
 9. La Semaine magique.
 11. Livrets d'Opéra.
 16. La Grève des bateliers.
 20. Les Schopenhauerdeurs.
 27. Chronique de Paris : L'Europe féodale.
 30. Autour d'une Eminence.
- Octobre* 4. Rappel à l'Ordre.
 7. La Terreur à Londres.
 11. Le Droit au meurtre.
 14. De Paris à Péra.
 18. En plein Rêve.
 28. Ludus pro Patria.
- Novembre . .* 1. Le Théâtre de Madeleine Lemaire.
 4. Chronique de Paris : M. Drumont et les conser-
 vateurs.
 6. Le Théâtre de Saint-Antoine.
 8. Le Métier de femme.
 11. Mauricette.
 15. L'Académie du baigneur.
 18. Punch à la Romaine.
 22. Un innocent.
 25. Belginiatias.
 29. Un Maître-sorcier.
- Décembre . .* 2. Suicides princiers.
 6. Arlequine.
 13, 20, 27 : Trois chroniques sous le titre et avec la
 signature *Arlequine* se succèdent, qui sont une
 causerie à bâtons rompus sur les événements de
 la semaine.
 17. Un Crime inutile.
 23. Une Exilée.
 24. L'Invasion des barbares.

1889.

- Janvier* 7. La Messe rose.
 11. Arlequine.
 14. Crimes anonymes.
 17. Les Marionnettes à Bicêtre.
 20. L'autre Morte.
 24. Malthus en France.
- Février* 3. Pères honoraires.
 4. Races tragiques.
 11. L'héroïne.

15. Verdicts littéraires.
 17. Tous Cochers.
 21. Bals masqués.
 24. La Comédie à l'Académie.
 28. Un Roman de Stendhal.
- Mars*
7. Mesdemoiselles Borgia.
 10. Gens de la Mer.
 14. L'Homme à la mode.
 24. Autour de la Révolution.
 28. Acrobatie.
- Avril*
7. La Société de Balzac.
 12. L'Amour en buste.
 18. Le Théâtre de Leconte de Lisle.
 26. Le Chantage.
 27. Barbey d'Aurévilly.
- Mai*
8. Révolution.
 10. Un Roman spirite.
 17. L'école La Pommeraye.
 19. Le Kampong.
 23. Une petite-fille de Mirabeau.
 26. Ours et Baisers.
 31. Charlotte Corday.
- Juin*
3. Une fête aux halles.
 6. Histoires de Brigands.
 9. Guide moral.
 14. La Nostalgie de la boue.
 17. La Semaine des prix.
 20. Aphrodisiaque.
 23. L'Amie du grand homme.
 27. Une Collection.
- Juillet*
8. Bergers et rois-mages.
 15. Spectacles de l'Exposition.
 18. La Larme à l'œil.
 25. Chronique gitane.
- Août*
11. La Macaronna.
 16. Princes d'Orient.
 22. Coins de l'Exposition.
 30. Conte de fin d'été.
- Septembre*
1. Electorales.
 5. Villégiatures royales.
 17. Fléaux de Septembre.
 26. Paysages d'Automne.
- Octobre*
1. Maladies du temps.

- 5. Octobre-exposition.
- 7. Un Monsignore de Stendhal.
- 24. Vertus anglaises.
- 27. Vieilles Comédiennes.
- Novembre . .* 3. Fleurs de Cimetière.
- 7. Public de premières.
- 14. Une Opinion de M. de Maupassant.
- 18. Le Candidat de l'exotisme.
- 27. Respectacles.
- Décembre . .* 5. Un Aliéné baudelairien.
- 8. Brelan de Candidats.
- 13. Femmes de l'Empire.
- 15. M^{lle} Réjane et quelques vérités.
- 19. Elèves Shakespeare.
- 22. M. François Coppée au Théâtre libre.

1890.

- Janvier . . .* 2. La Mort des pauvres.
- 9. Les Amoureux de Jeanne d'Arc.
- 15. La Pucelle et l'Eglise.
- 18. Les Trépidants et quelques autres.
- 23. De Rome à Paris : Choses et autres.
- 26. La Marche à l'étoile.
- 30. Gens du monde : Quelques salons juifs.
- Février . . .* 6. Au Jour le jour.
- 9. Autour des Lions de Salammbo.
- 14. Au Jour le jour.
- 20. L'Argent.
- 23. Au Jour le jour.
- Mars* 1. Bals fin de siècle.
- 6. Au Jour le jour.
- 13. Au Jour le jour.
- 16. Signe des temps.
- 20. Besoins nouveaux.
- 23. Au Jour le jour.
- 30. Au Jour le jour.
- Avril* 6. Musiques religieuses.
- 9. Contes de la semaine.
- 13. Les Scrupules de la porte.
- 17. Au Jour le jour.
- 24. Au Jour le jour.
- Mai* 2. Au Jour le jour.
- 8. Le Musée du crime.

- 15. Un Talleyrand inconnu.
- 18. Le Salon.
- 30. Le Système du docteur Goudron.
- Juin* 2. Les Revenants.
- 5. Deux Femmes.
- 12. Les Comédiens sans le savoir.
- 15. Semaine du grand Prix.
- Juillet* 7. Théâtromanes.

Parmi ces articles, Jean Lorrain avait eu le soin de recueillir les meilleurs en vue d'une publication future. Nous les avons trouvés dans deux registres confiés par M^{me} Duval-Lorrain à Georges Normandy.

1^o Le premier est constitué par un cahier écolier, dos et coins de toile rouge, de 113 pages doubles, numérotées jusqu'à 110. Les pages 111, 112 et 113 portent une table des matières de la main même de Jean Lorrain. De ce recueil ont été tirées les chroniques *Monsieur Alphonse Lemerre* et *Maison Shakespeare et Cie*, publiées ci-dessus, p. 58 et 92.

2^o Le second est constitué par un registre de comptabilité, dos et plats recouverts de toile noire de 200 pages numérotées mécaniquement. Pas de table de matière.

C. — Articles inédits.

A ces articles tous publiés à *L'Événement*, il convient d'ajouter un certain nombre d'articles proposés ou écrits par Lorrain, mais qui ne furent point publiés.

Le Nu et le déshabillé en Art : proposé par lettre du 3 janvier 1887. Cf. Chapoutot, p. 5 et 7. Refusé pour pornographie et allusions contemporaines trop claires. Retrouvée dans les vieux papiers de Magnier, cette chronique a été publiée par Chapoutot dans son recueil, p. 103 à 107.

L'Histoire Belbœuf : cf. lettre à Edmond Magnier, 20 août 1887. Chapoutot, p. 13. Motif probable du refus : histoire scandaleuse de ménages lesbiens. Paru à *L'Echo de Paris*, 28 décembre 1891. Condamnation à 3.000 francs d'amende pour outrage aux mœurs. Cf. *Corresp.*, t. I^{er}, p. 144.

La Marquise Hérode : proposé par lettre du 9 septembre 1887. (Chapoutot, p. 25 et 27), refusé pour le même motif que le précédent. A paru au *Courrier français*, le 20 octobre 1887.

La succession de M. Caro : proposé en septembre 1887 (Cf. Chapou-

tot, p. 14). Refusé sans doute pour la violence habituelle avec laquelle Lorrain attaquait Caro.

Les Capitaines, « genre *Pays des Gondoles* », proposé en septembre 1888 (Cf. Chapoutot, p. 14). *Le Pays des Gondoles*, publié le 31 mai 1887, ayant été très violent, c'est, pour cette raison sans doute, que Magnier refusa *Les Capitaines*.

La Terre, proposé par une lettre de septembre 1887 (Cf. Chapoutot, p. 30), n'a pas paru à cause du scandale soulevé par le roman de Zola.

Zara Maucrine, étude sur M^{me} Maucourt, actrice du Théâtre Michel, maîtresse du grand-duc Alexis, proposé par la lettre du 26 septembre 1887. (Cf. Chapoutot, p. 30). C'est sans doute le chapitre « A la Mer » de *Très Russe*.

Les Bas Bleus : Les Femmes de Bourget, proposé le 4 janvier 1888 (Cf. Chapoutot, p. 8). Refusé par crainte d'allusions désobligeantes.

L'Egrégore, proposé par la lettre du 4 janvier 1888 (Cf. Chapoutot, p. 8). Refusé parce qu'il s'agit d'un « conte transparent ». Publié par *Le Courrier français*, 14 avril 1888.

Nostalgie d'obélisque, proposé dans la lettre du 28 janvier 1888 (Cf. Chapoutot, p. 43).

Mademoiselle Quinquet, « très frétilante et bruscambillante étude de la jeune fille en l'an de grâce 1888 »... très convenable d'ailleurs. Proposé le 28 janvier 1888 (Cf. Chapoutot, p. 43).

Chronique de la Semaine sainte : proposé en avril 1888 (Cf. Chapoutot, p. 45). Refusé par prudence, parce que Lorrain annonçait « deux histoires authentiques et de plus... parisiennes sur la jeune duchesse d'Av... ».

Souvenirs d'Enfance de Loti, proposé par lettre du 15 juin 1890 (Cf. Chapoutot, p. 95).

D. — Poèmes publiés à « L'Événement ».

Poèmes recueillis en volumes :

22 mai 1887, *Acrobate* : Modernités, p. 107.

22 mai 1887, *Aminci* : Modernités, p. 77.

8 juin 1887, *Jockey* : Modernités, p. 89.

8 juin 1887, *Décavé* : Modernités, p. 103.

21 juin 1887, *Mariage* : Modernités, p. 87.

21 juin 1887, *Amour pur* : Modernités, p. 21.

4 juillet 1887, *Villégiature* : Modernités, p. 84.

4 juillet 1887, *Bonne piste* : Modernités, p. 85.

19 juillet 1887, *En ménage* : Modernités, p. 34.

19 juillet 1887, *En famille* : Modernités, p. 43.

Poèmes qu'on ne retrouve pas dans les œuvres de Lorrain :

29 juillet 1887, *Retours* : deux poèmes composés chacun de deux tercets et d'un quatrain.

E. — Ouvrages consultés.

Nous avons dû consulter pour cette étude :

1^o Les œuvres mêmes des auteurs dont parle Jean Lorrain en ses diverses chroniques.

2^o Les mémoires ou souvenirs écrits par les contemporains.

3^o Les études d'ensemble concernant cette période.

D'où trois divisions dans cette bibliographie : *Auteurs, Souvenirs et mémoires, Essais.*

I. — AUTEURS

Anthologie des Poètes français, dix-neuvième siècle, Paris, Lemerre.

ARY ECILAW, *Le Roi de Thessalie*, Paris, Lemerre, 1886.

EMILE AUGIER, *Le Fils de Giboyer*, Paris, Calman-Lévy, 1862.

— *Les Effrontés*, Paris, Calman-Lévy, 1861.

BANDELLO, *Histoires tragiques traduites par François de Belleforest*. 7 volumes, Rigaud, Lyon.

BAUDELAIRE, *Les Fleurs du mal*, Paris, Crès, 1917.

JULES CLARETIE, *Le Prince Zilah*, Paris, Dentu, 1884.

ALPHONSE DAUDET, *Trente ans de Paris*, Paris, Librairie de France, 1930, œuvres complètes, t. XII.

ALPHONSE DAUDET, *Le Nabab*, *ibid.*, t. VII.

— *L'Immortel*, *ibid.*, t. XI.

— *Souvenirs d'un Homme de lettres*, *ibid.*, t. XII.

AUGUSTE DORCHAIN, *Conte d'avril*, Paris, Lemerre, 1885.

— *La Jeunesse pensive*, Paris, Lemerre, 1888.

A. DUMAS Fils, *Francillon*, Paris, Calman-Lévy, 1887.

— *Une visite de noces*, Paris, Calman-Lévy, 1871.

— *La Princesse de Badgad*, Paris, Calman-Lévy, 1881.

JUDITH GAUTIER, *La Marchande de sourires*, Paris Charpentier, 1888.

EDMOND ET JULES DE GONCOURT, *Théâtre : Henriette Maréchal, La Patrie en danger*, un vol., Paris, Charpentier, 1879.

EDMOND ET JULES DE GONCOURT, *Germinie Lacerteux*, Paris, Charpentier, 1864.

EDMOND ET JULES DE GONCOURT, *Charles Demailly*, Paris, Dentu, 1860.

HENRY HOUSSAYE, 1814, Paris, Perrin, 1883.

JULES LAFORGUE, *Poésies complètes*, Paris, Vanier, 1894.

LOUIS LEGENDRE, *Beaucoup de bruit pour rien*, Paris, Lemerre, 1887.

PAUL MARGUERITE, *Tous quatre*, Paris, Giraud, 1885.

GUY DE MAUPASSANT, *Bel-Ami*, Paris, Ollendorf, 1885.

M^{me} DE MONTGOMERY, *Premiers vers*, Paris, Lemerre, 1887.

JEAN RICHEPIN, *Macbeth*, Paris, Fasquelle, 1914.

SAINT-EVREMOND, *La Comédie des académiciens*, publiée par Robert de Bonnières, Paris, Charavay, 1879.

SHAKESPEARE, *The works of William Shakespeare in ten volumes. The Shakespeare-Head Press Stratford on Avon MCMIV*

— *The winter's tale*, t. IV, p. 79.

— *Much ado about nothing*, t. II, p. 61.

— *The merchant of Venice*, t. III, p. 1.

— *Hamlet, Prince of Denmark*, t. VIII, p. 159.

— *A midsummer night dream*, t. II, p. 229.

Eugène SÜE, *Mystères de Paris*, 5 vol., Librairie Romans choisis, Paris, 1917.

Théodore DE BANVILLE, *Le Baiser*, Paris, Charpentier, 1888.

— *Paris Vécu*, Paris, Charpentier, 1883.

— *Mes Souvenirs*, Paris, Charpentier, 1882.

— *L'Ame de Paris*, Paris, Charpentier, 1891.

VERLAINE, *Œuvres complètes*, Paris, Librairie de France, 1931, 8 vol.

Emile ZOLA, *Nana*, Paris, Charpentier, 1881.

II. — SOUVENIRS ET MÉMOIRES

Juliette ADAM, *Le Roman de mon enfance et de ma jeunesse*, Paris, Lemerre, 1902.

Juliette ADAM, *Mes premières armes politiques et littéraires*, Paris, Lemerre, 1904.

ANTOINE, *Le Théâtre*, collection la Troisième République de 1870 à nos jours, n° 7. Paris, Les Editions de France, 1932.

ANTOINE, *Mes Souvenirs sur le Théâtre libre*, Paris, Fayard, 1921.

— *Mes Souvenirs sur le Théâtre Antoine et sur l'Odéon*, Paris, Grasset, 1928.

Emile BLAVET (Parisis), *La Vie parisienne*, Paris, Ollendorf, 1885-1886-1887-1888.

Robert DE BONNIÈRES, *Mémoires d'aujourd'hui*, Paris, Ollendorf, 2 vol., 1883-1885.

Fernand CALMETTE, *Leconte de Lisle et ses amis*, Paris, Librairie et imprimerie réunies, 1903.

Maxime DU CAMP, *Souvenirs littéraires*, 2 vol., Paris, Hachette, 1882-1883.

Jules CLARETIE, *La Vie à Paris*, Paris, Charpentier, 8 vol., 1895-1905.

Jules CLARETIE, *La Vie à Paris*, Paris, Hachette, 6 vol., 1881-1886.

Léon DAUDET, *Souvenirs des milieux littéraires, politiques, artistiques et médicaux*, 2 vol., Nouvelle Librairie nationale, Paris, 1926.

FEBVRE, *Journal d'un Comédien*, t. II, 1870-1894, Paris, Ollendorf, 1896.

— *Le Journal des Goncourt*, 8 volumes, Paris, Charpentier,

Les trois premiers tomes ont seuls été utilisés ici :

T. I, 1851-1861-1887.

T. II, 1861-1865-1887.

T. III, 1866-1870-1888.

Rémy DE GOURMONT, *Le livre des Masques*, Société du Mercure de France, 2 vol., 1896-1898.

Rémy DE GOURMONT, *Promenades littéraires*, Paris, Mercure de France, 7 vol., 1904-1918.

Gaston JOLIVET, *Souvenirs de la vie de plaisir sous le second Empire*, Paris, Tallandier, 1927.

Souvenirs de Frédéric Lemaître, publiés par son fils, Paris, Ollendorf, 1 vol., 1880.

Arthur MEYER, *Comédiens et Comédiennes*, Librairie des Bibliophiles, 1878-1884.

Arthur MEYER, *Ce que nos yeux ont vu*, Paris, Plon-Nourrit, 1911.

Ce que je peux dire, Paris, Plon-Nourrit, 1912.

— *Ce qu'il faut taire*, Paris, Plon-Nourrit, 1914.

Raoul DE NAJAC, *Souvenirs d'un mime*, Paris, Paul, 1909.

SARAH-BERNARDT, *Ma double Vie*, Paris, Fasquelle, 1907.

Aurélien SCHOLL, *L'Esprit du boulevard*, 2 vol., Paris, Hachette, 1886.

Aurélien SCHOLL, *L'Orgie parisienne*, 1 vol., Paris, Dentu, 1882.

SÉVERIN, *L'Homme blanc : Souvenirs d'un Pierrot*, Paris, Plon, 1929.

III. — ESSAIS

BRUNETIÈRE, *Le Roman naturaliste*, Paris, Calman-Lévy, 1883.

CHAMPFLEURY, *Souvenirs des Funambules*, Paris, Michel Lévy, 1859.

— *Préface aux pantomimes de Charles et Gaspard Debureau*, Paris, Dentu, 1889.

DEFFOUX et ZAVIE, *Le Groupe de Médan*, 1 vol., Payot, 1920.

René DOUMIC, *Portraits d'écrivains*, Paris, Delaplane, 1892.

— *Le Théâtre nouveau*, Paris, Perrin, 1908.

Emile FAGUET, *Propos littéraires*, Paris, Lecène et Oudin, 5 vol., 1902-1909.

Emile FAGUET, *Propos de théâtre*, Paris, Lecène et Oudin, 5 vol., 1903-1905.

Emile FAGUET, *Politiques et Moralistes du dix-neuvième siècle*, Paris, Lecène et Oudin, 3 vol., 1891-1899.

FUSCH, *La Cabale d'Henriette Maréchal*, extrait des *Mélanges* Lanson, Hachette, 1924.

GALLET, *Notes et impressions à propos de Germinie Lacerteux*, plaquette, Paris, Lemerre, 1889.

GAUBERT et CASELLO, *La nouvelle Littérature* (1895-1905), Paris, Sansot, 1906.

Théophile GAUTIER, *Histoire de l'Art dramatique en France depuis vingt-cinq ans*, Paris, Hetzel, 1858-1859, 6 vol.

- Judith GAUTIER, *Le Collier des jours*, Paris, Juven, 1902.
 Le second Rang de collier, Paris, Juven, 1903.
 Le troisième Rang de collier, Paris, Juven, 1909.
 — *La Marchande de sourires*, Paris, Charpentier, 1888.
J. HERMENT, *Histoire de l'Institut des Frères des écoles chrétiennes*, Paris, Procure générale, 1922.
Jules JANIN, *Debureau, histoire du théâtre à quatre sous*, Paris, Gosselin, 1832.
E. LEMAITRE, *Arsène Houssaye, Notes et Souvenirs*, Reims, Michaud, 1897.
Jules LEMAITRE, *Les Contemporains*, Paris, Lecène et Oudin, 8 vol., 1886-1924.
Jules LEMAITRE, *Impressions de théâtre*, Paris, Lecène et Oudin, 11 vol., 1888-1920.
Catulle MENDÈS, *L'Art au théâtre*, 2 vol., Paris, Georges et Charpentier, 1895-1896.
PÉRICAUD, *Histoire des Funambules*, Paris, Lemerre, 1859.
G. RIGAULT, *Le Frère Philippe*, Procure générale, rue de Sèvres, 1932.
G. RIGAULT, *Conduite à l'usage des Ecoles chrétiennes*, Paris, Procure générale, rue de Sèvres, 1932.
Edouard ROD, *Etudes et nouvelles études sur le dix-neuvième siècle*, 2 vol., Paris, Perrin, 1888-1898.
Maurice SAND, *Masques et Bouffons*, 2 vol., Paris, Lévy, 1860.
Francisque SARCEY, *Quarante ans de théâtre*, 8 vol., Paris, Annales politiques et littéraires.

F. — Articles de revue.

- Paul GUIGNON, *Mythe de Pierrot moderne*, Revue moderne, mai 1888.
Jean LEFRANC, *Pantomimes*, Le Temps, 12 mai 1913.
CATULLE-MENDÈS, *Pierrot-Séverin*, La Journal, 12 mai 1896.
A. THALASSO, *Le Théâtre libre*, 1 vol., Mercure de France, 1909.
VANDÉREM, *Une chanson contemporaine sur Germinie Lacerteux*, Revue de France, t. IV.
Georges WAGUE, *La Pantomime moderne*, conférence prononcée le 19 janvier 1913, dans la salle de l'Université populaire. Edition de l'Université populaire, Paris.

VU LE 26 MARS 1935 :
Le Doyen de la Faculté des lettres
de l'Université de Paris,

H. DELACROIX.

VU ET PERMIS D'IMPRIMER :
Le Recteur de l'Académie de Paris.
S. CHARLÉTY.

INDEX ALPHABÉTIQUE

DES NOMS DE PERSONNAGES CITÉS DANS L'OUVRAGE

A

Abbéma (Louise).....	27,	28
Adam (M ^{me}).....	54	
Adam (Paul).....	10,	44
Agar	134	
Aicard (Jean).....	60	
Aimery (Rachilde).....	29	
Antoine.....	88	
Aubernon (M ^{me})..	20, 27,	
	28, 36, 38, 46,	81
Audiffred-Pasquier (duc d'),	39,	54
Augier (Emile).	31, 41, 42,	
	49, 63,	112

B

Bandello	65	
Bainville	96	
Banville (Th. de).	20, 70,	
	94, 101, 106, 108, 111,	113
Barbey d'Aureville.	30, 93,	
	113,	132
Barbier	133	
Barré	35	
Baretta.....	35, 39,	132
Le Bargy.....	35	
Bartet	34	
Baudelaire.	25, 28, 45, 70,	
	92, 99, 103,	134
Baudry (Paul)....	13, 17,	82
Bauër	88,	94
Beausacq (comtesse Diane),		
	114, 116,	117
Becque (Henri).	27, 40,	
	46, 47, 49, 54, 70,	79
Belleforest (François de)...	65	

Benedictus.....	77,	90
Bergerat.....	44, 47, 49,	89
Besson (Louis).....	58,	77
Beulé	39	
Billotey	81	
Bismark (M ^{me} de).....	21	
Bisson	66	
Bizet	62	
Blanc (Louis).....	53,	59
Bonnetain (Paul)	10,	85
Bonnière	36,	40
Bornier (H. de).....	41	
Botticelli.....	95	
Boulangier	21,	71
Bourget.	8, 20, 21, 25, 40,	
	44, 47, 71, 79, 92, 96, 97,	
	99, 111,	114
Brandès.....	34,	38
Brogie (duc de).....	39,	53
Brunetière.	49, 50, 51, 52,	53
Brunschwig (M.-J.)	35	
Buet	7,	8
Busnach (William)	59	

C

Cahen d'Anvers (M ^{me})	25,	44
Caillavet (M ^{me} Arman de).	81	
Caran d'Ache.....	8	
Carnot	20,	67
Caro.....	26, 97,	38
Casello	7	
Cerny (de Choudens M ^{lle}).		
	28, 44, 62, 63,	89
Chambrun (comtesse de).		
	61, 62, 114, 117,	118
Chapoutot.	11, 13, 14, 27,	91

Charpentier	30
Chateaubriand	58
Cherbuliez	39
Chivot	67
Claretie (Jules). 33, 35,	
39, 40, 42, 47, 59, 64, 69,	
108, 126,	132
Claudé	94
Collet (Louise).....	30
Colombier	9
Coppée. 39, 43, 86, 93, 94,	96
Coquelin 60, 132,	133
Cressonnois	58, 63
Cuvillier-Fleury	40

D

Darcet	43
Daudet (Alphonse). 34, 36,	
42, 62, 124, 127, 128,	131
Daudet (Léon) 49,	85
Debureau	100, 102
Déjazet	136
Delille (abbé).....	120
Déjazet	136
Delpit (Albert) ... 47, 60,	71
Demidoff (prince)	76
Déroulède	42
Dorchain. 58, 61, 62, 68,	
70, 71, 90,	118
Doré	80
Dorval	61
Drumont	18
Doucet	38, 53
Dumas (père). 27, 61, 64,	90
Dumas (fils). 18, 26, 39,	
49, 58, 70, 110, 112, 113,	128
Dupuytren	41
Duquesnel	51, 62, 63
Durny	39

E

Ecilaw (Ary, comtesse Czap-	
ska)	94, 97
Epicure	94
Eviza	34
Evremond (Saint-)	36

F

Fabre	41
Faure	61, 113
Fauré	73
Favart	137
Febvre	35, 69
Ferrand	127, 128
Ferry (Jules).....	49, 67
Feuillet	25, 137
Feydeau	80
Flaubert..... 30, 80, 81,	93
Fleischman.....	21
Fouquier..... 18, 19,	41
France (Anatole)	40, 45
Freycinet	41

G

Gailhard	110
Galipaux.....	70
Galopeaux	70
Gambetta	49
Garnier (Charles)	63, 110
Gastyne (J. de).....	37
Gautier (Théophile).. 45,	
76, 80, 81, 82, 101,	106
Gautier (Judith).. 12, 57,	
72, 77, 90,	91
Gauthier-Garguille	17
Gavarni..... 76, 81,	106
Géraudel	8
Germain (Saint-)	108
Girardin (Emile de) ..	49, 81
Giraud	7
Goncourt (les frères de).	
28, 31, 36, 76, 80, 83, 85,	
87, 88, 90, 113,	117
Goudeau Emile	8
Gounod..... 109, 113,	137
Grandval (M ^{me} de).....	117
Gravière (amiral Jurien de).	
109,	113
Gréard	39
Grévy	67
Guillemot	28
Guyon	100

Gyp	20	Legault	35
H		Legendre. 65, 66, 67, 68,	
Halévy.....	39, 43, 44	70,	71
Halgan.....	86, 88	Legrand.....	100, 103, 108
Haraucourt. 45, 58, 68, 70,		Lemaître (Ernest).....	57
71, 72,	73	Lemaître (Jules). 47, 49,	
Haussonville (duc d').....	54	50, 120,	121
Hennequin (Alfred).....	37	Lemerre (Alphonse).. 20,	
Henckel de Donnemark... 82		46, 92, 93, 94, 95, 96, 97,	98
Hervieu.....	10, 71	Lemoine	39
Houssaye (Arsène)... 56,	57	Lepic	42
Houssaye (Henri). 41, 50,		Lesseps	39
54, 55, 56,	87	Lockroy	86
Hubert (René d').....	19	Loti.....	25, 41, 114 117
Hugo. 59, 62, 65, 72, 89,		Loynes (M ^{me} de).....	49, 81
96,	98		
Huysmans.....	79, 100	M	
I		Magnard	19
Ibsen	27	Magnier. 7, 8, 9, 12, 14,	
J		17, 27,	78
Janin (Jules)	101	Monsabré (le Père).....	26
Judet (Ernest).....	49	Maizeroy (René)	26
K		Manuel (Eugène).....	41
Kerdrel (A. de). 85, 86, 87,	88	Marnier (Xavier)... 109,	112
Kesler	22	Margueritte (Paul). 100,	
Kistemakers.....	112	103,	108
Krauss	113	Marquet	110
L		Mariéton	85
Lacroix (Jules). 58, 61, 64,		Martinez de Campos (M ^{lle}). 59	
89,	90	Massenet	113, 114
Larcher	108	Mathilde (M ^{me})	37
Lareinty.....	86, 89	Mathilde (princesse). 76,	
Laforge.....	105, 106,	80,	112
Larochette	110	Maupassant (de). 10, 109,	
Lauriers (des).....	17	114,	126
Lavigerie (M ^{gr})	129	Mazade	38
Lavisce	41	Mazarin	17
Leblanc (Léonide).....	28	Meurice. 28, 58, 59, 61, 62,	
Leconte de Lisle. 26, 28,		64, 65, 89,	90
39, 46, 72, 86, 93, 94, 96,		Mendelssohn.....	62, 89
98, 99, 113,	118	Mendès (Catulle).. 26, 72,	100
		Meilhac	37, 54, 60
		Métra	41
		Méténier (Oscar)	112
		Meyer (Arthur)... 49, 93,	94

Michelet	33, 36,	93
Mielvaque		59
Mirabeau	21,	30
Molière		58
Montgomery (M ^{me} de).	94,	
	114,	117
Moreas		99
Morny (duc de).....		131
Mounet (Paul)		62
Mounet (Sully)...	35, 61,	
	64, 131,	132

N

Nadaud		20
Najac (Raoul de)....	100,	108
Normandy (Georges).....		31
Nortier Arnold		37

O

Ollivier (Emile)		117
Ohnet (Georges).....		71

P

Padovani		34
Pailleron	38,	39
Païva (La)	81,	82
Parodi		132
Pasteur		39
Péladan	21,	27
Pélessier		20
Perraud		54
Perrin.....	34, 61, 62,	63
Philippe (le Frère).....		129
Picheral		38
Pierson (Blanche)		34
Pingaud.....		137
Pittié (le général).....		67
Ponchon (Raoul).....		105
Porel. 45, 58, 59, 60, 62,		
65, 67, 68, 69, 71, 73, 77,		
85, 86, 88, 89,		90
Pressensé (de)		88
Prévost-Paradol		80
Prudhomme (Sully). 35,		
93, 97, 114, 116, 117, 118,		
119,		122

R

Rabelais		76
Rachel		61
Raffaëlli.....	76,	90
Raymond		37
Régnier		61
Reichenberg. 34, 35, 38,		
39, 64, 108,		132
Réjane		88
Renan. 25, 33, 35, 36, 37,		
38, 39, 40, 72,		80
Richepin (Jean). 58, 60,		
61, 89, 99,		100
Ricord (Dr).....		41
Rimbaud		99
Ritt		110
La Rochefoucauld (Sos-		
thène de).....	17, 55,	85
Rocheftort (Henri de).....		62
Rocheftrosse		113
Roques		3
Rothschild (baronne de)..		108
Rouffe	100,	102
Rounat (La).. 58, 60, 62,		90
Roussel (l'abbé).....		44
Rousseil (Roselia)... 136,		137
Rousset.....		53
Roux (Hugues Le).....		21

S

Saint-Albin (Albert de)... 37	
Sainte-Beuve	49, 80
Saint-Victor (Paul de) 82,	101
Samson	58, 61, 63
Sarah-Bernhardt . 45, 58,	
60, 63, 64, 73, 89, 90, 104,	138
Sarcey. 28, 40, 44, 47, 65,	
80, 85, 87,	88
Sardou. 59, 60, 62, 90,	
	112, 133
Savine	14
Say	39
Scholl (Aurélien)	39
Scott (Walter)	25
Scribe	60

Secrétan	21	Turgan	82
Séverin	21		
Shakespeare. 45, 58, 60, 61, 62, 64, 65, 66, 67, 68, 73, 89,	91	V	
Shelley	25	Vacquerie (Auguste) . 59, 62, 64, 65,	89
Signoret	100	Valade	104
Silvain	64	Vclanof (Sarah).....	110
Simon	19	Verlaine.... 44, 70, 104,	106
Soulié (Eudore).....	80	Véron (Pierre)	77
Spencer	25, 73	Villemain	30
Spinoza	73	Villeneuve (Guyot de)....	49
Steinlen	8	Villiers de l' Isle-Adam....	70
Stendhal	25, 92	Violletta	61
Strauss (M ^{me}).....	81	Vitu (Auguste) ... 61, 65,	77
Sue (Eugène)	127	Vogüé (marquis de).....	39
Sylvestre (Armand). 77, 90,	96	W	
Syveton	49	Watteau	106, 113
T		Willette..... 8, 106,	108
Talleyrand	54	Wilson	67, 113
Taine	39, 92	Wolf	59
Taraval	25	Worms	35
Tessandier	61	Y	
Theuriet	40, 46	Yvenne Robert	49
Thomas (Ambroise).....	109	Z	
Thureau-Dangin. 41, 49, 50, 53,	54	Zamoirska	20
Toché	50	Zola. 41, 42, 43, 47, 53, 54, 80,	126
Tourbet (M ^{me} de).....	81		

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS :

I. — La Carrière de Lorrain à <i>L'Événement</i>	7
II. — Les lettres de Lorrain à Magnier.....	9
III. — Les pseudonymes de Jean Lorrain.....	16
IV. — Les sujets des articles.....	19
V. — <i>Dans l'Oratoire</i>	22
La Comédie à l'Académie.....	33
Fleurs de cimetière.....	41
Brelan de candidats.....	49
Maison Shakespeare et C ^{ie}	58
Elèves Shakespeare.....	68
Le journal des Goncourt.....	75
L'invasion des Barbares.....	84
Monsieur Alphonse Lemerre.....	92
Laissez venir à nous tous les petits Pierrots.....	100
Les vieilles falaises.....	109
Le Bonheur.....	115
Les Calomniés.....	123
Vieilles comédiennes.....	124
BIBLIOGRAPHIE.....	130
INDEX ALPHABÉTIQUE.....	153

